

*L'Éponée de la  
Côte de France*



**Auguste Dupouy**  
**Face**  
**au Couchant**  
**Brest,**  
**La Côte et les Iles**

FACE  
AU COUCHANT

## DU MÊME AUTEUR

---

**Partances**, poésies (Éd. Lemerre), prix Archon-Despérouses.

\* \* \*

**Alfred de Vigny** (Bibliothèque Larousse).  
**France et Allemagne**, *Littératures comparées* (Mellottée).  
**Rome et les Lettres latines** (Armand Colin).  
**Horace** (Bernard Grasset), prix Emile Faguet.  
**Carmen de Mérimée** (Edgar Malfère).

\* \* \*

**Pêcheurs bretons** (De Boccard).  
**Le Port de Rouen** (Dunod).  
**Brest et Lorient** (Dunod).  
**Les Peintres de Bretagne** (Editions Aubert, Saint-Brieuc).  
**Le Breton Yves de Kerguélen** (La Renaissance du Livre).  
**Histoire de Bretagne** (Boivin).  
En collaboration avec Charles le Goffic : **Brocéliande** (La Renaissance du Livre).

\* \* \*

**L'Affligé**, roman (Ferenczi).  
**Le Chemin de ronde**, récits (Ferenczi).  
**La Paix des Champs**, roman (Ferenczi).  
**Gallus**, roman (Ferenczi).  
**L'Homme de la Palud**, nouvelle (L'Illustration)



PÊCHEUR DE KERLOUAN  
*d'après une lithographie*

L'ÉPOPÉE DE LA TERRE DE FRANCE  
COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE JOSÉ GERMAIN

---

AUGUSTE DUPOUY

---

# FACE AU COUCHANT

*Brest.*

*La Côte et les Iles.*

Avec deux dessins inédits de Méheut  
et deux héliogravures.

---

LA RENAISSANCE DU LIVRE  
94, RUE D'ALÉSIA, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

1934

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
50 EXEMPLAIRES SUR PUR FIL  
LAFUMA, NUMÉROTÉS 1 A 50

Copyright by "La Renaissance du Livre 1934"  
Tous droits de traduction, adaptation, reproduction et représentation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).

## FACE AU COUCHANT

---

### CHAPITRE PREMIER

#### NOTRE FAR-WEST.

*Finisterra, Land's End, Pen ar Bed* : une même pensée en trois langues. La péninsule armoricaine a une côte nord et une côte sud. Mais, comme en Angleterre et en Espagne, c'est surtout la troisième qui compte, celle que heurtent de front les houles atlantiques, celle qui regarde, chaque soir, le soleil sombrer dans la mer. *Spectatrix Oceani*, disait le vieux Pline, qui n'en parlait que par oui-dire, mais qui a trouvé, ici, le mot juste. Un coup d'œil sur la carte nous confirme que la Bretagne, que toute la France aboutit à cet Occident. C'est là notre *Far-West* : faites-le tenir, pour préciser, entre la pointe de Pontusval et celle de Penmarc'h, ou, si vous préférez prolonger un peu l'arc de cercle, entre l'île de Batz, brise-lames de Roscoff, et l'archipel des Glénan, digue de Concarneau.

Ils n'eurent pas la plume malheureuse, les députés qui, pensant abolir d'une rature

la province de Bretagne, donnèrent au plus breton des cinq départements nouveau-nés le nom magnifique de Finistère. Songeons qu'ils auraient pu lui infliger un de ces à peu près composites tels que Ille-et-Vilaine ou Loire-Inférieure. Finistère : sans doute, mais cette fin est un commencement aussi. Un continent meurt : vive l'Océan ! Comme l'a excellemment écrit en son latin du XIV<sup>e</sup> siècle le juriste Bohic, natif de Saint-Mathieu — Saint-Mahé-de-Fineterre, disait-on alors — : *ibi Deus in finibus terrarum Alpha et Omega, id est principium atque finem, collocavit mirifice*. Oui, c'est quelque chose de merveilleux et de divin, que la rencontre, à cette place, des deux éléments alliés ou hostiles. Leur hostilité surtout se remarque.

« Asseyons-nous à cette formidable pointe du Raz », disait Michelet sans s'y être assis. « Rien, assurait-il encore, de sinistre et de formidable comme la côte de Brest. » Par la côte de Brest il entendait celle de Saint-Mathieu, où il n'était jamais allé (1). Et il ajoutait : « Là, les deux ennemis sont en face : la terre et la mer, la nature et l'homme. » Suit l'évocation que l'on sait des vagues monstrueuses qui se brisent sur ces falaises. Michelet ne les avait pas vues : il en parlait d'après Cambry, dont il omettait de citer le nom. Mais on peut l'en

(1) V. notre article dans la *Revue de France* du 1<sup>er</sup> décembre 1933 : *Comment Michelet vit la Bretagne*.

croire : il y a des heures et des jours où tout, ici, n'est que bataille. Qu'on imagine ce duel séculaire, dont la belle saison offre plus d'un épisode, au début de l'automne ou à la fin de l'hiver, quand la marée d'équinoxe prête son concours gratuit à la tempête. Le spectacle est le même au Toulguet, à Pen-Hir, à la pointe du Raz, à tous ces hauts balcons d'avant-scène, plus pathétique peut-être à Penmarc'h, où le rivage bas vous met de niveau avec cette fureur d'offensive. Quiconque, à ces moments, longe la grève de Saint-Guénolé ou les dunes de Tréguennec, appuyant son pas sur le vent parmi le fracas des lames déferlantes, le tourbillonnement des oiseaux de mer et celui des flocons d'écume, comment éviterait-il la pensée d'une submersion imminente ? C'est encore plus angoissant à l'île de Sein. Rien, en vérité, n'égalerait l'oppression que produisent ces mêlées cosmiques, s'il ne s'y joignait tant de splendeur exaltante, tant d'héroïsme contagieux. Quelle rancœur personnelle, quelle amertume égoïste tiendrait contre un pareil déchainement, ou ne s'en trouverait magnifiée ?

Mais il n'est pas besoin de ces violences pour comprendre le caractère dramatique du pays. Toute terre a un sens pour qui l'observe. La Beauce elle-même, la Champagne Pouilleuse ont leur mot à dire. Mais, ici, quelle éloquence ! Ces plis et ces ressauts du terrain,

ces landes rugueuses, ces saillies de roches, ces chênes courtauds agrippés au sol, ces ormes couchés par le vent d'Ouest, et jusqu'aux éléments humains du paysage, ces murets de pierre sèche, ces maisons basses, ces vieilles chaumières surtout (il en reste), avec leurs épaisseurs de granit et l'étroitesse de leurs fenêtres, tout parle de lutte, de révolte ou de résistance. Ailleurs, sur les bords de la Seine ou de la Loire, dans le jardin angevin ou dans celui d'Ile-de-France, il y a de beaux arbres, d'aimables logis. Mais les uns et les autres ont l'air, pour des yeux bretons, d'être seulement posés sur le sol, en attendant qu'on les transplante ou les déplace : en ce lointain Finistère, c'est entre le sol, la végétation, l'habitation, une rude harmonie, cordiale pour l'indigène, hargneuse, il se peut, pour l'étranger. Un pays qui a connu tant de rafales et de raz-de-marée et, sur le plan historique, tant d'empoignades, tant de ravages, se doit d'avoir une physionomie non pas dolente, comme le veut certaine tradition, mais violente. Il est fait pour plaire aux âmes passionnées, ivres de leur détresse, nourries de leur affliction, bandées dans leur énergie.

Voyez-le se défendre : tous ces promontoires relevés face au large, les îles, îlots et récifs qui les prolongent en pleine eau, que sont-ils, sinon les bastions, donjons, blockhaus d'une frontière menacée ? Le langage populaire ne s'y

trompe pas, qui distingue parmi ces cailloux tant de « châteaux » grands et petits : *Castel Meur, Castel Braz, Castel Bihan*. La mer attaque, la roche tient bon. La lutte dure depuis des millénaires. Qui triomphera ? La mer prodigue ses coups de bélier ; mais la roche, dépouillée de tout ce qui n'est pas elle-même, semble une muraille inusable. C'est le socle de la montagne préhistorique, effondrée dans les convulsions de cette partie de la planète, éclatée sous l'effort des glaces, désagrégée par les déluges. Il s'appelle encore le *ménez* (1), comme en souvenir de ce qui fut et que l'homme, pourtant, n'a pu connaître. Honneur à ce granitique ancêtre ! Là où il est, la forteresse tiendra. Seulement, il n'est pas partout. Le rempart a des vides que le galet ou le sable comblent mal. Le galet s'agglomère de son mieux en sillons, en éperons. Le sable fait ce qu'il peut pour se relever, lui aussi, en dunes, sous le gazon qui le fixe et le feutre. L'un et l'autre organisent la défense contre la ruée des masses d'eau. Mais cette défense même est crevée, çà et là, de l'intérieur, par un de ces innombrables ruisseaux bretons qui, taris l'été, se répandent l'hiver en marécages. La mer n'ignore pas cela et, tandis qu'elle se brise contre l'inusable granit, elle s'infiltré en ces terrains vagues, opère des mouvements tournants, creuse, amollit, dé-

(1) *Ménez* : montagne.

lite, prépare avec une patience royale ses annexions.

Aux deux extrémités de l'arc de cercle finistérien, cette stratégie se dessine en grand, sur la grève basse de Goulven, derrière le plat pays bigouden. Elle se répète dans l'intervalle. Observez le profil des caps crozonnais : la Chèvre, Pen-Hir, le Toulinguet, Roscanvel. Le redressement terminal se double d'un épanouissement. Mais, à la base, le promontoire s'affaise et se rétrécit. C'est là que la mer joue ses chances, là que la presqu'île risque de se réveiller il après une nuit de catastrophe. Quant aux îles, c'est le dédoublement qui les guette. Pincée en son milieu — on serait tenté de dire : à la taille —, Sein est quotidiennement exposée à un coup de force de l'Océan qui la ceinture. De même le Loc'h et Saint-Nicolas, deux des Glénan. Quelques hectares de cultures se blottissent là, sous l'épaulement des dunes, au niveau même de la pleine mer. A droite et à gauche, la décharge des houles retentit sur les plages antithétiques. Que le talus de sable vienne à céder, et l'isthme se fera détroit. Il n'est que d'ouvrir les yeux pour comprendre que la mer, avec qui le temps collabore, s'est offert plus d'une fois cette réussite.

La roche elle-même, en cette fin de terre, n'est pas toute indestructible. Le granit breton se montre accueillant au schiste, lequel est une pierre presque tendre. Ce sont les par-

ties schisteuses de la falaise que le bélier infatigable des lames a ébranlées, ruinées, emportées, pour former ces criques qui offrent aux barques un abri généralement précaire, et pour ménager aux fleuves marins — Raz, Four, Helle, Fromveur, vingt autres — les lits raboteux où ils se précipitent. Les géographies à base de géologie sont pleines de considérations passionnantes sur ce sujet. Elles nous disent le travail ininterrompu qui a abouti à l'isolement de la roche du Toulinguet et des Tas-de-Pois, à la perforation des roches de Morgat, et qui détachera un jour du continent la pointe du Raz, comme il en a déjà détaché la Vieille, Tévenec, l'île de Sein.

Ce long siège, effroyablement obstiné, du solide par le liquide est une chose non moins excitante pour l'imagination du riverain, à en juger par tant de récits qui sont entrés au trésor du folk-lore local. Il y a sur ces côtes une vieille tradition de villes englouties que la littérature a largement exploitée. Ces légendes ne sont vraisemblablement que des légendes. Porz-Liogan, entre Saint-Mathieu et le Conquet, est une anse minuscule où l'on ne voit pas bien comment aurait tenu la cité gallo-romaine que mentionnent d'anciens textes sans précision. Tolente n'est peut-être qu'un beau nom, ainsi qu'Occismor. Des archéologues ingénieux comme la Bretagne n'en a pas manqué. à l'époque roman-

tique principalement, ont cherché sur les grèves, dans les flots, les traces de ces villes légendaires. Ils les ont généralement trouvées, mais ce n'était jamais aux mêmes places. Ils en ont fait autant et davantage pour Is, célèbre capitale du non moins célèbre et non moins incertain Gradlon. Gradlon-Meur (1), le bon roi de Cornouaille dont la statue équestre se dresse à Quimper, entre les deux flèches modernes de Saint-Corentin, aurait vécu de préférence dans sa ville d'Is, très satanique port de mer, réduit de toute indécence et de toute luxure : c'est-à-dire, vraisemblablement, que beaucoup de petites femmes en pyjama, en short, en larges braies de gars de la Marine, s'y bronzaient la peau de compagnie, flirtaient avec des baigneurs aussi peu vêtus, ou hantaient les dancings en sirotant dans les hanaps les cocktails du temps, ayant jeté par-dessus l'épaule bien des préjugés, à commencer par celui de l'autorité paternelle. Place aux jeunes ! Le roi, notamment, était coulé. Sa fille, la belle Dahut, qu'on nomme aussi Ahès, ne lui laissait aucune illusion à cet égard. Mais l'Église veillait, l'Église s'indignait. Le pieux abbé de Landévennec, saint Guénolé, disciple chéri de Corentin et héritier de sa règle austère, protestait contre ces orgies, comme nous le narre en son français savoureux le moine dominicain Albert

(1) *Meur* : grand.

Legrand, qui naquit à Morlaix, vécut à Rennes, et publia à Nantes, en 1636, ses précieuses *Vies des Saints de la Bretagne armorique*.

Il alloit souvent voir le Roy Grallon en la superbe Cité d'Is, et parloit fort hautement contre les abominations qui se commettoient en ceste grande Ville, toute absorbée en luxe, débauches et vanitez. Mais demeurans obstinez en leurs peschez, Dieu revela à S. Guennolé la juste punition qu'il en vouloit faire. S. Guennolé estant allé voir le Roy, comme il avoit de coutume, discourans ensemble, Dieu lui revela l'heure du chastiment exemplaire des Habitans de ceste Ville estre venue. Le Saint, retournant comme d'un ravissement et extase, dit au Roy : Ha ! Sire, Sire ! Sortons au plus tost de ce lieu : car l'ire de Dieu le va présentement accabler ; Votre Majesté sçait les dissolutions de ce peuple ; on a eu beau le prescher, la mesure est comble, faut qu'il soit puni ; hastons-nous de sortir ; autrement nous serons accueillis et enveloppez en ce mesme malheur. Le Roy fit incontinent troussez bagage ; et, ayant fait mettre hors ce qu'il avoit de plus cher, monte à cheval, avec ses officiers et domestiques, et, à pointe d'éperon, se sauve hors la Ville. A peine eust-il sorti les portes, qu'un orage violent s'éleva avec des vents si impétueux, que la Mer, se jetant hors de ses limites ordinaires et se précipitant de furie sur ceste misérable Cité, la couvrit en moins de rien, noyant plusieurs milliers de personnes, dont on attribua la cause principale à la Princesse Dahut, fille impudique du bon Roy, laquelle périt en cet abysme, et cuida causer la perte du Roy en un endroit qui retient le nom de Toul-Dahut, ou Toul Alc'huez, c'est-à-dire le pertuis Dahut ou le pertuis de la Clef, pour ce que l'histoire assure qu'elle avoit pris à son père la Clef qu'il portait pendante au col.

Précisons que ce Toul-Dahut se confond avec Poul-David — un coin de l'arrière-port de Douarnenez ; que cette clef ouvrait les écluses qui mettaient la ville d'Is en communication avec la mer ; que la diablesse avait

fait le coup de les ouvrir quand il ne le fallait pas (pourquoi ? la chose reste à deviner) ; qu'elle fuyait avec son père, sur la croupe du même cheval, mais que les vagues couraient encore plus vite et les auraient certainement rattrapés si Guénolé, qui galopait près d'eux, n'avait dit à Gradlon : « Jette le démon que tu emmènes », ce que fit ce père sans protester. Et, aussitôt, le flot s'arrêta. Un bon tableau de Luminais, au musée de Quimper, illustre cette populaire légende.

Il était conforme à la morale, à la religion et à la règle épique, qu'un cataclysme prit figure du châtement. Mais la tradition de ces Zuyderzée bretons est générale, fragmentée en autant d'épisodes qu'il y a d'*armor*, c'est-à-dire de portions à peu près distinctes du littoral. C'est sous les eaux de la baie de Douar-nenez que sonnent, dit-on, les cloches d'Is. De vieux matelots (car, chez les jeunes, l'esprit du jour a soufflé, comme un aigre vent de terre, sur ces apparitions sous-marines) vous conteront que, de l'Île-Tudy à l'Île aux Moutons, ils ont vu, par temps clair et grand jusant, à quelques brasses de profondeur, les restes d'une chaussée dallée, que parcourent, aux dates requises, des processions, bannières et croix d'argent en tête. Dans la baie de la Forêt, on aurait distingué des troncs d'arbres ; aux Etocs de Kerity, des substructions ; sur le Gamber, aux approches d'Audierne, les décombres d'une ville. Ces propos qui devien-

nent rares, on les tint — eux ou d'autres du même genre — à Cambry, quand il fit, au début de l'an III, son voyage officiel dans le Finistère. « Les anciens marins », écrit-il (en ce temps aussi, c'étaient déjà les anciens) « disent avoir vu au large, entre Le Guilvinec et Penmarc'h, des pierres druidiques à quinze ou vingt pieds de profondeur sous l'eau, tellement vénérées qu'on disait la messe dans un bateau au-dessus d'elles, une fois chaque année. » Savourez ce mélange de druidisme et de christianisme. On sait d'ailleurs combien ces gens de mer, prompts à marier entre elles les religions qui semblent s'exclure, sont aptes à voir et à entendre des choses qui échappent à des organes moins subtils. Ayant pour ma part un peu fréquenté les parages dont parle Cambry, j'avoue n'avoir jamais aperçu sous mon canot d'autres pierres que des pointes de roches assez comparables, en effet, à des menhirs, ou des blocs vaguement semblables à des dolmens. Mais ces dolmens et ces menhirs, la grève, aux basses mers, en est pleine. Elle est sillonnée également de chemins naturels que les charrettes goémonnières, à force de les suivre, ont presque transformées en voies des Ponts et Chaussées. Quand on se penche par-dessus le plat-bord d'une barque pour regarder ce qui se passe sous la quille, il est naturel que l'on sente un peu de vertige et que l'imagination entre en branle. Il faut être un citadin bien positif pour ne pas

entendre à ce moment les cloches d'Is ou ne point repérer les murs d'Occismor. Cependant Men-Ozac'h, submergé à mer haute dans l'Aber-Vrac'h, n'est pas un mégalithe illusoire. Et le déchiquetage des côtes parle assez clair.

Entre les deux combattants, il y a par places une zone bandière d'une nudité presque absolue, sans autre végétation que l'herbe laineuse qui fait aux pieds le plus souple tapis. Ces étendues quasi désertiques sont ce qu'un breton accueillant au latin appelle des *paluds*. Un peu d'eau douce ou saumâtre vient d'ordinaire justifier étymologiquement cette appellation. En ces royaumes du vent, défense au moindre arbuste de croître, à moins qu'une dépression du terrain ne lui ménage quelque abri. Mais l'homme est opiniâtre : la culture gagne un peu sur ces friches. Au nord, les drainages et les talus protecteurs ont permis les plantations de Keremma : un *no man's land* s'est largement humanisé. Au sud, le long de l'Arvor-Loctudy, des maisons de pêcheurs, vêtues de chaux et coiffées d'ardoises, ont dépassé le front des anciennes chaumières et viennent se planter dans la dune, à quelques mètres de la mer. Elles sont presque seules à accidenter la plaine, avant les premiers peupliers, les premiers pins et les premiers ormes, martyrs récalcitrants du suroît.

Cette confiance des riverains est un démenti à bien des prophéties pessimistes. Que de fois

on a condamné à l'engloutissement Sein et Penmarc'h ! Même Saint-Mathieu devait couler bientôt dans l'abîme, à en croire Cambry et ses informateurs. « L'ancienne abbaye, écrit-il, domine sur des rochers très élevés, creusés par d'immenses cavernes ; les terres qu'elles supportent ne tarderont pas à s'engloutir ; la tour, l'église disparaîtront comme d'autres édifices, comme des villes, peut-être, qui s'avançaient au loin dans cette mer dévastatrice. » Non seulement la tour et l'église sont toujours là, mais un phare s'y est ajouté, qui d'ailleurs empiète bien indiscrètement sur les ruines vénérables de la collégiale. Un fort, aujourd'hui désaffecté, a été construit dans le voisinage. Et, devant ce fort, plus près encore de la « dévastatrice », se dresse depuis quelques années, à la mémoire des marins sacrifiés dans la dernière guerre, la stèle de René Quillivic, surmontée de la plus douloureuse figure de mère bretonne. N'oublions pas — signe des temps — un dancing de bois. De loin en loin déferle sur ce littoral un raz de marée. Il bouscule des barques, enfonce des portes, noie des rues ; mais aucun, de mémoire d'homme, n'a fait de victime, et l'on ne voit pas que, après les excès du flux, le reflux ait jamais manqué à sa tâche de rassurer, pour six heures au moins, les assiégés. Le voyageur qui aperçoit l'île de Sein du haut de la pointe du Raz, qui regarde la plaine de Penmarc'h du haut du phare d'Eckmühl,

ne peut s'empêcher de penser qu'elles vivent « au péril de la mer ». Mais l'homme du pays pousse ses racines sur ces rivages menacés. Et, finalement, c'est lui qui a raison, à condition pourtant qu'il ne s'en remette pas à la bonne fortune et qu'il se défende et qu'on l'aide.

Sinistre... formidable... ces épithètes de Michelet viennent aisément à la bouche, devant certains chaos de rochers et certains tumultes de lames. Un romantisme invétéré y trouve son compte. C'est le même romantisme qui se plaît à traduire Ouessant par *épouvante*. L'île de l'Épouvante : quel exploit d'y avoir débarqué ! Il suffirait pourtant de consulter le dernier *Guide bleu*, préfacé par Anatole Le Braz, pour savoir qu'*Énez Heussa* signifie bonnement, dans un breton archaïque déjà, « l'île la plus lointaine » ou « la plus haute », ce qui répond à une double réalité bien visible. Certes, la traversée du Fromveur, après celle du Four, n'est pas à toute heure une plaisanterie, et l'on oublierait difficilement les tragédies dont Ouessant est le centre et, pour ainsi dire, le symbole, la canonnade des vaisseaux et des houles, les naufrages illustres sur les écueils cachés. Mais est-ce la coutume que les habitants d'un pays, si rude qu'il leur soit, aillent le diffamer en le nommant ? Ce pathétique verbal est aussi peu populaire que possible. Il y a, dans l'innombrable série des roches finistériennes, beaucoup de Chaises,

de Faulx, de Croix, de Pierres Noires ou Vertes, de Basses Brunes ou Jaunes ; quantité — nous l'avons dit — de Châteaux ; pas mal aussi de Corbeaux, de Taureaux, de Juments, de Chats, de Renards — tous noms bretons, bien entendu. Je connais une Échine-de-Porc — *Kein Oc'h*. Les visiteurs de la pointe du Raz se font nommer les trois roches qu'assaille à leurs pieds le torrent marin : *Gorlé Cost*, *Gorlé Kreiz* et *Gorlé Bella* (non la Belle, mais la Plus Éloignée). Il y a des Vierges en abondance et, par contre, une riche collection d'Enfers. Quant aux appellations qui trahissent l'émoi du riverain, on les cherche. La toponymie de ces parages situe, mesure, définit, décrit, peint, mais elle ne fait pas de confiance, elle ne se livre pas au sentiment. Tout au plus lui arrive-t-il d'injurier : elle nous offre plusieurs *Voleuses*, et les navigateurs qui doublent la côte de Guilvinec connaissent tous le pittoresque nom d'*Ar Guisty*. Les cartes marines traduisent, très correctement, « les Putains ».

Ne nous efforçons pas au lugubre. La grandeur de cette Hespérie bretonne n'a pas besoin d'être assombrie. Hugo, à Guernesey, n'a jamais trouvé mieux, pour vaticiner, que les hautains belvédères camarétois, trépied du prophète Saint-Pol-Roux. Entre les falaises abruptes s'incurvent des plages de sable. Sous la lumière de l'été, leur blondeur ardente, jointe aux miroitements de l'eau et à la fraîcheur mys-

téreuse des grottes, fait valoir par le contraste l'âpreté de la muraille granitique. Cette âpreté est belle aussi. C'est ici qu'apparaît la supériorité du *matériau*, comme disent les entrepreneurs. En comparaison de ce dense granit et de sa solidité quasi métallique, de sa splendeur sourde, avivée par les blancs filons de quartz, argentée ou dorée par les lichens, le calcaire des falaises cauchoises ou varoises paraîtra toujours un peu plâtreux. Et toutes ces gemmes liquéfiées au bas des roches, ces nappes mouvantes de saphir, de topaze, d'améthyste, d'émeraude ! Des visiteurs qui se piquent d'art ne trouvent jamais cette mer assez violente pour leur goût, ni le ciel assez convulsé. La Bretagne par beau temps, c'est un faux Midi, disent-ils. Plaignons-les de leur exigence.

Les conventions ont la vie dure. Quoi qu'aient peint, depuis vingt ans, des coloristes dont la palette proteste contre le poncif de la grisaille bretonne, quoi qu'aient écrit des poètes et des prosateurs que la lumière finistérienne séduisit, on persiste à croire dur comme fer, à répéter contre l'évidence que ces rivages sont le royaume du brouillard, des tempêtes et de la mélancolie. « Cette côte funèbre... Levez-vous, orages désirés !... Un cercle d'éternels gémissements... » O Michelet, ô Chateaubriand, ô Renan, ô Littérature ! Cela remonte loin, puisqu'au XII<sup>e</sup> siècle l'Arabe Edrisi, en des pages consacrées à la Bre-

tagne, assurait que les eaux de l'Atlantique, dans ces parages, sont épaisses et sombres, leurs vagues effrayantes, qu'on y pêche d'excellent poisson, mais qu'il y règne une obscurité perpétuelle. Ainsi, avec des éléments de réalité, se composait déjà une légende. Il y a du vrai dans cette réputation, mais le contraire est vrai aussi. Le 1<sup>er</sup> août 1933, je me trouvais à Ouessant. De la pointe du Creac'h à l'anse de Beninou, toute la palud était roussie. L'air vibrail au ras du sol comme il l'eût fait sur l'une des Cyclades. Et les petits moutons de l'île, deux par deux, s'abritaient mutuellement, fraternellement, la tête sous le ventre l'un de l'autre, pour lui éviter les coups de soleil. L'épouvante en Ouessant, ce premier août, si épouvante il y avait, c'était la même qui régnait à Molène sa voisine et dans plus d'un port de la côte ou des îles : celle de la sécheresse, du puits tari, du lavoir vidé, du sol pulvérulent où la pomme de terre s'arrête de grossir. « Les filles de la pluie » attendaient une goutte d'eau. Mais, dans la baie du Stiff, au pied des falaises verticales, la mer n'était que fraîcheur, transparence, richesse attirante et mystérieuse féerie.

Pourquoi boudier sa joie, aux heures où l'on n'entend, sur ces bords, que le chant alterné des vagues, scandant les pacifiques dialogues de la lumière et de l'ombre ? Tout alors peut être si doux, et cependant si grand ! Au sein de cette grandeur, on voit des matins frais et

neufs comme les premiers de la planète. Et quel recueillement le soir, quand, à l'occident, les nuages commencent à se glacer de ces roses qui font de délicats accords avec les verts jade des premiers plans d'eau, quand les ciels pourpres, mauves, dorés, cuivrés jonchent de fleurs ardentes la route des dundees et des côtres ! Mais faut-il choisir entre les heures du jour ? Elles sont également divines. Et celles de la nuit, comment ne pas les bénir sous le fourmillement des étoiles ou devant les phosphorescences de la vague ? Toute lumière est bonne à qui sait l'accueillir, grise ou blonde, vibrante ou tamisée, quelles que soient l'heure, l'atmosphère, la saison. Du moins, cette mer lui fait-elle toujours bon accueil, sauf peut-être quand le vent souffle aigrement de terre, en sirocco nordique, étouffant et froid. Alors, oui, c'est la mer stérile des anciens, couleur d'ardoise ou de plomb. Mais, par tous les temps qui ne sont pas celui-là, comme elle excelle à faire valoir les voiles brunes qui la fleurissent, les vols de ses oiseaux, les gambades de ses marsouins et les guirlandes de liège éparses le long des eaux riveraines, témoignages d'une correspondance active du pêcheur avec le fond mystérieux ! Ajoutez la forte respiration de cette mer, l'immense palpitation des houles qui se soulèvent et s'affaissent. Quand on est dessus — dans l'action et non plus seulement au spectacle —, il semble que ce soit la palpitation

même de la vie. Où trouver une mer plus vivante ?

Nous pouvons en croire Michelet lui-même, qui, après avoir tant insisté sur le sinistre de cette côte, écrira, beaucoup plus tard, dans *La Mer* :

Lorsqu'il y a près de trente ans je visitais ce pays, je ne me rendais pas compte de l'attrait sérieux qu'il avait pour moi...

Je n'en sentis que les tristesses en 1831. Elles ont passé dans mon histoire. Je ne connaissais pas alors le vrai caractère de cette mer. C'est aux anses les plus solitaires, autour de ses rocs les plus sauvages qu'elle est vraiment gaie, je veux dire vivante et joyeuse d'une grande vie.

Tout le passage est à relire. On n'a rien écrit sur la Bretagne, en moins de mots, de plus fort, de plus mesuré, de plus *ou*. C'est là aussi que se trouve la phrase fameuse : « La Bretagne, où elle est douce, est très douce ». Rien de plus vrai. Il importe de préciser que cette douceur, qui n'est jamais fade, ne se montre pas par degrés, mais qu'elle voisine le plus souvent avec la rudesse. Le pays côtier, tout en contrastes, présente des zones successives de terres au vent et de terres sous le vent, les unes rases, rugueuses, corrodées par le sel marin, écorchées par l'ossature granitique, les autres verdoyantes, arcadiennes, paradisiaques. Cette dualité se rencontre du Nord au Sud. Même l'austère Léon a des sourires. Les failles de l'Aber-Wrac'h et de l'Aber-Benoît vous offrent la surprise de leurs

grâces sylvestres. Au fond de l'anse du Conquet, derrière l'éperon pelé de Kermorvan, frémit une sorte de bois sacré. Les abords du Trez-Hir, le vallon du Porzic sont de reposantes oasis. Mais rien ne vaut les « jardins enchantés de la Cornouaille », pour emprunter à François Ménez un titre qu'il a si bien justifié. Doux jardins de Landévennec où prièrent des moines, de Kerlouarnec où médita un savant (1), de Beg-Meil, que colonisent, chaque été, des citadins ! Mais Beg-Meil, Fouesnant, la Forêt, ce n'est pas en été qu'on peut en mesurer la douceur, c'est en hiver, quand le vent d'ouest se fait bénin, ce qui n'est pas si rare. De calmes prairies, vertes à souhait, dévalent vers la mer. Les ormes, les châtaigniers, les pommiers, les cerisiers ont perdu leurs feuilles, mais n'en font que mieux apprécier la fine architecture de leurs branches. Ce n'est pas triste le moins du monde. Aussi loin que la vue s'étend au delà d'une heureuse baie, on ne voit qu'herbages enchâssés comme autant d'émeraudes dans la griffe rousse des futaies, des vergers, des talus. Rien de moins lugubre, de moins moribond ; d'ailleurs tous les arbres ne sont pas dépouillés : en plus des houx tenaces et des pins que ne rouille pas le mois très noir — *mis kerzu* —, voici des cèdres méditerranéens, des yuccas, des araucarias, des rhododendrons, verdure résistante qui se

(1) Laënnec.

moquent des frimas, puisque les frimas sont inconnus sur ces bords. Les camélias sont en fleurs, les mimosas prêts à fleurir. Oui, comme sur la Côte d'Azur. Il y a des heures de décembre dont vous pouvez goûter la tiédeur ensoleillée en vous allongeant sur le sable de Beg-Meil ou du Cap-Coz.

« Où la Bretagne est douce, elle est très douce. Où elle est forte, elle est sublime. » Michelet a raison : en ce Finistère, tout au moins, elle apparaît dans ce contraste comme un des pays de l'intensité. Et cela, grâce surtout à la mer. Par des estuaires dignes d'un fleuve, la mer, deux fois par jour, va rendre visite aux Tempés intérieures, s'informer des semailles ou de la récolte, mêler son odeur de varech à l'odeur résineuse des pins, à l'odeur de pêche des ajoncs. Ces vallons sont pleins de secrets qu'elle veut connaître. Quelle surprise de l'y trouver ! Et quelle tentation ! Absente, elle nous attire encore par sa rumeur. Et, lointaine, disparue de notre pensée, elle se plaît à surgir entre des branches, au détour de la route. Alors, devant cette nappe de lumière qui est une promesse de liberté, nous sommes prêts à nous écrier, comme les hoplites de Xénon et comme le poète Henri Heine : *Thalassa ! Thalassa !* — O Mer ! c'est-à-dire : O Patrie !

## CHAPITRE II

## GRÈVES ET PORTS.

Un signe que cette côte n'est pas tellement inhospitalière, c'est la densité de sa population. Nous sommes ici dans l'un des réservoirs humains de la France, dans l'un des rares pays où la nation, au lieu de se leurrer d'une fixité qui aboutit à un recul, garde l'élan vital. Oui, il y a dans ce Far-West armoricain un frémissement de vie qui est une fière surprise pour qui vient des cantons dépeuplés de la Haute-Provence ou du Quercy, ou pour qui sort des jérémiades livresques sur la triste Bretagne, terre du passé, terre des morts. Les préjugés littéraires ont tant de force qu'ils nous ferment les yeux et les oreilles à la plus criante et voyante réalité. Or, tandis que des imaginations — même bretonnes — se sous-alimentaient de tisanes prétendues rennaises et que les attitudes résignées semblaient de rigueur à d'aucuns, la race, qui est de belle venue, malgré plus d'une plaie et bien des déchets, démentait ce défaitisme de mandarins en croissant et multipliant, en essayant, en colonisant.

(1) V. Ludovic NAUDEAU, *Illustration*, 23 novembre 1929.

Dans un beau sonnet qu'il me fit l'honneur de me dédier, Frédéric Plessis, poète romain né à Brest, a dit, s'adressant à son « cher pays » la Bretagne, pourquoi principalement il l'aimait :

C'est que, sur ta falaise ou ta grève, souvent,  
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,  
J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme.

La Bretagne sans hommes ? Elle en a tant qu'elle doit en exporter le trop-plein. Mais c'est l'affaire du poète de retenir des impressions plutôt que d'enregistrer des réalités. Or, même parcourue de pas humains, cette nature finistérienne a une grandeur qui semble exclure l'homme ou du moins le réduire à l'état de minuscule accident. Une charrette passe sur le sable, chargée de goémons qui traînent en rubans bruns sur les roues ; une voile double un brisant : cela prend juste l'importance d'un goéland qui plane ou de la vache qui pâture sur la dune. L'espace absorbe cette vie passagère. Et puis la grève où errait l'enfant-poète appartient à la côte du Léon. Ce n'est pas celle des pêcheurs. De Roscoff au Conquet, il n'y a guère de ports. En Cornouaille, au contraire, ils se pressent les uns sur les autres : Tréboul sur Douarnenez, Poulgoazec sur Audierne, Lechiagat sur Guilvinec, Beuzec, Lanriec sur Concarneau. La marmaille grouille aux carrefours. Impossible d'ignorer son prochain.

Depuis qu'il y a des hommes dans la péninsule bretonne, cette fin de terre les a particulièrement attirés. C'est là plus qu'ailleurs que les ouvriers de la préhistoire ont taillé des haches, tourné l'argile, coulé le bronze. Nulle côte, après celle du Morbihan, n'est plus riche en dolmens et en menhirs. On a retrouvé des tombeaux-témoins jusque dans les îles : à Molène, à Sein, aux Glénan. Le cadavre était accroupi dans une petite fosse ou allongé dans une fosse plus longue, au creux d'un primitif sarcophage en pierres plates. Quant aux vivants, comment vivaient-ils ? De quoi ? De chasse et de pêche surtout. La terre, pauvre en chaux, ne permettait pas grande culture. A la Torche de Penmarc'h et sur quelques points du Léon, on repère cet habitant lointain aux dépôts qu'y a laissés son humble cuisine. Grand mangeur de poissons et de mollusques, il entassait arêtes et coquilles avec un sens louable de l'ordre ménager, jusqu'à en faire de vrais monticules, semblables aux crassiers des houillères. A quelle race appartenait-il ? Des crânes retrouvés dans la palud de Plomeur accusent un faciès mongoloïde, à en croire des anthropologues. Tiendrions-nous — à combien de dizaines de siècles avant notre ère ? — l'ancêtre des Bigouden ? Si oui, il ne serait donc pas, en Bretagne, de population plus digne de se dire indigène, elle qu'on s'est ingénié depuis peu à faire venir de la Finlande, du

Thibet ou de l'Altaï. Les poètes sont naturellement favorables aux hypothèses qui font voyager l'imagination, et Anatole Le Braz s'est complu, dans un sonnet admirablement tourné qui se trouve m'être dédié, lui aussi, à interroger les « yeux figés » des « âpres Bigouden » (il s'agit exclusivement des femmes) et à y scruter

L'inquiétante nuit des longues origines.

Tout le sonnet le montre acquis à la conjecture arbitraire de feu Mahé de la Bourdonnais, devenue naguère, avec l'assaisonnement d'une terminologie pédantesque, la grande pensée d'un prince romain qui voudrait être un prince de la science.

Charles Le Goffic a donné aussi dans cette conjecture. « Rien, a-t-il écrit, ne ressemble moins au type classique » — mais quel est-il donc, ce type ? — « de la jeune femme cornouaillaise, que la Bigouden de Pont-l'Abbé, aux yeux obliques, aux crins noirs et aux pommettes saillantes ». Ceci serait exact si les cheveux des Bigouden étaient des crins, alors qu'ils sont généralement fins et souples comme ceux de la plupart des Bretonnes ; s'ils étaient noirs, alors qu'ils sont le plus souvent châtains et quelquefois blonds, blonds chez la plupart des enfants, blonds, chez certains, d'une blondeur pâle de paille ; si l'obliquité des yeux, qui se rencontre aussi ailleurs,

n'était pas chez elles l'exception, et si la saillie des pommettes n'apparaissait aussi fréquente à Plougastel, à Ouessant, à Sein, au Cap-Sizun, à Trévignon, sur la côte d'Auray. Affaire d'habitat, sans doute (1).

Le Goffic, volontiers accueillant à l'aventure anthropologique, sauf à l'exclure ensuite par raison, a été sur le point d'accepter une opinion analogue sur d'autres Finistériens. Au nord-ouest du Léon, entre Plouescat et Plouguerneau, s'étend la côte dite des *Paganis*. On traduit : les Païens. Si les Bigouden sont des païens joyeux, ceux-ci seraient des païens tristes. On leur a fait une réputation de pillards et même de naufrageurs. Ils ne l'ont peut-être pas volée, quoiqu'ils la partagent avec d'autres ; mais sont-ils par surcroît des étrangers, des Sémites en pays celte, comme le veut certaine tradition ? Ayant regardé attentivement le Pagan, Le Goffic écrit : « Son teint basané, sa haute stature, son corps sec et nerveux, ses yeux enfoncés et luisant d'un feu sombre sous un nez en bec d'oiseau de proie ne rappellent pas seulement le type arabe ; mais, dans son costume même, dans ses burnous blancs ou bruns en bure feutrée d'une seule pièce, dont il s'enveloppe jusqu'aux genoux, dans ses attitudes, sa prédilection pour les poses accroupies, il donne encore l'illusion du Maugrabin. » Il est difficile d'inves-

(1) V. Edouard MONOD-HERZEN. *Morphologie*.

tir plus adroitement la pensée du lecteur, de solliciter plus ingénieusement dans le sens voulu une observation forcément partielle. Le Goffic signale encore « leur crâne rasé au sommet, tandis que le reste des cheveux tombe en boucles frisées sur l'épaule comme aux Gallas d'Afrique » — qui ne sont plus des Arabes —, « leur parler sonore et guttural, leurs petits chevaux harnachés à la mauritane » — leurs chevaux aussi ? — et il cite des noms d'aspect phénicien : Tigréat, Didon, Jézéquel, mais pour reconnaître aussitôt que les noms gallois : Abily, Abiven, Abgrall, Abaziou, Abernot, etc., sont en infinie majorité, et pour conclure : « Renonçons à ces hypothèses. » Ce renoncement est d'un sage.

Ici comme ailleurs, le mot de race est d'une signification à la fois fuyante et limitée. Certains cantons finistériens sont probablement parmi ceux d'Europe où circule le sang le moins mêlé. Mais il est probable aussi que des croisements curieux se sont produits par places, que des enclaves étrangères se sont constituées çà et là. Admettons que la plupart de ces riverains descendent en droite ligne des immigrés de Prydain, la grande île, que plusieurs ont des ancêtres osismes et curiosopites, c'est-à-dire gaulois, que quelques-uns remontent aux Ligures. Mais, là où nous manque le terrain solide de l'histoire, ne bâtissons point sur le sable mouvant.

Un peuple se forme et transforme lui-même.

Dans un même creuset, des éléments divers composent un être neuf. Le creuset, ici, c'est le pays, son climat, son sol, sa grève nourricière, la familiarité quotidienne de la terre et de l'eau. Sous les falaises crayeuses du pays de Caux, sous les dunes du Ponthieu, de la Vendée ou des Landes, la mer n'a que de rares entrées. Elle en a partout, sur la côte du Finistère. De là un type particulier de riverain, le paysan-pêcheur, amphibie humain qui appartient à sa barque comme à son champ ; s'il n'a pas de barque, à sa grève.

Brizeux, revenant d'Italie, compte parmi les choses qui le rendirent à sa Bretagne le flux et le reflux de la mer. Comme on le comprend ! Beaucoup de Bretons voués à la Marine ou ayant avec elle des accointances habitent Toulon et sa banlieue. Ils apprécient pour la plupart la Provence, qui est une terre magnifique, sa mer si bleue, ses falaises découpées en décors de scène. Mais enfin cette eau qui ne descend ni ne monte, qui, au lieu de rouler sur de riches varechs, sur de plantureux laminaires, se contente de déposer sur le bord une morne chevelure de zostères fanés (et cela, vous le verrez aussi bien à Corfou, à Phalère, sur toutes les plages méditerranéennes), ce sera toujours pour des Bretons une mer un peu morte. Pauvres Mocos (1),

(1) Nom que donnent les Bretons aux Provençaux de la côte.

en vérité, qui ne connaissent pas les joies du *trec'h*, les merveilleuses aventures que promet un ample jusant ! Mais les connaissent-ils davantage, ceux qui n'ont pas pour terrains de chasse les plateaux chevelus qu'il découvre ? C'est là qu'aux jours de grande marée l'homme des champs voisins, celui de la palud, va fouiller la roche et le sable avec son haveneau à crevettes, ou son crochet à ormeaux, ou sa foëne à plies, ou sa perche à congres et à homards, ou sa pioche à palourdes, ou son couteau à berniques, ou sa serpe à goémon.

Le goémon : quel Delille didactique et moderne en dira les bienfaits ? Combustible, engrais, apprêt pour étoffes, gélatine pour confitures, iode, que ne devient-il pas ? Excellent comme remède, un pharmacien de Landerneau en a fait une nourriture. Précisons qu'il ne s'agissait pas de prendre à la lettre l'expression de *Pain de varech*, qui désigne une des vingt-quatre sociétés bretonnes de Paris. On ne voit pas bien le *Fucus vesiculatus* ou la *Laminaria flexicaulis* grossissant la liste des succédanés du froment. Ils n'ont pas de grain pour nous les hommes, mais ils ont de la paille (de la cellulose, si l'on préfère) pour les bêtes. Une paille sucrée. Des chèvres s'en régalaient, au naturel, sur les *ménez* où elle sèche, et l'on peut voir des vaches la brouter, encore toute trempée d'eau de mer, sur les grèves des Glénan, à marée basse. On n'a

pas très bien réussi à la faire apprécier des chevaux pendant la guerre. Mais pourquoi en priverait-on les vaches ? Pourquoi ? demande cet avisé pharmacien qui en nourrit les siennes. Les tourteaux d'arachides n'ont qu'à bien se tenir : le Finistère s'apprête à jeter sur le marché des tourteaux d'algues.

Quelle abondance et quelle variété de végétation ! Saluons de la main les verts herbiers des sables (*glizik* pour les bretonnants), le joli varech frisé (*chondrus crispus* en latin) des pierres éparses, les fucus, vésiculés ou non, des roches découvertes à mi-marée, et tirons notre béret avec déférence devant la sylve luxuriante des laminaires à la chaude couleur de cuir, qui ne permettent d'entrevoir leurs mystères que par les grands jusants, quand on croit qu'à force de se retirer l'Océan va nous ouvrir ses abîmes.

Que ce soit là, en France, un trésor breton, et même bas-breton, ou pour mieux dire finistérien, il n'y a guère à en douter. La Méditerranée, mer de luxe, n'a pas plus de goémon que de marées à offrir à ses riverains. Et les côtes picardes ou normandes — sauf quelques grèves du Contentin — sont aussi peu goémonneuses que les côtes gasconnes ou basques. Les usines où se traitent les blocs calcinés des laminaires se trouvent en Bretagne, et non ailleurs : une douzaine en tout, dont dix dans le seul Finistère. L'odeur des fumées de varech qui s'échappent, le soir, des cheminées, dans

l'air des villages finistériens, est une des simples choses qui rendent sensible, à un enfant du pays, la notion de l'*armor* natal.

La pointe de Penmarc'h, la côte d'Audierne, les grèves du Léon et celles des flots voisins, c'est où s'exercent le plus la faux et la fourche des goémonniers. Près de Roscoff et de Plouescat, hommes, femmes et chevaux s'attellent au même tas et le tirent à sec. Entre le Conquet et Saint-Mathieu, la crête de la falaise est maçonnée par endroits, et des trous sont ménagés dans cette maçonnerie pour y passer le câble qui hissera, à grand effort de bras et de reins, la récolte. La pêche du goémon d'épaves, par équipes, dans l'écume des lames, est d'une sauvagerie exaltante. Les scènes de brûlage également. Fourche en mains, les brûleurs s'agitent comme des diables autour des fours en plein vent où crépite et flambe le goémon sec. Il y a des jours où la palud est toute rayée des longues et épaisses fumées blanches que donnent ces brasiers. Ce sont là des tableaux tout faits, d'un pittoresque intense, et les peintres le savent bien.

Toute épave n'est pas du goémon. Ne parlez-vous pas de pilleurs d'épaves dont ces grèves seraient peuplées ?

Pilleurs ? Le mot est gros, et grapilleurs serait plus exact. Il s'agit presque toujours de si humbles choses, et déjà si détériorées par la conjuration de l'eau, de la roche et

du galet ! Venez, messieurs les docteurs de la Loi, approchez-vous de ce délinquant et voyez de quelles circonstances atténuantes est enveloppé son délit. Il faisait son tour de grève, il allait au goémon, à sa barque. La mer, sa pourvoyeuse, lui offre, outre la ration habituelle de varech ou de pironneaux (1), un bout de planche, un madrier rongé d'anatifes, qu'il emporte. Si par hasard c'est une poutre, une vergue, un tonnelet, une boîte de quelque chose, ou une caisse de n'importe quoi, ferait-il la différence du plus ou du moins, et son premier mouvement ne sera-t-il pas d'accueillir l'offrande à lui si visiblement destinée ?

— Oui, mais le second devrait être, même après avoir beaucoup peiné pour l'avoir, après s'être mouillé, écorché, risqué, d'aller la déposer chez qui de droit, c'est-à-dire au poste de douane.

— Certes, et il ne faut pas croire que ce second mouvement ne se produise jamais ; que, s'il se produit, ce ne soit pas avec une spontanéité entière. Mais l'occasion, le secret, le caractère providentiel, parfois, de l'aubaine... Honnêtes gens, mettez-vous à la place de ce coupable.

Peut-il même croire à sa faute ? Ce qui lui vient de la mer ne lui vient-il pas du ciel ? Il y a des actes de pillage collectifs où l'on rivalise d'entraîn. Pendant la dernière guerre,

(1) Petites dorades abondantes en ces parages.

un vapeur chargé de farine fut canonné dans les parages de l'île de Sein. Toute sa cargaison se répandit sur la face des eaux. De la fleur de froment : fine, blanche, onctueuse — américaine, pour tout dire. Une farine à gâteaux : et l'on était sans pain depuis des jours ! La mer n'en avait détrempe, dans chaque sac, qu'une mince couche. On peut dire que la douane en remisa peu. Mais ne l'eût-elle pas laissé perdre, comme certains barrils de mazout qu'on a vu se vider goutte à goutte, de délai en délai, jusqu'au jour de la vente ?

La langue bretonne a un mot pour cette piraterie côtière : *penzé*. On dit : « Allons au *penzé* ». Le *penzé* est de tradition. Les barons du pays l'avaient codifié. Ils tenaient fermement à leur droit d'aubaine. Les rois de France, avec leur police, voulurent mettre bon ordre à tout cela : ils n'y réussirent que médiocrement. Messire Le Gallo, « curé de l'île des Saints » pendant les dernières années du Roi-Soleil, écrivait un jour au contrôleur général des finances : « Les étrangers qui y ont été une fois périroient plutôt en mer que d'y rentrer. J'ai vu rompre le pont d'un anglois pour le piller, j'ai vu dégréer un irlandois, lui couper ses manœuvres, porter ses appareils à terre et l'équipage en danger d'être égorgé. » Messire Le Gallo exagérait-il ? On ne sait. La vérité est qu'il ne tarda pas à se rendre suspect de participation à ces vols.

C'est sur des témoignages de cette sorte que s'est formé le type du naufrageur, farouche profiteur des tempêtes, qui guette les navires en perdition, qui les attire dans les brisants mortels, qui allume une lanterne à la corne d'une vache pour simuler le fanal d'un vaisseau roulant au large, qui se rue sur l'épave avec des crocs, des fourches et des hurlements, qui coupe les doigts des belles noyées pour s'emparer plus vite de leurs bagues, qui défend à main armée, s'il le faut, sa contrebande et qui la fête en d'abominables orgies.

Voilà qui a fière mine dans un roman. Mais que dit l'Histoire ? Deux archivistes qui font autorité en la matière, MM. Lemoine et Bourde de la Rogerie, déclarent : « Les dossiers si nombreux que nous avons inventoriés, les déclarations des capitaines et les dépositions des témoins nous permettent d'affirmer que ces crimes n'ont jamais été commis sur les côtes de Cornouaille depuis 1716. » Les amateurs de barbarie que chagrinerait cette déclaration peuvent se prévaloir du *peut-être* qu'elle leur accorde pour tous les siècles antérieurs et pour toute la côte du Léon, où la grève de Kerlouan est particulièrement mal famée (1).

Le *penzé*, après tout, est une occupation intermittente et que le vrai pêcheur n'approuve guère. Or, c'est de la pêche que vit

(1) V. Tanguy MALMANCHE : *Les Patens*, pièce représentée au Théâtre de l'Œuvre, en 1931.

surtout cette côte ; c'est à la pratiquer que le Finistérien montre le mieux ce qu'il est, ce qu'il vaut. On ne conçoit guère d'école plus rude ni plus exaltante. La mer, toujours et partout, est une maîtresse éducatrice : mais qu'on veuille bien songer à cette mer de l'Extrême-Ouest breton, à tant de cailloux hostiles, à tant de courants furieux ou sournois. On dit : la pêche côtière ; ou encore : la petite pêche. Mais elle est pleine de grandeur, même si elle ne perd pas de vue le clocher du village ou le phare. Traverser l'océan, naviguer pendant des jours avec le même alizé dans le dos ne va pas sans un peu de monotonie et beaucoup de passivité. On a écrit de beaux livres sur la vie des Islandais et des Terre-Neuvas. Elle n'est pas moins pleine d'imprévu, celle des pêcheurs de sardines, de maquereaux et de crustacés. Du moins ne l'était-elle pas il y a vingt ans, avant l'ère du moteur. Encore aujourd'hui, cette mer difficile est sillonnée de petits voiliers dont le patron est à lui seul tout l'équipage, quand il n'emène pas son fils avec lui. Figurons-nous le mousse qui fait à ce bord son apprentissage de marin, imaginons-les : « Père, gardez-vous à droite ! Père, gardez-vous à gauche ! » qu'il doit crier dans les passes étroites où il louvoie, entre des Scyllas et des Charybdes plus effarantes que celles des vieilles odyssées. Mais non : il se tait, c'est son rôle de se taire. Il regarde, il observe, il obéit, il fait son profit des manœuvres qui

s'exécutent, mais il se tait : il s'agit en premier lieu de dompter ses nerfs.

Ainsi se sont formées des générations. Ainsi vivaient déjà les pêcheurs de Douarnenez et de Kerity, au temps où leurs armateurs faisaient sculpter des poissons et des nefes sur les églises de Ploaré et de Penmarc'h. Ainsi s'est développée chez ces hommes, dans la lutte quotidienne avec le vent, la marée, la houle, la brume, la nuit, une sorte d'esprit de guerre qui vaut pour l'attaque et la résistance. Il y a là de vieux pêcheurs que rien n'étonne plus, trop familiarisés avec la bourrasque pour marquer le coup quand elle vient. Un patron thonnier disait, un jour, devant moi : « Le baromètre, sale instrument ! Les hommes, quand ils voient la baisse, pensent à prendre des ris. Sinon de quoi, on garderait tout dessus. » Cela implique un fatalisme robuste. Comparez à ce genre d'hommes certains habitants des cités qui considèrent l'ouragan et l'averse comme des attentats aux mœurs et qui s'en prendraient volontiers à la police d'une ardoise qui vole ou d'un arbre abattu.

Il existe ailleurs — tout près peut-être — des citoyens qui exigent des horaires, des itinéraires, des papiers notariés, des arrêtés, des règlements, des bornes, des murs garnis de verre cassé, des gendarmes, des gardes-barrières, des juges de paix. Cette fin de terre et ce commencement d'océan sont parcourus par des solitaires singuliers qui se passent de tout ce

nécessaire. Ayant une fois pour toutes fait remise à la Marine, bienveillante tutrice, du soin de régler leurs rapports avec la Loi et ses divers prophètes, ils décrivent avec la quille de leur bateau des arabesques sur l'eau salée, sans demander ni rendre de comptes à personne, et comme s'il ne leur en coûtait aucunement de vivre dans l'instable et l'au jour le jour, au hasard des courants variables, des bancs passagers, des influences de la lune et de la rose des vents.

Cette précarité étonne les visiteurs. Ils s'étonnent surtout qu'on s'en accomode. Sur le pont du vapeur où je m'étais embarqué, un jour du dernier été, pour Ouessant, il y avait une jeune Hambourgeoise, blonde comme un champ d'orge et haute comme une bouée à fuseau. Nous causâmes. Comme nous approchions de Molène, en faisant bien des tours pour prendre bien des passes, elle fut saisie de pitié à la vue du petit port niché, perdu parmi tant de périls, et se mit à gémir sur le sort des malheureux qui l'habitent.

C'est là une impression qui n'est pas particulière aux Allemandes sensibles. Presque tous les étrangers, même de France, qui s'aventurent jusqu'à ces petites îles, Molène, Ouessant, Sein, les Glénan et même Batz, ceux encore qui, sans quitter le continent, en découvrent certains bords dénudés, se demandent comment on peut vivre en ces lieux et plaignent cordialement ceux qui s'y

résignent. La *Revue des Deux Mondes* a publié, l'an passé, un article de M<sup>me</sup> Madeleine Desroseaux sur l'île de Sein. L'auteur, qui connaît la Bretagne et qui s'entend à égayer d'un grain de sel son émotion, a trouvé généralement la note juste. Cependant, quand on parle de l'île des druidesses, il est difficile d'éviter le ton funèbre. Cette mer convulsée, cette terre menacée, ce sombre uniforme des femmes... « Les iliennes, qui se marient en blanc, prennent dès le lendemain de leurs noces le deuil pour toute leur vie. » Le deuil de quoi ? Fillettes, n'étaient-elles pas également en noir ? « Cet îlot sans végétation ne connaît pas les printemps de la grande terre. » Pas les mêmes, mais n'a-t-il pas les siens ? Et la mer, n'en a-t-elle pas aussi ? Ne cherchons pas le paradoxe : la vie des iliens et des iliennes est souvent dure, soucieuse, périlleuse. Oui, certes, il y a de la tragédie et de l'héroïsme dans l'air qui souffle au long de ces ruelles. Mais croire que des êtres humains sont capables de s'attacher à des lieux en raison des souffrances qu'ils y trouvent, du mal d'y vivre, de la tristesse ambiante, quelle romantique illusion ! Il y a des âmes qui cultivent la « délectation morose », et il se peut qu'elles ne soient pas rares en Bretagne. Mais, justement, cette morosité leur est délectable. Voyons-y l'un des fruits amers et savoureux du désceuvrement. Quand il faut peiner pour gagner son pain ou pour le cuire — à Sein c'était,

jusqu'à ces derniers temps, du pain d'orge qu'on cuisait sur la cendre, dans chaque foyer —, peut-on s'attarder à ces délicatesses ? Ceux qui plaignent ainsi l'insulaire se mettent à sa place sans abdiquer leurs propres besoins, leurs propres habitudes, leurs propres goûts. Cambry rapporte que, après une tempête qui fit craindre pour les habitants de Sein, « touché de leur état, le duc d'Aiguillon leur offrit une habitation commode sur le continent, tous les secours, toutes les avances dont ils auraient besoin pour s'y fixer. Ce fut en vain. L'idée de quitter leurs rochers leur fit verser des larmes. » C'est donc qu'ils ne s'y trouvaient pas si mal.

Pendant que notre Hambourgeoise en versait presque, à Molène, des petits gars de l'île godillaient autour du vapeur, l'œil égayé et la lèvre moqueuse. Rentrez votre mouchoir, *Fraülein* : ces gamins seraient bien capables de ne point vouloir échanger leur sort contre le vôtre. Vous ne vous doutez pas de toutes les ressources que peut offrir cet îlot désolé à des enfants pleins de sève, qui savent profiter tour à tour de la marée haute et de la marée basse. Leurs parents, comme tous les parents, se font plus de souci. Ce n'est pas une raison pour les croire chez eux en exil. Comment on vit à Molène ou à Sein ? Comment, à Ouessant ? Comment, à Beztré, à Penhors, à Poulhan, à Porsall, qui ne sont pas en pleine eau, mais au bord seulement ? Évidemment,

ce n'est pas toujours facile. Mais, si vous en meniez les habitants à Modane ou à Bardonnèche, peut-être vous demanderaient-ils, à leur tour : « Comment peut-on vivre ici ? »

Comment peut-on vivre dans certains des phares qui jalonnent l'Atlantique finistérien ? On n'a peut-être pas oublié ce qui se passa, il y a sept ans, au phare de la Vieille, qui est l'autre nom de Gorlébella. Il se dresse en plein Raz de Sein, en plein fleuve Océan, en pleins remous. Les gardiens étaient deux Corses, mutilés de guerre. La France reconnaissante leur avait octroyé, comme situation de tout repos, cette faction. Théoriquement, la relève s'y faisait tous les quinze jours. Mais le vent d'Ouest est un anarchiste qui se moque des règlements. Puis, si la Corse est une île, Gorlébella n'est même pas un îlot, et tel qui garda son sang-froid devant les vagues d'assaut des Allemands peut perdre un peu la tête devant celles que l'Atlantique lance jour et nuit contre ce poste d'écoute et de veille. Aux derniers jours de février 1926, les gens du Cap y remarquèrent des choses étranges. Tantôt c'est un pavillon qui montait à mi-mât, comme pour un signal intraduisible ; tantôt, le rythme des éclats qui semblait dérangé ; tantôt, la corne de brume qui ne fonctionnait plus. On put enfin les délivrer : il était temps.

N'est pas gardien de phare qui veut. Une loi bien intentionnée attribuait à des blessés de guerre un certain nombre de ces postes,

comme s'il s'agissait de squares ou de bureaux. Il eût au moins fallu admettre qu'il y a phares et phares. Quand le feu prit à celui d'Armen, qui émerge de la pleine mer — et quelle mer ! — sur un socle encore plus étroit que celui de la Vieille, un des guetteurs, invalide de la jambe, dut faire l'acrobate le long du paratonnerre. Celui-là était breton et marin. N'eut-on pas l'idée, un beau jour, de désigner un Auvergnat pour ce poste de stylite ? Le malheureux court encore.

Aux abords d'Ouessant, près de la pointe de Pern, on avait mis un sourd. Il n'entendit pas venir une lame qui l'enleva. Un gardien de phare doit avoir bon pied, bon œil, l'ouïe fine, le cœur bien accroché, le sens de la mer et les nerfs solides. Ces conditions, et quelques autres également nécessaires, furent admirablement réalisées par un couple qui, pendant trente ans, se contenta du roc et de la mer environnante : un Breton et une Bretonne, lui gardien, elle gardienne auxiliaire. Ils s'étaient mariés à Penmarc'h, où ils eurent leur premier enfant. De là, on les envoya pour un an à Tévenec, où ils en restèrent quatre, le temps d'avoir deux enfants de plus. Tévenec, c'est, aux confins de l'Iroise et du Raz, une aire de granit surmontée d'une tour blanche. Les courants de marée s'y brisent, les lames y déferlent, les vents la balaient : doux abri ! Dans l'hiver de 1903, la tempête faisait rage : ils ne purent être ravitaillés que

deux fois en deux mois. Ils durent, pour ne pas mourir de faim, ramasser dans les creux de roche, parmi l'écume et les eaux ménagères, les biscuits véreux qu'ils avaient jetés, les laver et les recuire au four. Point d'autre lait, bien entendu, que du concentré. Quant à l'eau — celle de leur citerne, — ils avaient beau vérifier les fermetures, serrer les robinets, rien ne la protégeait contre la salure des embruns. On a fini par supprimer ce poste inhumain, après que le dernier de ses gardiens eût été cueilli, lui aussi, par une lame. Le feu de Tévennec, comme celui de la Vieille, est devenu permanent, et c'est de la côte voisine qu'on le règle. Nos jeunes mariés s'en furent ensuite à l'île aux Moutons, qui est à quatre milles de terre. Ils y ont élevé leurs onze enfants, avec une autorité, une dignité, une tendresse, une sollicitude et un bonheur qu'on souhaiterait à bien des parents de la ville ou du village. Une famille modèle : faut-il ajouter que, longtemps, l'Académie française, grande rémunératrice des vertus domestiques, l'ignore ? Ni la fondation Cognacq, ni la fondation Lamy n'avaient prévu son cas, paraît-il. Donnons au moins leur nom, qui mérite qu'on le retienne : ils s'appelaient, la veuve s'appelle Quéméré. L'homme a fini de vivre en cessant de servir.

Qu'on s'étonne une fois de plus : ils ont vécu heureux. Bonheur sévère, mais qu'ils goûtèrent pleinement, parce qu'ils s'aimaient

bien et parce que, malgré leur simplicité de gens du peuple, ils appartenaient à l'élite. Il y a des corps sans âme qui ne peuvent vivre que dans l'étourdissement quotidien, et il y a des natures graves, profondes, riches du trésor intérieur où elles puisent à toute heure sans l'épuiser. Tel était Louis Quéméré, gardien de phare à l'île aux Moutons. Pas plus de voisins qu'à Tévennec dans cette île qui n'a pas le moindre ovin — quelques vaches seulement. Mais « j'aime la solitude », me disait-il un jour. Nulle pose romantique, on s'en doute, dans cette déclaration. Être seul, c'est être libre, être son maître. Il se sentait souverain parmi ses rochers.

Liberté, solitude, ce sont les deux aspects d'une réalité unique. L'autre été, une vieille Ouessantine qui mène seule sa plate dans la baie du Stiff (car il y a aussi quelques pêcheuses en ces pays), interrogée par une journaliste, s'expliquait d'un mot qui expliquait tous ses pareils : « Je veux virer à mon idée ». A leur idée également virent chaque jour, ou presque, ces deux octogénaires qu'un autre journaliste est allé voir en octobre et qui font depuis des années, sur leur petit sloop, la navette entre le Conquet et Molène. Toute la côte a de ces vétérans qui, le plus souvent seuls, ou aidés d'un mousse, vont jeter des casiers sur les basses, poser des hameçons, tendre des tramails, traîner même, la nuit, des filets de dérive. Ils acceptent ainsi de passer des heures

sans parler. Ces taciturnes, ne les plaignez pas : ils ont le talisman qui les préserve de l'ennui. Des thoniers m'ont dit : « A bord, nous ne causons pas. On vit comme des ours. » Sur le pont des sardiniers, on ne cause guère plus : on dort. Ces hommes ont une faculté napoléonienne d'interrompre leur sommeil et de le reprendre. En vrais lutteurs qu'ils sont, ils savent utiliser tout loisir, profiter de toute détente. Les soldats de la Grande Armée devaient être ainsi.

Virer à son idée... Cela se paie, mais ils ne regardent pas au prix. Le danger ? Il est accepté d'avance. Vigny a bien dit, dans le *Cachet rouge*, que tout vrai marin en avait l'amour. Le marin du Finistère l'a sans aucun doute. Par un côté de sa nature, il est homme de sport. Artiste, si l'on préfère — c'est quelquefois peu différent. Connaît-on un sport plus gracieux et plus noble que celui de la voile ? Il faut, même ici, en parler un peu au passé, à cause de ces damnés moteurs, si pratiques. Reportons-nous à vingt ou trente ans en arrière, quand les chantiers de Camaret, de Douarnenez, de Concarneau construisaient leurs plus beaux chefs-d'œuvre, et que les flottilles finistériennes semblaient faites de yachts. Revoyons ces chaloupes, ces côtres, des dundees, coques noires ou vivement colorisées, voiles brunes, blanches ou roses, casiers empilés d'où jaillit le mât, filet bleu dont le tulle se gonfle entre taillevent et

misaine, gaules de pêche obliquement pointées et souples comme des antennes de crustacés, le tout reflété par l'eau calme ou remuante des bassins, profilé sur de claires façades, sur des murailles à créneaux, sur des falaises hautes, sur des rochers en cascade, sur les lointains bleutés du littoral, sur des fonds de mer ou de ciel. Il suffisait de les imaginer battant les eaux blanches des côtes ou les eaux bleues du large pour que le spectacle devint exaltant. Croit-on que leurs équipages soient indifférents à cette beauté ? Ecoutez ces pêcheurs parler de leur barque, dire comme elle est ardente, comme elle plie sous le vent et se redresse, comme elle se soulève à la lame ou comme elle a le tort d'y entrer, comme elle sent le vent, comme elle est faible d'épaules et forte de joues ou de hanches. En somme, ils la personnifient. Comme au temps de Jason, elle est pour eux, avec ses mâts, ses voiles, ses agrès, une sorte de navire Argo qui a une voix et qui rend des oracles.

Le Goffic a écrit : « La passion du marin pour la mer est peut-être une invention du romantisme » (1). Oui, la passion romantique. Mais le goût instinctif et professionnel de la mer, comment le lui dénier, quand on a vécu près de lui ? Certes il arrive qu'au moment d'appareiller il regrette le port, le coin du feu, la falaise où faire un somme, le débit où

(1) *Les Poètes de la Mer*, introduction.

boire un coup, la risette de son dernier-né ou les jolis yeux de sa blonde. Il grogne, il peste, il maudit le métier, il injurie le vent, la marée, le brisant : qu'importe, s'il a un Gulf-Stream dans les veines ? D'ailleurs, c'est à la mer qu'il doit son pain. Il la respecte donc. Il l'aime aussi, sans se le dire, presque sans le savoir, mais non sans se méfier. C'est grâce à elle que son enfance, qui ne fut pas douce, fut une poésie en action. Et cela persiste à travers les années pour être ressenti surtout à l'âge du repos, qui est aussi celui de la contemplation et du souvenir. Je causais un jour, dans une gare, avec un vieux marin de Kerity. Il revenait d'une plantureuse ferme normande, dont sa fille était la fermière. Un verger magnifique, des pommes, des prunes, des poires, tout ce qui semble le paradis à un matelot du plat et ras pays bigouden, sans parler du lait crémeux et du beurre à discrétion. Gâté avec cela, le vieux père ! On ne demandait qu'à le gâter encore. « Pourquoi partir ? Qu'est-ce qui vous manque ? » Il lui manquait la mer, à ce marin. « J'avais tout, mais, sans elle, je trouvais long mon temps ».

Quoiqu'il ait souvent, au fond du cœur, un goût idyllique de la vie des champs, prêt à s'attendrir sur des fleurs, des arbres et de l'herbe, c'est presque toujours au port de pêche que le pêcheur prend sa retraite, au soleil de son port natal qu'il chauffe ses rhumatismes, en faisant la causette avec les

« collègues » de son âge. On peut voir de ces vieux, à Douarnenez, à Concarneau, à Audierne, accoudés à l'appui du môle, assis sur des bancs de bois ou de pierre, adossés à quelque pignon protecteur, à moins que la pluie ou le froid ne les conduisent à l'Abri du Marin, autour d'une de ces tisanes d'eucalyptus chères au fondateur des Abris, M. de Thézac. Avouons-le : malgré le poids des ans, ils préfèrent trop souvent la goutte.

Sans cette plaie de l'alcool qui les ronge à tout âge, quelle race d'hommes de mer ! Leur vigueur est d'autant plus étonnante qu'elle s'exhibe moins. Ce ne sont pas, pour la plupart, des corps d'athlètes. Si les épaules sont fortes, la poitrine bien ouverte, le torse râblé, les bras ne font que par exception rouler des biceps de lutteur de foire, les jambes sont parfois un peu grêles. Mais sans doute y a-t-il une qualité du muscle qui dispense du volume. On voit, autour de Molène, de Sein ou des rochers de Penmarc'h, des hommes, voire des enfants ou des vieillards, surpris par le vent, le remonter, une heure durant, sur une mer cassée, avec un mauvais aviron de godille. Où trouvent-ils cette endurance ? Ils ont d'ailleurs à bord une agilité, une souplesse que ne laissent guère deviner, à terre, leurs gestes noués. Et quelle dextérité de leurs doigts qui semblent gourds ! Quel coup d'œil, quelle décision ! « C'était un homme qui savait se débrouiller en mer » : voilà la plus belle

oraison funèbre que puisse faire d'un de ces marins le marin qui l'a vu à l'œuvre. Quant à leur courage, il est superflu d'en parler. Ne disons pas que la crainte leur est inconnue, mais peut-être n'ont-ils jamais plus de droit à notre respect que lorsqu'il leur arrive de nous dire : « Cette fois-là, j'ai eu peur ».

On le sait trop, qu'ils n'en sont pas toujours quittes pour cette peur — quand ils l'éprouvent. Les annales de leurs ports sont pleines de sinistres. On se rappellera longtemps, à Concarneau, principal port thonier, la tempête de l'équinoxe d'automne, en 1930. Vingt-sept bateaux perdus, quatre cent trente-sept endommagés, deux cent sept pêcheurs au fond de l'eau, cent vingt-sept veuves, cent quatre-vingt-onze orphelins, tel fut le bilan officiel de deux jours et de deux nuits d'apocalypse. Il faut dire que, dans ce désastre, la part des Morbihannais et des Vendéens ne fut pas la moindre. Deux cent sept noyés : des hommes valides, solides, de braves et rudes gars, une élite parmi le personnel aguerri de nos flottes de pêche. C'était une perte irréparable. Quant à celle des bateaux, il ne faudrait pas la sous-estimer. Le lendemain, un prétendu connaisseur osa publier, dans un grand journal de Paris, que c'étaient « des bateaux à bout de bord, ... bordés pourris, ... membrures fatiguées, ... de lamentables carcasses bonnes à brûler ». Où donc l'auteur avait-il pris ce pavé pour le jeter aux victimes ?

Ne serait-ce pas dans la légende déjà centenaire de « la pauvre et dure Bretagne » jointe à celle du « pauvre pêcheur » ? Les dundees construits pour la pêche au thon sont d'admirables bateaux, payés un bon prix, visités avec soin au début de chaque saison de pêche. Colomb n'avait rien de mieux pour traverser l'Atlantique. Mais cette tempête du 19 au 20 septembre 1930 fut monstrueuse, comme l'avait été, à la même date, celle de 1896.

Quelques lecteurs de ce livre assistaient peut-être à la cérémonie du 16 mai 1926, à la Sorbonne. La Société Centrale de Sauvetage faisait sa distribution de prix annuelle. L'immense amphithéâtre était trop petit. Journée maritime, journée parisienne, journée finistérienne aussi. Se rappelle-t-on ce détail : comme préface à des images un peu arrangées, il va sans dire, mais suffisamment vraisemblables pour donner aux spectateurs la chair de poule ou la démangeaison d'appareiller, on fait passer sur l'écran la carte du littoral de la France, à commencer par le Nord, et des stations de sauvetage qui s'y échelonnent. Le public, sagement, regarde, s'instruit, fait le compte des petits canots figurant les stations. Mais voici que le pinceau lumineux se met à dessiner la Bretagne. Ah ! le joli festonnement d'estuaires, de baies, d'anses, de promontoires, et ces guirlandes d'îles à l'avant des presqu'îles ! Les applaudissements, au bout d'un silence, crépitent. Jamais leçon

de géographie n'a provoqué pareil enthousiasme. Pourquoi cet enthousiasme ? Certes le tracé du littoral breton est curieusement pittoresque, et l'on comprend mieux la personnalité de la péninsule quand on la voit ainsi surgir de l'écran vide comme du fond des eaux. On peut penser aussi — et l'on aura raison — qu'il y avait dans la salle beaucoup de Bretons. Mais il faut dire encore et préciser que cette journée de Sorbonne fut celle de Penmarc'h. Le 23 mai de l'année précédente, une soudaine tempête de Sud s'était abattue sur la région. Deux barques qui cherchaient à gagner le port de Kerity sombrèrent, au milieu même du chenal : il n'était plus qu'un brisant. Les canots de sauvetage de Kerity et de Saint-Pierre, qui se portaient à leur secours, furent à leur tour retournés par les lames, vidés de leurs équipages, roulés tout le jour jusqu'à la grève où le reflux les laissa. Cependant deux simples bateaux de pêche, dont l'un était déjà au port, et dont l'autre venait de franchir heureusement la passe, retournèrent sur les lieux du sinistre, purent sauver neuf des naufragés sur trente-cinq. Cela fut évoqué à la Sorbonne devant un public qui avait, pour renforcer son émotion, le spectacle des survivants et des sauveteurs. Aux uns comme aux autres, il criait son admiration. On voudrait, après cela, qu'il lui fût donné de se recueillir au cimetière de Penmarc'h, devant les vingt-six tombes qui,

toutes dans le même coin, gardent le souvenir de ce funeste et glorieux 23 mai.

Cambry, qui n'était pas un grand écrivain, mais qui fut un bon reporter, a tracé du matelot breton, tel qu'il le vit dans le Finistère en 1794, un portrait remarquable et, croyons-nous, trop ressemblant pour que nous ne le reproduisions pas :

Un matelot breton, ce premier matelot du monde, est un individu que rien n'étonne, que rien n'effraie, que rien ne fatigue : il part avec une culotte longue, deux gilets, deux chemises et deux mouchoirs, et parcourt les climats brûlants de l'Amérique, les mers glacées de la Norvège, sans qu'une plainte, un mot fasse connaître que l'inclémence des saisons affecte son tempérament héroïque ; un coup de vent l'arrache à son hamac, à la douce chaleur qu'il éprouvait ; il s'élançe sur les haubans, sur les vergues glacées, au milieu des neiges, du vent et d'une grêle déchirante ; c'est là que, décrivant un arc dans les airs, en obéissant au roulis du navire, il est tantôt au ciel et tantôt dans la vague, sans quitter la corde (1) qu'il tient, l'épissure qu'il fait, le ris qu'il est à prendre : si l'ennemi foudroie son navire, les cordages, les mâts, ses compagnons tombent autour de lui, sans qu'il s'émeuve, sans qu'il quitte un instant l'occupation délicate qui demande toute l'adresse et le calme d'esprit d'un atelier. S'il meurt, c'est avec cette tranquillité que la philosophie ne peut donner, que l'habitude des dangers peut seule communiquer à l'homme. Dans sa famille, il est gai, généreux, prodigue, insouciant ; il est fidèle à sa patrie. Ce matelot, j'en ai vu cent de cette espèce, est le plus étonnant des hommes. Je n'ai rien dit de sa sobriété, de la force avec laquelle il supporte la soif et la faim, comme je tais les excès de tous genres auxquels il cède malheureusement avec une facilité trop grande.

(1) Cambry n'est pas un marin : il n'y a pas de cordes sur un bateau, mais des cordages.

Le chevalier de Fréminville, capitaine de frégate et archéologue, qui réédita en 1836 le *Voyage dans le Finistère*, a déclaré en note : « Ce portrait d'un matelot breton est aussi exact qu'admirablement tracé ». S'il était exact en 1794 et en 1836, il le reste en 1933, après les mêmes retouches qui s'imposent, et du pêcheur comme du navigateur, y compris — avouons-le — l'ombre sur laquelle il s'achève. L'admiration, pour ne pas tourner au mépris, doit être éclairée. Ne faites pas de ces gens de mer des hommes de granit ou de bronze. Ils ont leurs faiblesses, dont la pire n'est que trop connue, une excitabilité qui semble la revanche des longues patiences, des longs silences, et qui trouve un aliment facile dans l'alcool. L'alcool, pour beaucoup d'eux, c'est moins un goût dans la bouche qu'un transport au cerveau. Il en est qui ont merveilleusement simplifié le problème de la vie : la solution tient pour eux dans le verre de « raide ». Cependant, ne vous y fiez pas : tel de ces pêcheurs peut être traité de pochard, de geignard, de gueulard : à l'occasion, il se révélera un héros.

Jusqu'aux plus gueux, ils ont une noblesse qui s'impose. Un médecin du pays a intitulé *Les Seigneurs de la Mer* le livre qu'il a écrit sur eux. Le docteur Mével pensait particulièrement aux marins de Douarnenez : un marin de Douarnenez est tout ce qui se fait de mieux comme marin-pêcheur. Mais il

en est bien à Camaret, à Molène, à Sein, à Audierne, à Penmarc'h, à Guilvinec, ailleurs, qui auraient le droit de dire : « Et nous ? » Tous nobles ; et leurs femmes, leurs mères, leurs filles, elles aussi, on les a plus d'une fois traitées de patriciennes. Pour ne rien porter au sublime, admettons que la pêche en ces parages, avec ses aléas, ses risques, ses aubaines, ses déceptions, est un jeu passionnant, une aventure quotidienne qui donne du ton et du romanesque à leur vie. Mais à la pratiquer, ce n'est pas seulement un esprit de joueur, c'est aussi un esprit de guerrier qu'ils contractent. Il y a des heures où cela se matérialise aux yeux du spectateur : par exemple, quand, à la fin d'une tempête, la houle restant grosse, le vent frais, on voit les barques appareiller l'une après l'autre, tâter le vent, louvoyer dans les passes, cingler en bataillon d'assaut vers les baies poissonneuses ; ou encore, par les beaux soirs, quand, revenant au port, elles défilent militairement, par vent arrière, voiles en ciseaux, comme des drapeaux déployés que le crépuscule enrichit ; mais surtout par les soirs orageux de l'arrière-saison, quand, ayant bien lutté contre le suroît, elles se hâtent vers la cale, lavées par les grains et par les lames, mais chargées de leur butin, avec des hommes en ciré luisant, qui ont l'air de porter cuirasse. Le petit port sardinier n'offre qu'un abri bien précaire. La mer est lourde au dehors, la nuit vient vite. Les

pêcheurs démaillent ou comptent leur pêche à bord des annexes que le ressac entrechoque. Sur la jetée poissée par l'écume, le jus du poisson et celui du goémon, des paniers vont et viennent, des charrettes à bras cahotent dans l'ombre, mais, par miracle, ne se heurtent pas. Un tumulte ordonné. La faux lumineuse du phare fauche cette ombre, en fait jaillir un mât, une étrave, un bout de misaine qui approche. On devine que des retardataires peinent encore entre les brisants dont on entend le fracas dans les ténèbres.

Le port : mot magique ! Il y a ports et ports, comme il y a îles et îles. On connaît le dicton :

Qui voit Groix voit sa joie,  
Qui voit Ouessant voit son sang,  
Qui voit Sein voit sa fin.

C'est un Groisillon qui a dû imaginer ces rimes. En réalité, tout îlien est heureux de voir son île, et tout port, même le plus incommodé, est pour les siens le port du salut, le port d'attache. Mais comme ils savent s'en détacher ! On les voit, avec leurs filets à sardines, aux Sables, à Arcachon, à Saint-Jean-de-Luz. On les voit à Honfleur avec leur senne à sprats, à Boulogne avec leurs lignes à maquereaux : si fins pêcheurs que des marins du Portel — qui l'eût cru ? — les accusent d'y mettre un grain de sorcellerie. A Saint-Jean-

de-Luz et aux Sables-d'Olonne, on a fini également par les trouver indésirables : ils ont trop de chance, ils ne dorment pas assez, ils sont prêts à rentrer quand les autres sortent. Mais comment en Bretagne même, se passer d'eux ? Autrefois, des sardiniers de Port-Louis, des senneurs de Gavres, des homardières de Loguivy venaient opérer dans les baies, sur les plages finistériennes. Maintenant, ce sont les Finistériens qui vont à Quiberon, à Belle-Ile, au Croisic. La pêche du thon, jadis apanage des Groisillons, des Ete-lois, des Sablais, des Rochelais, est devenue en grande partie concarnoise. Les langoustiers d'Audierne et de l'île de Sein vont, sur leurs sloops, jusqu'au plateau saintongeais de Rochebonne ; ceux de Camaret, sur leurs dundees, aux Sorlingues, aux côtes irlandaises ou portugaises ; ceux de Douarnenez, qui pêchent aussi le thon, poussent jusqu'à celles de la Mauritanie et du Sénégal : la langouste verte se fait-elle rare du côté de Saint-Louis ou de Saint-Etienne, il leur arrive d'aller, sur leurs bateaux de soixante à quatre-vingts tonnes, chercher aux Antilles la langouste brune. Des vikings vraiment, rois ou seigneurs de la mer, en effet. Un peu pirates ? On le dit en Irlande et au Portugal. Ce serait péché de gentilshommes. Jadis, dans leurs propes baies, ils se jouaient bien quelques tours. A la pêche au maquereau, par exemple. Elle se pratique pendant les nuits d'hiver et de printemps, au

moyen de filets de dérive dont les lièges flottent sur plus d'un mille marin. Comment voir, au milieu des ténèbres, quand on tient le bout de cette ligne infinie, ce qui se passe à l'autre bout ? Le « collègue » profitait de la nuit complice pour débarrasser de leur pêche quatre ou cinq filets. On se dédommageait sur ceux d'un troisième, qui pouvait être à son tour troisième larron. Ainsi s'exerçait une mutualité de larcins qui rétablissait l'équité. Ces mœurs ont disparu, dit-on. Mais, de temps à autre, des gardes-pêche sévères ramènent à Cork, à Penzance, à Vigo, des équipages coupables d'avoir mal distingué entre les eaux territoriales et les eaux libres.

Ces pêcheurs qui sont des seigneurs ne sont pas sans avoir pris conscience de leur seigneurie. Ce n'est pas un mal. Ce n'en serait un que si cette conscience, au lieu de leur inspirer l'action, les figeait dans le culte d'une tradition et dans la pratique d'une routine. La sénilité des aristocraties vient de là. Il y a quelques ports finistériens où déjà se décelé une sorte de conservatisme fâcheux, où des familles de pêcheurs qui ont leurs quartiers de noblesse ont aussi quelque morgue réfractaires aux initiatives. On disait autrefois des marins de l'île Tudy qu'ils portaient une couronne de gloire — *ar gurunen a gloar*. Les Concarnois méprisent les paysans qu'ils appellent des soldats, des coupeurs de lande. Ailleurs, on est sans tendresse pour l'homme de la

palud. Mais ces dédaignés prennent leur revanche. Là où l'élan s'arrête, ils accourent en renfort : Poullan à Douarnenez, Plouhinec à Audierne, Trégunc à Concarneau. En moins d'une génération, ces hommes nouveaux deviennent les égaux des anciens.

Ainsi, par cet apport de sang frais se perpétue une noble vie périlleuse, sous l'œil des femmes. Elles vont voir sur la falaise ou sur le môle, en tricotant, si les bateaux pêchent ou s'ils ont pêché. Elles attendent la pêche, couteau en main, à l'usine ou chez le mareyeur. Quand le prix n'est pas bon, elles ne sont pas les dernières à protester. Une chanson qu'elles chantent dit pourtant :

N'épousez pas un marin :  
C'est un métier de chagrin.

Et de conclure :

Épousez donc un tailleur :  
C'est un métier de bonheur.

Mais la jeune fille, qui va naturellement au prestige, à l'aventure, à l'héroïsme, laisse dire ce failli *quéméner* et donne sa main au *martolod* qui l'a promenée sur l'eau, le jour du pardon où M. le recteur bénissait la mer. Le jour du mariage, on hissera les trois couleurs et un bouquet au haut du mât. On hissera un autre bouquet et les mêmes couleurs le jour où elle donnera un enfant à son mari.

Et, si l'homme boit plus tard, comme il arrive, plus qu'à sa soif, c'est cet enfant — elle le sait — qui ira le chercher au cabaret, sans craindre ses jurons, ses gros poings, ses promesses de tout démolir, et qui le ramènera au foyer, paisible et soumis.

### CHAPITRE III

#### LA COTE DES LÉGENDES.

Les Bénédictins de Saint-Mathieu appuyaient à leur collégiale une tour où ils entretenaient un feu pour éclairer, la nuit, les navigateurs. Elle subsiste encore, moins ruinée que l'église. Des clochers et des phares : c'est le double signe que cette côte fait aux marins en mer.

Comme toute la Bretagne, elle porte la marque du mysticisme. Elle est jalonnée de sanctuaires qui, même les plus humbles, les plus aplatis au sol, les plus vétustes, ont toujours quelque grâce pour attirer la prière, celle d'un clocher ou d'un clocheton, d'un balcon à balustres, d'un porche à ogive, d'une rosace lumineuse, ou simplement d'un vieux toit d'ardoise, d'un beau mur en pierres de taille, patiné par les siècles, rehaussé de lichens. Les îles les plus éventées, les plus solitaires ilots ont été des lieux de dévotion, et quelques-uns le sont restés : Quessant, où débarqua saint Pol ; Batz, où il mourut ; Tibidi, au fin fond de la rade de Brest, où saint Guénolé eut un oratoire ; l'île Nonna,

l'île Tudy, qui ont gardé le nom de deux autres saints. L'île Tristan, près de Douarnenez, avant d'être le repaire de La Fontenelle, ce brigand, fut le siège d'un prieuré.

Dans le ravage des traditions séculaires, le culte des saints locaux, pour la plupart ignorés du calendrier romain, est une chose qui reste à peu près debout, entourée d'une fidélité timide. Puis il y a sainte Anne, celle du Porzic, celle de Fouesnant, vingt autres, et la plus célèbre de toutes, sainte Anne de la Palud, dont le pardon rassemble, au fond de la baie de Douarnenez, chaque dernier dimanche d'août, des milliers et des milliers de pèlerins. Sainte Anne, la grand'mère la *mamm goz*, ne pouvait qu'être très vénérée sur cette terre bretonne ataviquement attachée au culte de la vieillesse et de la famille. Mais c'est surtout la Vierge qu'on y prie et invoque, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, avec une ferveur filiale : Madame Marie, mère de Dieu — *Itroun Varia mamm Doué*. Frère Cyrille Le Penneç, qui fut moine au temps d'Albert Legrand, a dénombré en l'an 1647 les églises et chapelles du Léon consacrées à Notre-Dame. Elles étaient bien une cinquantaine, dont la plupart au bord de la mer. Il en eût trouvé autant, sinon plus, en Cornouaille. Plusieurs ont disparu ou se sont dégradées — parce que la piété n'empêche pas toujours la négligence, et que la mer est une terrible voisine. Déjà Frère Cyrille se plaignait que

Notre-Dame de Poulconq, sur la côte de Plougouelen, menaçât ruine : « La mer, disait-il, entre dedans aux grandes marées, parce qu'on a laissé ruiner le quay qui l'environnoit. » C'est le sort qui faillit advenir, sur la palud de Penmarc'h, à Notre-Dame-de-la-Joie, qu'un mur trop beau protége depuis peu.

Le bon moine fait naturellement une place d'honneur à Notre-Dame du Kreizker et à Notre-Dame du Folgoët, toutes deux bâties ou du moins commencées sous Jean le Conquereur, au début du XV<sup>e</sup> siècle. Mais elles sont l'une et l'autre un peu terriennes, la seconde surtout. Au contraire, Notre-Dame-de-Recouvrance, remplacée depuis par Saint-Sauveur, était l'église des gens de mer. « La dévotion de ce saint lieu, écrit-il, est fort connue de tous les généraux et capitaines de tous les embarquemens de Sa Majesté chrestienne ; nous sçavons assez que, lorsqu'ils se sont embarquez sur mer pour suivre leurs expéditions et entreprises militaires, c'est en ce lieu de dévotion que la plus grande part des soldats des armées navales se sont souvent reconciliez à Dieu par le sacrement de pénitence. Messieurs les Chevaliers de Malte, lorsqu'ils sont en la rade de Brest, tesmoignent porter une dévotion singulière à la très auguste princesse qu'on réclame en ceste Eglise. »

Les navigateurs grecs et romains, pendant la tempête, faisaient des vœux aux divinités dont les sanctuaires s'apercevaient sur les

falaises. Sur cette côte du Finistère où les dangers sont fréquents, on devine si les vieux le sont aussi. C'est en accomplissement de ces vœux que nous voyons se balancer sous la voûte des églises riveraines tant de trois-mâts longs-courriers, de simples chaloupes, de frégates, de vaisseaux à trois ponts de l'ancienne Marine, de cuirassés et de croiseurs de la nouvelle, et même d'hydravions et de dirigeables, note moderne qui certifie la continuité de la tradition. De là aussi, aux processions annuelles, la plupart des cierges portés derrière les croix, les bannières et les statues. Et ce n'était pas peu touchant (ici, il devient sage de parler au passé), c'était même poignant, malgré les kodaks et l'indiscrette curiosité des touristes, de voir à ces processions, nu-tête, pieds nus, en chemise blanche, pantalon blanc et le cierge à la main, des matelots groupés par équipages, fidèles à la promesse faite dans le naufrage ou dans le péril.

Notre-Dame de Croaz-Baz, qui, depuis bientôt quatre cents ans qu'est bâtie à Roscoff votre belle église Renaissance, avez vu partir vers le Nord tant de hardis corsaires, de braves fraudeurs et de marchands d'oignons ;

Notre-Dame de Bon-Secours, qui, de votre observatoire de Kersaint, suivez les allées et venues des homardiens et des pigouliers entre les rochers de Porsall ;

Notre-Dame des Grâces, qui, du haut de la

pointe Saint-Mathieu, savez peut-être le compte des barques, vaisseaux de haut bord et cuirassés de tout tonnage qui sont passés sous votre falaise, depuis que vous y êtes ;

Notre-Dame de Bon-Voyage en Ouessant, qui avez votre chapelle entre la pointe de Pern et le Creac'h, en l'un des sites les plus formidables qui soient ; et vous, Notre-Dame de Bon-Voyage au Cap-Sizun, qui voisinez avec l'Enfer de Plogoff ;

Notre-Dame de Rumengol, qui accueillez une fois par an, dans votre verte retraite, les marins de la rade de Brest, ceux de la grande côte, ceux des îles ;

Notre-Dame de Penhors, qui, de votre palud, observez la chevauchée des lames sur les grèves sauvages de la baie d'Audierne ;

Notre-Dame de la Joie, dont la joie est un héroïque paradoxe quand les flocons d'écume amère tourbillonnent autour de votre clocher trapu, tremblotent sur l'ardoise de votre toiture basse et voltigent sur toute la plaine de Penmarc'h ;

Vous et toutes les autres de ces *armor*, qui avez à peu près les mêmes vertus, la même puissance tutélaire, mais que vos dévots ne confondent pas, secourez le pêcheur qui n'a plus que vous dans sa détresse.

Si le chenal n'est plus qu'un brisant, Sainte Vierge, *Guer'hès Santel*, vous pouvez faire qu'il n'y brise pas sa barque, et lui ouvrir une route parmi cette fureur.

Si le brouillard soudain l'enveloppe, si le grain se rue sur ses voiles, vous pouvez lui donner le bon cap, vous pouvez le redresser, *Itroun Varia*, Madame Marie.

Guidez-le par les nuits sans lune et quand il est hors de la portée des phares, *Stereden Vor*, Etoile de la Mer.

*Mamm Doué*, Mère de Dieu, soyez maternelle à ce loup de mer qui a parfois l'ingénuité d'un enfant, et, s'il est un enfant prodigue, s'il blasphème, comme il lui arrive, soyez indulgente à ses péchés : car il a le cœur bon.

On a plusieurs fois signalé les interférences du christianisme et d'on ne sait quel paganisme, en cette fin de terre. Le Léon, « terre des prêtres », comme on l'a appelé, a sa côte des Païens — nous l'avons vu. Et plus païenne encore est la joviale Cornouaille. Aux pardons, les tentes sous lesquelles on trinque voisinent avec la chapelle où l'on prie. Le cidre et l'eau-de-vie coulent près de la fontaine guérissante. La grosse caisse des forains concurrence sans désavantage la sonnerie des cloches et les voix des cantiques. Contradiction ? Non pas. En ce bon pays, tout se mêle sans se nuire.

Ce fut ainsi dans le passé. Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, quand Michel Le Nobletz, natif de la paroisse de Plouguerneau, commença sur la côte et dans les îles de Cornouaille son apostolat, il y vit des pratiques étranges : on

adorait à genoux la nouvelle lune ; le jour de l'an, on offrait du pain beurré aux fontaines publiques ; à la Saint-Jean, on disposait autour du feu rituel des pierres plates pour que les morts vissent s'y asseoir ; des femmes menaçaient les saints et fouettaient leurs statues quand ils ne leur ramenaient pas assez vite les hommes partis en mer. A Saint-Tugen, en l'an 1669, le Père Maunoir, qui était sévère, fut grandement scandalisé. Le Père Maunoir était le disciple chéri de Dom Michel. Il avait enseigné au collège de Quimper, mais il venait du pays fougerais. Quant à Saint-Tugen, c'est une tiède oasis du Cap, pourvue d'une belle église dont le patron a une spécialité : il guérit de la rage. Cela se fait beaucoup plus simplement qu'à l'Institut Pasteur, par le simple attouchement d'une certaine clef. Donc c'était la veille du pardon. Les gens du village et les pèlerins, au lieu de se préparer à la fête par des oraisons et genuflexions, dansaient au son des binious, lorsque survint le Père Maunoir. Saisi d'une sainte colère, il bondit, tonna, dispersa les « sonneurs » et danseurs. Son geste a été répété, à deux cent soixante ans d'intervalle, par ce prêtre du Porzay, défonçant à coups de talon la grosse caisse qui appelait ses paroissiens à de profanes ébats. Un mandement de son évêque fulminait contre le dancier au village. L'histoire se répète — avec quelques variantes.

Est-ce que le Père Maunoir ne prenait pas

trop au tragique ces réjouissances capistes ? Ce fut un usage séculaire de danser au son des bouches dans la chapelle de Lescoff. Ces braves gens y allaient de bon cœur, et en toute innocence. Ils chantaient :

Dansomp evit gloar Doué,

en un breton que les moins celtisants peuvent entendre : « Dansons pour la gloire de Dieu ». Après tout, ne leur avait-on pas appris, pour les édifier, que David dansait devant l'arche ?

La piété bretonne peut d'ailleurs être assez funèbre. Et cela, non seulement dans le Léon noir, mais dans la verte et vive Cornouaille. Les calvaires, dont le grand siècle fut le xvi<sup>e</sup>, ont poussé aussi bien au Sud qu'au Nord de l'Elorn. Le plus ancien, celui de Tronoën, a son socle massif sur une dune gazonnée, en l'une des paluds les plus amples du pays bigouden. Dans toutes les nefs de Cornouaille comme du Léon apparaît, bien en vue, le noir catafalque orné en blanc du crâne, des tibias croisés et des lourdes larmes. Les tableaux allégoriques dont usèrent Dom Michel et le Père Maunoir dans leur apostolat, pleins de flammes infernales et de réprouvés, n'ont pas peu contribué, sans doute, à cet aspect horrifique du christianisme bas-breton. Rappelons qu'à l'époque où ils organisaient leurs pieuses missions de serviteurs de Dieu, il se faisait dans cette même Bretagne une pro-



NOTRE-DAME DE BON VOYAGE

*dessin inédit de Mathurin Mébeut*

pagande inverse au profit du diable. Certaine sorcellerie à couleur de bitume et de soufre y était presque florissante. Des landes, des clairières eurent leurs nuits du Walpurgis, leurs sabbats au clair de lune, où une dévotion à rebours venait baiser la croupe velue de Satan. Cela n'était pas, on le sait, exclusivement breton, mais peut-être son atavisme païen — soit druidique, soit autre — prédisposait-il davantage la Bretagne à ces croyances et à ces rites. L'un des plus audacieux sorciers du moyen âge, Eon de l'Etoile, était natif de Loudéac.

Ces démoniaques font le pendant des mystiques : Salaün le fou du bois (*Foll Goët*), qui passait son temps à répéter le nom de la Vierge, qui s'enivrait de le répéter ; Jean Discalcéat, le *Santik Du*, « le petit saint noir », qui édifia si pleinement ses contemporains léonards et cornouaillais par sa ferveur, sa charité et sa crasse ; Dom Le Nobletz lui-même, qui, fils de nobles gens, vécut en pauvre pour l'amour de Dieu et de son prochain, sont pour le moins aussi représentatifs du pays breton qu'Eon le diabolique.

Nous avons assisté, ces derniers temps, à une évangélisation d'un autre style, entreprise sur la côte cornouaillaise par des protestants d'outre-Manche. En 1882, le pasteur Jenkins Jones vint du pays de Galles en « Bretagne la Mineure », comme avaient fait les saints du VI<sup>e</sup> siècle. La petite église réfor-

mée de Quimper lui était confiée. Mais il avait au cœur un zèle de propagandiste : il voulut faire mieux. C'était un bel homme au teint mat, à la barbe d'apôtre, très peu britannique d'aspect, sinon par la sobriété de ses gestes et la respectabilité qu'il portait sur lui, aussi immuable que sa noire redingote pastorale. Un apôtre soucieux de bonne tenue, comme il sied à une personnalité de chef-lieu. Il ne savait pas le breton : il l'apprit vite, connaissant le gallois. Celtisant de valeur, il coudoyait des chanoines au siège de la Société Archéologique du Finistère, entre autres le savant et cordial abbé Abgrall. L'archéologie est un terrain d'entente. Hors de là, cet homme doux, au verbe onctueux, abominait dans chaque soutane cornouaillaise le papisme.

Il avait une maison de repos à Léchiagat, parmi des pêcheurs. Le bras de mer qui sépare Léchiagat de Guilvinec lui devint un lac de Tibériade. Son apostolat le menait de là vers Penmarc'h à l'ouest, vers Lesconil à l'est. Entre Quimper et la côte, il trouvait Pont-l'Abbé, capitale du pays bigouden. Le canton est, dans la vivante Cornouaille, l'un des plus actifs, des plus remuants, des mieux pourvus de têtes chaudes, des plus épris de nouveautés, des plus prompts à la critique. Dans Pont-l'Abbé, l'esprit de libre examen était surtout représenté, aux dernières années du dernier siècle, par la corporation des tailleurs, renforcée de celle des brodeurs. Ils tenaient leurs

parlotes sur le quai, après le repas de midi. C'est là que la bonne nouvelle vint les chercher. Ils formèrent le noyau d'une petite église. Fraternellement, M<sup>r</sup> Jenkins Jones la confia à M<sup>r</sup> Evan Jones, qui lui ressemblait en tout comme un frère — onction, correction et barbe, — mais avec moins de prestige. Un second pas très brillant. Il fallait d'autres hommes que cet honnête insulaire pour évangéliser le pays. Le petit troupeau pont-l'abbiste en fournit au moins un.

C'était une figure bien pittoresque et, en somme, assez émouvante, que ce Jean-Marie Guégaden. Il avait été navigateur : il eut la malchance de tomber d'un mât. Il vint à Pont-l'Abbé, clochant d'une jambe, trouva du travail, se maria, serait devenu le modèle des époux et des scieurs de long s'il n'y avait eu trop de cabarets entre son logis et sa scie. Vers trente-cinq ans, il tomba malade, faillit mourir. Le pasteur, qu'il connaissait déjà comme voisin, vint le soigner d'abord, puis l'exhorter. Tant et si bien que Jean-Marie lui fit ses grands serments, au nom de Christ, de ne plus connaître le goût de l'alcool. Il les a tenus.

Converti, il brûlait de convertir à son tour. On l'employa d'abord comme colporteur. Le bissac plein de bibles et sa licence de forain en poche, il se mit à courir en boitillant les marchés et les fêtes, débitant avec la verve du cru sa pieuse marchandise. Au service, il avait appris à lire et à écrire. C'était un de ces

simples que dévore l'appétit du savoir et qui engouffrent allègrement tout ce qu'on leur offre d'imprimé. Bien entendu, on lui choisissait ses lectures. C'étaient, outre une version de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament* un peu différente de la Vulgate, les cantiques de *Telen ar Christen*, « la Harpe des Chrétiens », œuvre du pasteur Jones en personne ; d'Albert Salles, *Souvenirs d'un évadé du cloître* ; de Sténo, les *Choinoiseries romaines* ; et, sous la signature d'un confrère en propagande, Pierre-Marie Le Groignec, « colporteur biblique, ex-frère Vincent, des Carmes déchaussés », certaine *Lettre à M. le Curé de Plœmeur*, une *Réponse aux réflexions d'un catholique*, et une *Nouvelle lettre à M. le Curé de Plœmeur ou le Papisme démasqué*.

Eclairé par ces brochures, Jean-Marie pouvait piloter ses compatriotes jusqu'au port où il avait trouvé le repos, non l'oisiveté. On lui apprit à jouer de l'harmonium. Muni de bibles, de musique, de polémique et de faconde, il s'en allait à la quête des âmes sur son tricycle, pédalant de préférence vers le littoral. Hiver ou été, que de passants l'ont rencontré ou rattrapé en ses randonnées d'évangéliste moderne — d'ailleurs fidèle à son costume bigouden et aux « favoris » de l'ancienne Marine, — bien assis au centre de son encombrante mécanique, face au vent qui soufflait de l'ouest comme il sait souffler sur cette plaine ! Malgré l'asthme qui le tourmentait et la cinquan-

taine, il trouvait encore assez de force pour entreprendre le compagnon de rencontre sur un point de doctrine ou de discipline. Il ne s'attardait guère aux travaux d'approche, aux politesses oiseuses. Avec un tour d'ironie socratique plus qu'évangélique, il vous mettait d'emblée au cœur des choses :

— Dites-moi, vous qui avez de l'instruction, comment il se fait que...

Mais son impatience ne laissait pas à l'interpellé le temps de s'enfermer sur la pointe. Il parlait, il parlait de sa voix aigrette, hâlant, mais infatigable, pareil, sans le savoir, à l'un de ces philosophes de carrefour comme on en trouve dans Horace, de ces Damassippes et de ces Stertinius qui désagrégeaient, à coups d'enthymèmes, le ciment romain de la Cité.

Léchiagat, Guivinec, Kerity, Saint-Guénolé, Saint-Pierre, les ports de pêche de cette fin de terre bigouden recevaient, chaque dimanche, la mission. Le prêche, avec l'harmonium portatif et les cantiques bretons, la belle voix grave du pasteur Jones, la voix de fausset de Guégaden trouvaient là des auditeurs sympathiques, qui n'en allaient pas moins à la messe du bourg, n'en portaient pas moins, aux pardons, les bannières de la Vierge, de sainte Anne et des Saints. Mais il est un port où la propagande obtint un succès peut-être inespéré : ce fut Lesconil.

Lesconil est un village de pêcheurs aux mai-

sons claires, à la mine accorte, un petit trou pas cher qui offre chaque été à des touristes sans faste la vue de ses roches grises, de ses deux plages de sable fin, de sa lagune allongée mélancoliquement entre des ajoncs et des pins maritimes, de son havre allongé aussi entre une digue naturelle et celle des Ponts et Chaussées. Des barques sardinières ou homardières se pressent autour de la jetée. Elles portent de doux noms de femmes : *Marie, Louise, Jeanette*. Ah ! pourtant, voici, sur une chambre-arrière, en grosses capitales malhabiles, une devise tendancieuse : *Martyr du Prolétar...* Le graveur naïf n'est pas allé jusqu'au bout de son inscription.

Tel quel, cet engageant Lesconil est une des forteresses bretonnes de la Révolution. On y vit, du moins y vivait-on, entre 1926 et 1927, dans l'attente quotidienne du Grand Soir. Un évangélisme appuyé sur le travailisme n'était pas pour déplaire à ces hommes simples. Les pasteurs de Quimper ou de Pont-l'Abbé s'interdisent toute politique : mais ils ne peuvent s'interdire toute sociologie. Un fléau notamment requérait leurs efforts : l'alcoolisme. La tempérance devint par eux la première étape sur le chemin de cette vie meilleure, que leur petit public n'entendait pas seulement au spirituel. Non, pas la tempérance, mais l'abstinence. Le prêtre disait : « Buvez moins ». Le pasteur dit : « Ne buvez plus ». Avec des natures extrêmes, il fallait

peut-être parler ainsi. D'ailleurs, le prêtre était à quatre kilomètres, dans son bourg paysan de Plobannalec, car la paroisse est presque toujours rurale, même quand le gros de la population est maritime. Au contraire, le pasteur venait à eux, distribuant ses bibles, ses cantiques et ses cartes d'abstinence où il était écrit :

Je soussigné... m'engage devant Dieu et devant ma conscience à m'abstenir à partir de ce jour de toute boisson alcoolique de quelque nature que ce soit et à encourager mes citoyens à prendre le même engagement.

Une pure trouvaille, cette carte !

Des marchands de spiritueux ne manquèrent pas de dire : « C'est pour vendre leur thé de Ceylan ». (Le pasteur Jones donnait des thés évangéliques à Pont-l'Abbé.)

Quelle était cependant la nécessité de se faire parpaillot pour se déclarer abstinent ? Un vieux néophyte de Lesconil m'a dit :

— Je n'aurais pas pu tenir, si je n'étais devenu un croyant. Un homme, rien qu'avec sa force, ne résiste pas à de pareilles tentations. Tôt ou tard, il retombe dans son péché. J'ai cru, j'ai tenu.

C'est donc qu'auparavant il ne croyait pas. Les conquêtes protestantes se seraient faites sur la mécréance, non sur le vieux credo. Cependant notre homme ajouta :

— Ceux que le pasteur Jones n'a pas ren-

des protestants, ils ont cessé d'être catholiques.

En réalité, d'autres missionnaires leur apportaient un autre Evangile : celui de Karl Marx. Il a été, il reste le plus suivi. Peu de fidèles fréquentent la petite église catholique qu'un zèle tardif a édifiée dans un coin du village, timidement. Mais il n'y en a pas davantage au temple. La réussite aura été provisoire. Déjà, aux temps héroïques, la Réforme n'avait qu'à peine effleuré la Bretagne — encore était-ce la Bretagne française. Tout au plus s'était-elle, par surprise, fortifiée quelques jours à Concarneau, quelques semaines à Port-Louis. C'était une religion de nobles, point populaire. Pourquoi ? Inaptitude celtique ? L'Irlande le ferait croire, mais le Pays de Galles et l'Ecosse sont deux citadelles du puritanisme. Il semble pourtant qu'en cette fin de terre le peuple est trop imaginaire pour se contenter d'une religion qui n'offre au rêve, pour décor et pour aliment, que des sanctuaires bien tenus, bien peints et biens vernissés, des devises rappelant l'école primaire, des cantiques sur air gallois et une morale nue comme un mur. Le merveilleux reste ici une exigence.

Des Brestois, gens avisés, ont appelé leur côte du Léon *la côte des légendes*. Des Cornouaillais en diraient autant de la leur. L'enseigne est alléchante pour les âmes rêveuses. Elle peut orienter des touristes. Les voyageurs

pour le royaume de féerie, en voiture ! Mais pas de méprise : deux légendes principalement ont fleuri sur ces rivages, une légende dorée, une légende de la mort. Elles ont trouvé l'une et l'autre leur narrateur : la première, il y a trois siècles, en Albert Legrand ; la seconde, il y a trente années, en Anatole Le Braz.

Les *Vies des Saints de la Bretagne armorique* sont un chef-d'œuvre de foi et d'érudition bretonnes dans le plus savoureux français de ce temps. Comme toutes les œuvres tirées du fonds populaire, celle-ci a un charme que le temps n'use pas. Si l'on ne s'abandonne pas tout entier à ce charme, si l'on analyse un peu ces vieilles histoires, on reconnaît vite que beaucoup d'entre elles, à certains endroits, se répètent ; qu'elles en répètent même qui n'avaient rien de breton. Les peuples ne se lassent pas vite des répétitions. Cependant, il y a dans ces pages une imagination bretonne, une bonhomie bretonne, un humour breton. Mais ce qu'elles ont de plus breton peut-être, c'est leur atmosphère maritime d'air salin et de grèves désertes. La plupart des saints bretons sont venus d'au delà des mers : les uns comme le commun des gens qui naviguaient alors, sur une nef de bois, voilée de toile ; d'autres, par un miracle inouï, en des auges de pierre qui, les portant, flottaient le plus aisément du monde. Des savants folkloristes nous disent, avec le sourire : ce n'est

pas de leur vivant que les saints en question ont passé la mer, c'est réduits à l'état d'ossements ; l'auge n'était qu'un reliquaire ; s'il flottait, c'était à la façon des bagages. Soit : mais, en ce cas, comment ne pas admirer l'imagination de ce peuple des ports et des grèves ? C'est elle qui a opéré le miracle. Elle continue : des pêcheurs de Kerity m'ont fait voir, sur un îlot abrupt, quelques années avant la guerre, la barque de granit où Nonna, son frère Tudy et sa sœur Tunveh débarquèrent il y a quatorze cents ans : même le trou de godille y était.

Je n'ai pas oublié non plus certaine traversée nocturne du Raz, avec Le Braz et deux amis, sur un petit côtre de l'île de Sein. Nous venions de passer sous Notre-Dame de Bon-Voyage, noire silhouette sur fond de ciel. « Tonton Rozen », le patron, se mit à nous parler d'Ahès. Il l'avait vue une nuit en ces mêmes parages, de ses propres yeux vue, qui nageait dans le sillage du bateau, toute blonde, « avec des cheveux frisés, frisés... » J'entends encore le son de sa voix et je ressens l'ardeur qu'il mettait à me convaincre : Ahès, la fille de Gradlon, qui s'appela aussi Dahut, et qui, devenue Marie Morgane, chante au clair de lune, quand l'orage est proche :

Ahès, breman Mary Morgan,  
E skeud alloar, d'an noz, a gan.

Une sirène bretonne, on le voit. Quant aux saints bretons, ils aimaient à bâtir leur oratoire — le *lan* — au bord de la mer : Riok à Camaret, Pol à Ouessant et à Batz, Guennolé à Landévennec. Ils connaissaient la mer, ses façons, ses bienfaits, ses malices : ils savaient, quand elle était envahissante, lui défendre, au nom du Créateur, d'aller plus avant. En Albion, par deux fois, Pol l'avait même fait reculer. À Batz, on montre encore au pied des roches un *Toul ar Serpent* où il précipita un dragon. Des dragons, il y en a dans toutes les mythologies, et ce dragon marin n'est pas plus une spécialité finistérienne que celui d'Andromède n'est une spécialité hellénique. Mais il nous donne une preuve, parmi d'autres, que l'imagination, sur ces rivages, hante naturellement les eaux. Quand Pol mourut dans son île, ses moines voulurent transporter sa dépouille dans l'ancien Occismor, devenu Saint-Pol de Léon. Car ils prévoyaient que sa tombe attirerait bien des pèlerins « auxquels seroit chose incommode et dangereuse de passer et repasser si souvent le courant de mer qui est entre le bourg de Roscoff et l'isle de Baaz ». Vaine prudence : dès qu'on eut appris sur la terre de Léon la mort du saint et que son corps était exposé en la nef de son église, il s'y « rendit si grande affluence de peuple pour reverer et toucher par dévotion ce saint corps que le courant de mer estoit couvert de basteaux, coquereaux, chaloupes et gon-

dolles qui passaient et repassaient ce peuple ».

Ainsi les obsèques du saint éponyme de la ville épiscopale prirent un caractère de manifestation nautique.

Cela, c'est peut-être de la légende. Ce qui n'en est pas, c'est, quatre ans après la publication de la *Vie des Saints*, le rassemblement des barques douarnenistes autour de Michel Le Nobletz, quand, proscrit par l'évêque de Cornouaille, il appareilla pour le Conquet : car les routes les plus naturelles, en ce pays finistérien, sont celles de mer.

Qu'on nous permette, après ces évocations d'un passé lointain, un souvenir personnel : la première fois que j'allai voir pêcher la sardine, c'était une nuit d'été, en baie d'Audierne. Une chaloupe naviguait parallèlement à la nôtre, occupée par un équipage de moines blancs. Quand la houle se soulevait entre les deux barques, on ne voyait plus que le bout de leurs capuchons. Puis ils reparaissaient en entier, debout, immobiles, silencieux. « *Potred Lescon*, » dit un de nos matelots : « Des gars de Lesconil ». Leur coule monacale n'était qu'une cape de toile à voile intérieurement doublée de molleton. Ils s'y drapaient contre les mille aiguilles d'un petit vent d'Est. Mais, à quinze ans, ces explications sont bien plates. Et je ne prévoyais pas qu'au bout d'une génération ces pèlerins de blanc vêtus brandiraient si allègrement le drapeau rouge. L'aube se leva, les voiles furent amenées, les avirons

de trente pieds battirent l'eau, et les lièges du premier filet s'allongèrent derrière le gouvernail. Mais les fronts au préalable s'étaient découverts, et les bérets n'y furent remis qu'une fois tout le filet dehors. Autour de nous, la même scène se répétait à perte de vue. Cette prière muette d'un millier d'équipages, sur un millier de barques, pendant la mise à l'eau d'un millier de filets, était une très simple et très grande chose, aussitôt glorifiée par les premiers feux de l'aurore. On n'ose plus demander si elle dure.

Comme la légende dorée, la légende de la mort est imprégnée, en ces cantons, du sel des eaux. Si la côte bretonne — on le dit — fût un long cimetière au temps des mégalithes, c'est que les vieilles théologies imaginaient l'autre monde au delà des mers. Les corps restaient dans la terre du rivage, les âmes faisaient la traversée. Les indigènes étaient à la fois des entrepreneurs de sépultures et les ordonnateurs de la navigation suprême. N'est-ce-pas quelque chose d'approchant qui se perpétue dans la croyance au *bag noz*, le bateau-fantôme qui surgit à la tombée de la nuit, enfonçant dans l'eau sous sa cargaison de trépassés, disparaissant, reparaissant avec son pavillon noir en berne ?

Une autre rencontre peu souhaitée est celle de *Yan an od* — « Jean de la Grève » — qui fait claquer ses sabots, la nuit, sur les galets de la grève, en poussant des *iou !* provocants

auxquels il faut se garder de répondre. Le Braz a relaté plusieurs de ses méfaits. Il a conté d'autre part que les clameurs de la tempête, autour de Sein, sont, en réalité, ceux des *crierien* — des noyés qui demandent une sépulture. Il a dit la coutume ouessantine du *proëlla*, c'est-à-dire l'enterrement fictif, selon le cérémonial liturgique, des marins de l'île péris en mer. On trouvera dans les deux gros volumes de sa *Légende de la Mort* bien d'autres récits, lugubres merveilles par lui enregistrées sous la dictée de ses informateurs populaires. Cela ne manquait point, il y a trente ans, quand il parcourait les champs et les grèves. C'était le temps où des marins très braves sur l'eau n'eussent pas franchi à terre, de nuit, sans tremblement, certains endroits réputés maléfiques. L'esprit nouveau a changé tout cela : au tour des revenants de s'enfuir.

Enfant, j'ai entendu l'histoire d'un fossoyeur qui, dans sa lésine sacrilège, avait employé des planches de cercueils à se faire du feu. Les morts jadis allongés entre ces planches lui apparurent dans les flammes du foyer : il faillit en devenir fou. Le fossoyeur actuel ne donne plus dans ces superstitions. Il conte à qui veut l'entendre comment il opère, après une exhumation, quand on fait changer de fosse au mort : comme le cadavre serait lourd à transporter, il le coupe en trois. Sa bonne pelle bien tranchante lui rend cet office. Quelqu'un lui demande :

— Ça ne vous fait pas quelque chose ?  
 — Aucun d'eux, jusqu'ici, ne s'est plaint.  
 Cet homme plus macabre et non moins jovial que le fossoyeur de *Hamlet* n'est pas un Limousin, un Auvergnat : c'est un enfant de la crédule et idéaliste Bretagne. Si une longue hantise disparaît de ces lieux, il n'y a pas sans doute à s'en désoler. Mais — qu'on y réfléchisse — dire de la Bretagne qu'elle était le pays de la mort, ne revenait-il pas à dire : c'est le pays où la mort est rendue vivante, où l'on ne se résigne pas à la rigidité, à la pourriture du cadavre ? Cette petite histoire de cimetière semble indiquer qu'on s'y résigne aujourd'hui cordialement.

## CHAPITRE IV

## BREST EN LÉON.

Parmi tous les ports finistériens, il n'y en avait qu'un de très bon : c'était Brest.

Brest a son port et a aussi sa rade. Du haut du cours Dajot, observatoire unique, vous la découvrez dans sa royale ampleur. Pas toute, cependant : là-bas, derrière la pointe de l'Armorique, l'estuaire de l'Aulne reste caché. Mais, de l'Elorn au goulet et de Porstrein à la côte de Crozon, quelle nappe d'eau ! Même diminuée, depuis quelques ans, des hectares de la rade-abri, elle logerait sans la moindre gêne toutes les escadres de France, et bien d'autres encore. Quel champ plus spacieux et quel plus magnifique décor offrir aux fêtes de la Marine, aux saluts de la canonnade ? — Permettez : à proximité de votre rade, il y a la baie de Douarnenez, non moins vaste, non moins profonde, non moins accueillante. — Il est vrai, et c'est une sorte de miracle que ce diptyque marin qui a une même presque île pour charnière. La baie de Douarnenez, déployant au pied du chauve Ménez-Hom,

entre des côtes d'une architecture classique, ses splendeurs et ses nonchalances méditerranéennes, est une des joies de ce Finistère. Pourquoi, en effet, la Marine ne l'aurait-elle pas élue ? Mais pour deux raisons, il nous semble : la première, c'est que, si le cap de la Chèvre protège bien, la pointe de Roscanvel protège mieux ; la seconde, c'est que Porz-Rhu, à Douarnenez, n'est qu'un port d'échouage, qui a besoin, pour être un vrai port, de la collaboration du flot, tandis que la Penfeld pouvait recevoir à toute heure, en sa « chambre », les vaisseaux du roi.

Il faut rendre justice aux géographes : le destin des pays et des villes est en partie écrit sur leurs cartes. Cette Penfeld elle-même avait dans la rade deux concurrentes. Trois rivières, dont elle est la plus petite. Trois estuaires, qui ont aujourd'hui chacun leur pont. Le sien est le plus vieux, quoiqu'il ait soixante-dix ans à peine. Pourquoi n'avoir pas commencé par les autres ? L'Aulne, c'est presque un fleuve, qui se mêle d'avoir des affluents. L'Elorn est respectable jusqu'à Landerneau. Qu'est-ce que la Penfeld ? Trois kilomètres d'eau navigable, parcourus par le mouvement des marées ; au delà, un chétif ruisseau. Mais l'Aulne est loin du large. L'Elorn, face au goulet, a des berges basses qui assèchent. La petite Penfeld, profonde, encaissée, secrète (qui soupçonnerait, venant du large, cette faille dans la côte rocheuse du Léon ?)

et si proche de la mer libre, était le refuge ou le repaire idéal.

Accoudons-nous au parapet du Pont Tournant. Autre observatoire, autre spectacle. L'Arsenal est à nos pieds, coupé en deux par l'eau verte ou grise. Cris de sirènes, crachements de fumée, courses de vedettes, allées et venues de cols bleus. Un pont de bateaux s'ouvre et se referme. Des coques d'acier s'en-crassent de charbon. Une grue monstrueuse allonge son bras de fer. On a quelque mal d'abord à s'y reconnaître. Mais bientôt apparaît l'immuable ordonnance de ce port militaire, cité au cœur de la cité, qui a ses quartiers de noblesse. Oui, tout cela est d'un aspect fidèlement ancien régime. Point de baraquements provisoires, de platras et de bariolage : rien que de belle et bonne pierre, d'harmonieuses façades du style le plus sobre, des magasins qui ont l'air de palais, et non de palaces — un Versailles maritime et guerrier qui s'est adapté progressivement, sans heurt, aux besoins du jour.

Retournons-nous vers l'estuaire oblique : l'ancêtre est toujours là, le château, dressé, allongé sur son roc à l'entrée même du port, lourd et massif comme il convenait pour résister aux assauts du vent d'Ouest non moins qu'à ceux des hommes d'armes. Au delà, c'est la rade : il la cache. En amont, la vue est également bornée par les coudes de ce fjord armoricain et les étagements des édifices

pressés sur chaque rive faute d'espace. Michelet a ressenti jusqu'au malaise ce resserrement. Avant de lui donner l'expression définitive, il a noté cette sensation dans son journal de voyage : « J'étouffe dans ce port, ces masses vont se heurter ». Il est vrai qu'on trouve la même note chez Cambry. On ne peut pas leur donner tort, malgré la douche d'air, parfois violente, qu'on reçoit sur le Grand Pont.

Ce n'est pas que les rives de la Penfeld soient très hautes (quelles rives sont jamais très hautes en Bretagne ?) ; mais elles sont abruptes autant que sinueuses. Ainsi le couloir d'eau qu'elles masquent offrait le maximum de sécurité. Mais les terres-pleins pour les quais, pour les magasins, les ateliers, les casernes, où les trouver ? Deux ou trois criques : Troulan sur la rive gauche, Pontaniou sur la droite et, sur la gauche encore, l'anse du Moulin à poudre, mais elles-mêmes coincées entre leurs rochers et leurs bois. A Toulon, les six cents mètres d'altitude du mont Faron étaient loin de gêner, vu la distance, comme les soixante mètres de cette double et pressante muraille. Il a fallu — et ce n'est pas fini — rescinder, débayer, combler, niveler. Il existe au Salou une île Factice : tel est son nom, qui s'est gardé depuis le Premier Empire. Ce nom peut servir de symbole. Port naturel, certes, mais artificiel aussi. Dès le temps de Colbert, on draguait le lit de la Penfeld, et il y a quelques années à peine qu'on

faisait sauter l'écueil de la Rose, à son embouchure. En admirant l'industrie humaine qui s'est exercée sur cet estuaire breton, donnons un regret à ce qu'il fut dans son état primitif, quand le pêcheur attachait sa barque à l'un des chênes de la rive, ou que le pirate venait s'embusquer sous la falaise pleine de chants d'oiseaux et de rumeurs sibyllines.

Il a fallu trois siècles d'une tumultueuse histoire pour aboutir à ce chef-d'œuvre laborieux qu'est l'Arsenal de Brest. Il en reste quelque chose d'héroïque dans l'air qu'on respire sur le Grand Pont ; mais un sentiment d'oppression s'y mêle. Comme on comprend les exaltations et les mélancolies que le jeune Chateaubriand cultiva en ces mêmes lieux et dont il a fixé le souvenir en des lignes magistrales de ses *Mémoires* ! Il aimait à remonter la Penfeld jusqu'au delà du coude où s'arrêtait en ce temps le port. « Là, ne voyant plus rien qu'une vallée tourbeuse, mais entendant encore le murmure confus de la mer et la voix des hommes, je me couchais au bord de la petite rivière. Tantôt regardant couler l'eau, tantôt suivant des yeux le vol de la corneille marine, jouissant du silence autour de moi, ou prêtant l'oreille aux coups de marteau du calfat, je tombais dans la plus profonde rêverie. Au milieu de cette rêverie, si le vent m'apportait le son du canon d'un vaisseau qui mettait à la voile, je tressaillais et des larmes mouillaient mes yeux. »

Il se peut qu'après plus d'un siècle écoulé la rêverie passionnée de cet adolescent de génie entre comme élément dans la personnalité de Brest, au même titre que la pluie fréquente, l'humidité saline et la grisaille bleutée des granits. Brest, ce n'est pas seulement une terrasse devant une rade et un pont jeté sur un arsenal : c'est encore une ville. Intéressante ? Demandez à Flaubert ce qu'il en pense : « Brest a des maisons fort bêtes, des églises déplorables. » A vrai dire, il y avait beaucoup de villes comme beaucoup de gens que cet exigeant Flaubert trouvait « bêtes ». Mais enfin celle-ci, qui a de la correction et même de la propreté, en dépit de la médisance, n'a aucun pittoresque au sens romantique du mot. Point de ces logis à encorbellements et à boiseries apparentes, comme il y en a tant à Morlaix, comme on en voit encore au Faou et à Quimper, mais de loyales constructions en bonne pierre du pays, comme celles de l'Arsenal, et vraiment assez grand siècle d'aspect, même si elles ne datent que du règne de Louis-Philippe. A peine quelques hardiesses modernisantes rompent-elles leur uniformité qui n'est pas maussade, mais qui ne vise pas à séduire. A peine, en cherchant bien, trouve-t-on la façade d'hôtel privé, la porte de chêne à moulure, le linteau sculpté qui rappellent le temps des paniers et des culottes de soie. Point de monument caractéristique. Quoique contemporain de Soufflot, l'Hôtel de Ville,

jadis hôtel Chapizeau, n'est qu'une plate et morne bâtisse. L'hôtel de la Préfecture, qui fut d'abord l'hôtel Saint-Pierre, puis l'hôtel Crèveœur, ne laisse pas soupçonner de la rue la richesse classique de ses appartements. Quant à l'église Saint-Louis, sa contemporaine, elle ne manque pas de noblesse ; mais son style jésuite détonne presque en ce pays de flèches ajourées et de clochetons Renaissance.

Est-il besoin de préciser que cette banalité apparente s'accuse encore *extra muros*, dans les quartiers qui s'allongent vers le nord et vers l'est ? L'un d'eux s'appelle le Petit-Paris : tout un programme dans un nom. S'il existe une âme de Brest, c'est dans le vieux Brest qu'il faut la chercher (une vieillesse assez relative), et dans Recouvrance, qui n'est qu'un Brest d'outre-Penfeld, un peu plus pauvre, également muré.

Elle existe, cette âme. Michelet le croyait peu, et Flaubert encore moins. Voyez cependant la récente fortune littéraire de Brest. On possède dès aujourd'hui les éléments d'une magnifique anthologie brestoïse, où figureraient à leur rang Pierre Loti, Charles Le Goffic, André Chevrillon, Pierre Mac Orlan, René Lote, François Ménez, auteur du *Pays perdu*, l'une des peintures les plus justes, les plus enveloppées et les plus aiguës qu'on doive à la plume de cet excellent peintre breton, et Joseph Créac'h, qui vient de mourir à

Vanves après avoir eu, avec l'étrange et véhément *Maudez le Léonard*, son heure de notoriété parisienne.

Où donc trouver, dans Brest, l'accent le plus breton ? Les amateurs de pittoresque humain peuvent explorer Keravel — « la Cité du Vent », — autrefois quartier des « tueries », c'est-à-dire des boucheries et des abattoirs. C'est là, dans ces venelles tristes où rôdent des chats pelés, et sur le lugubre escalier de la Voûte, qu'on a le plus de chances de rencontrer encore M<sup>me</sup> Quémeneur et M<sup>me</sup> Kervella, telles que Loti les a vues au temps où il composait *Mon frère Yves* — mégères pitoyables et un peu effrayantes, qui alliaient alors la petite coiffe du pays, rarement fraîche, à un mantelet miteux et à une jaquette bouffonne, comme il n'en était porté nulle part ailleurs. Elles traînaient ainsi dans la rue, clabaudaient entre elles, échangeaient des regards convoiteux et des invitations à prendre quelque chose de doux et de fort — pour se remonter — en se passant la langue sur des lèvres scorbutiques, qui gardaient à demeure des traces d'alcool. Faites-les parler : vous aurez peut-être la surprise de reconnaître un grain d'idéal dans leur déchéance.

Une petite Suburre est toute proche. Il y a des bouges dans tous les ports. Ceux de Brest, auxquels Mac Orlan a fait bonne mesure, mettent de l'ostentation dans leur franchise. C'est là, sans doute, leur principale

originalité. La débauche y doit être ingénue.

Transportons-nous, pour le profit du contraste, du côté de la rue Neptune et de la rue Foy, aux abords immédiats du cours Dajot. Ce quartier prodigieusement calme, où l'herbe pousse entre les pavés de certaines rues, des Brestois mêmes l'appellent le Tombeau des Vivants. Là naquit et mourut « l'autar-chiste » amiral Réveillère ; là s'entretient, au troisième étage d'une maison toute pareille aux autres, entre deux femmes âgées, dont l'une, la mère, est sourde et aux trois quarts aveugle, le souvenir de Marie Lenéru ; là survivent, hors du temps, les restes d'une Marine oubliée.

Mais ne choisissons pas. Celui qui veut posséder Brest en esprit a moins à fixer des aspects qu'à saisir des fantômes. Ces fantômes, ils errent jusque dans la grouillante rue de Siam, entre la double haie des magasins rajeunis ou neufs. Malgré cette volonté de rajeunissement, son animation de grand port et quelque morgue militaire peut-être, Brest est une ville hantée. André Chevrillon y reconnaît « le fantôme de la vieille France. » A lui seul, celui-là dispenserait des autres. Michelet avait déjà dit : « ville française d'un génie rude et fort..., la force de la France entassée au bout de la France. » Soit ; mais cette puissance d'envoûtement qu'il a lui-même sentie sans l'expliquer, voilà qui est assez breton. Et bretonnes aussi maintes réalités quotidiennes sans les-

quelles Brest ne serait pas Brest. Bretons, le climat, l'air du pays qui patine en quelques années toute pierre, et cette végétation qu'on dirait d'un Midi mouillé. Breton, cet accent, qui traîne dans les rues, appuyé, chantant, guttural. Bretonne, cette mêlée de coiffes et de châles, les jours de marché ou de foire. Voyez : ces femmes aux joues brunies, aux cheveux répandus sur la nuque, ce sont des Ouessantines. Et ces hommes en vareuse de molleton bleu, en gilet violet ou vert, qui vendent leurs fraises derrière les halles, ce sont des paysans de Plougastel. Ce piétinement, matin et soir, vers les portes de l'Arsenal, ce claquement de centaines et de milliers de sabots, c'est un des bruits bretons par excellence. Et ces cabarets du bas de la rue Pasteur ou d'un peu partout, qui portent pour enseigne un nom de ville du Léon, de la Cornouaille, du Trégor, ces petites patries fumeuses et poisseuses où une payse accueille des exilés à col bleu, ne disent-elles pas assez que nous sommes en Bretagne ?

Fantôme d'une Bretagne archaïque ou de la vieille France, c'est lui peut-être qui se déguise chaque nuit en veilleur, passe à pas comptés dans les rues avec sa lanterne, comme il y a cent ans, enveloppé d'une houpelande grise, et chante, d'une voix venue du fond des nuits d'autrefois : « Il est... minuit... sonné. »

Même en plein jour, cette ville où l'on cir-

cule, on a le sentiment qu'elle ne vous dit pas tout. Que cache-t-elle ? Derrière quelles clôtures ? On marche, on marche, et l'on s'aperçoit enfin d'une chose, c'est que l'on ne marche pas seulement à l'intérieur d'un mur d'enceinte, mais à l'extérieur d'un autre. Le premier est ouvert assez largement à plusieurs places — aujourd'hui du moins : car, jadis, on ne sortait de Brest que par une porte, celle de Landerneau ; et par une autre de Recouvrance, celle du Conquet. Et il y avait à chaque porte un pont-levis, qu'on levait une heure et demie après la retraite. Quant à l'autre mur, il est également percé de plusieurs portes, mais toutes gardées. Des factionnaires sont là : défense d'entrer ! Et point de passage d'une rive à l'autre, que le Pont Tournant, ou le pont de bateaux qui s'allonge au-dessous, avec beaucoup de marches à descendre et à monter. Côté Brest, côté Recouvrance, on peut aller des kilomètres le long de ce mur obsédant, qui ne s'ouvre pas.

Serait-ce là le mot du mystère ? Autre énigme dans cette ville contradictoire : outre cette sensation d'emmuré, un continuuel appel d'air. Un souffle étrange vient vous chercher dans la rue. Un souffle ou une voix — les deux. Souffle d'allégresse, ou de détresse, ou d'aventure, voix d'outre-tombe ou d'outre-mer, invitation à l'on ne sait quel voyage, nouvelles d'on ne sait quel

pays. Cela vous oppresse et vous dilate, vous arrache à vous-même et vous multiplie.

L'appel de la mer ! Vous ne la voyez pour ainsi dire pas, à moins d'aller au cours Dajot ou de descendre au Port-Marchand. Vous ne la voyez pas, mais partout vous la devinez. Encore la voit-on plus qu'on ne pourrait le croire : il suffit pour cela de quelques marches à monter. Les escaliers sont obscurs, ils sentent le moisi, la province. Mais, à tel troisième ou quatrième étage d'une maison quelconque, bien neutre d'aspect, vous la découvrez à l'improviste comme une grande lumière dispensatrice de vie.

Cette surprise — et quelle révélation du coup ! — je l'ai eue dans l'appartement de Mme Lenéru, où je ne m'attendais qu'à une lampe en veilleuse au milieu de pieuses reliques. Vous l'auriez dans beaucoup de maisons brestoises, et c'est, je pense, leur principal charme. Vous croyez vous installer dans l'ombre, dans la réclusion, dans l'ennui, et, tout à coup, voici la mer : vous la voyez, vous la sentez, et, si vous ne pouvez la sentir ni la voir, vous n'avez, pour l'entendre, qu'à mettre à votre oreille un de ces gros coquillages plynésiens appelés *casques*, qui ornent tant et tant de cheminées de marins.

Par ce mot de marins, j'entends surtout ceux qui ne le sont plus, les retraités de la Marine. Ils forment à Brest tout un peuple. Loti a peint dans *Un Vieux* la mélancolie de

leur déclin. Tous ne sont pas aussi pitoyables. Même les plus modestes, il fait bon les voir dans leur chambre tenue comme une cabine à bord, avec un souci méticuleux du rangement, décorée de panoplies, de coffrets de Chine, de photographies japonaises, de brimborions coloniaux et de brevets. Quelque peu idylliques, il se plaisent, après avoir tant bourlingué, dans la compagnie des oiseaux et des fleurs : mais ce sont surtout des fleurs tropicales — beaucoup de cactus — et des oiseaux des îles, des perruches des bengalis. Quelques privilégiés ont la jouissance d'une courette fleurie de fuchsias. Le dimanche, ces vétérans aiment à se rencontrer aux abords de la ville, en d'interminables parties de boules, ou de loto, sous les ormes bruissants. Le cabaret y fait valoir ses droits. Mais on sait se tenir, dans la vieille Marine.

Par eux encore, la mer entre dans la vie brestoïse. Si elle ne s'impose pas au regard, elle s'infiltré dans les pensées, sous-jacente à l'activité de chaque jour. Contre tous les risques de médiocrité, Brest a cette garantie ; contre toutes les tentatives d'emmurement, cette évasion.

La mer, oui : mais la campagne aussi est à côté, cette campagne bretonne, si prenante, si pleine de secrets et de chuchotements. Maritime et colonial, Brest, en développant ses tentacules, a un peu perdu de son charme agreste. Les banlieues sont rarement belles.

Il suffit cependant de remonter la vallée de la Penfeld, un peu plus haut qu'où s'allongait Chateaubriand, pour trouver de beaux arbres, des prés verts et, aux premières tiédeurs de mars, ces primevères d'un jaune pâle, toute tendresse et toute innocence, que le français local, traduit littéralement du breton, appelle si bien des « bouquets de lait ». Au sud, la campagne a toute la rade pour la protéger. Par les beaux dimanches, les petits vapeurs de service transportent une foule de Brestoïse aux grèves et aux ports de la presqu'île de Crozon, aux champs de fraises de Plougastel. Car les foules bretonnes, en dépit de certaine légende, sont avides entre toutes d'air, de lumière, de vitesse, de liberté, et la rade offre cela. Mais, pour elles aussi, le Bonheur est une divinité qui se plaît aux champs, au milieu des fleurs et des fruits. Chez beaucoup de Brestoïse, qui ont gardé des attaches paysannes, le plaisir de l'excursion se double d'un sentiment amer et doux : celui d'une patrie retrouvée. Que de bonnes vieilles choses auxquelles, dans le secret de leur cœur, ils ne renonçaient point ! Ce sont elles encore qui leur font signe, les soirs de la Saint-Jean, le long de la côte de Cornouaille, par tous les feux qui s'y allument selon un rite plus vieux que le christianisme. Ils les voient palpiter en vaste demi-cercle, par delà l'eau spacieuse et profonde, à Plougastel, à Lanvéoc, au Fret, à Quélern. Dans le silence

de l'ombre et la chaleur du solstice, leurs flammes simultanées rappellent que la Bretagne est là, fidèle à plus d'un culte, et qu'on la renierait en vain.

## CHAPITRE V

### LE CHATEAU SUR LA MER.

Toute ville est fière de son antiquité, mais Brest n'est pas une très vieille ville. D'obligeants érudits lui donnèrent un nom romain : *Portus Brivates*, que le littoral de la Loire-Inférieure s'est fait attribuer depuis. D'autres préférèrent *Gesocribate*. Transporté ensuite à l'embouchure de l'Aber-Wrac'h, ce *Gesocribate* revient, en dernière heure, à celle de la Penfeld. Soit. Pour le bon Albert Legrand, qui forgeait des étymologies à l'antique ou qui les accueillait toutes forgées, Brest vient de Bristokus ou Bristok, nom d'un roi qui aurait régné à cette place. Moins grandiose, Pol de Courcy expliquait Brest par *Beg ar Rest* — « la Pointe du Bois », — ce qui ne manque pas de vraisemblance.

On croit du moins savoir que l'endroit faisait partie du pays des Osismes, capitale Occismor. C'est notre Léon. Le changement de nom daterait de cette époque même, à en croire l'historien Pierre Le Baud, qui fut chanoine de Vitré et aumônier de la duchesse

Anne : « Selon ladite légende de saint Gouzenou, pour ce que d'ancienne coutume souloient estre trouvez en cette cité six mille six cent soixante et six hommes batailleurs, lequel nombre selon les Romains fait une légion, furent le païs et la cité par propre nom appelés *Legiones* : dont l'on trouve en aucuns volumes estre mention faite de la Cité des *Legionnenses*, qui depuis, par nom syncopé, sont appelez *Leonenses*, et ledit païs Léonie, qu'il retient encore. » On devait bientôt sanctifier la cité de Léon en ajoutant à ce nom militaire celui du vénéré Pol Aurélien : ainsi la flèche du Kreizker jaillirait de l'ancien Occismor, qui ne serait rien moins qu'une ville engloutie.

Quant au Brest de l'époque romaine, s'il n'est pas certain que ce fut une ville — *Gesocribate* ou autre, — nous savons du moins que ce fut une forteresse. Et cela, non pas parce que l'une des tours du Château, qui ne peut être antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle, s'appelle encore Tour de César, mais d'abord parce qu'une plaque de cuivre au nom et à l'effigie de Jules César fut trouvée en 1597 dans de vieilles ruines, tandis qu'on creusait le sol pour bâtir le bastion Sourdéac ; et puis, parce qu'à certains endroits de la courtine, un peu au-dessus des fondations, notamment entre la tour de la Madeleine et la tour gauche de l'entrée, le travail gallo-romain est encore visible, avec son petit appareil et ses cordons

horizontaux de briques obliquement posées. Il y avait là un *castel*, comme il y en avait un à l'île Cézon, devant l'Aber-Wrac'h, un autre à Yaudet en avant du Léguer. Bonnes défenses contre les pirates du Nord, jusqu'au jour où ils s'en faisaient des places d'armes. S'installèrent-ils à Brest ? Il est possible. Mais la Penfeld ne mène pas loin. L'Aulne et l'Elorn devaient faire mieux leur affaire.

Deux siècles après ces Saxons, d'autres étrangers s'en venaient d'outre-mer. Des étrangers ? Non : des frères de race, des Celtes, victimes de la même piraterie, des insulaires de Prydain, la grande île — que les Romains appelaient *Britannia*, — des Bretons. Comme ils étaient chrétiens, et qu'il y avait plus de brousse que d'églises dans cette nouvelle, cette petite Bretagne, ils appelèrent à eux des pasteurs de leur pays d'origine : et ce furent les saints.

L'Histoire, à leur sujet, nous donne des clartés éparses. La légende est autrement précise et sûre de son fait. Oyez, bonnes gens, ce qu'elle enseigne touchant Brest, son château et ses tours, à notre hagiographe Albert Legrand, qui se fût bien gardé, en pareille matière, d'inventer, mais qui n'était pas pour rien de son temps, et qui, dans la *Vie de Saint-Budoc*, nous parle de la pieuse Azénor comme s'il avait lu l'*Astrée*.

Cette Azénor, dit-il, était « fille unique du Prince de Léon, issue du sang des Anciens

Rois de la Grande-Bretagne». (Une tradition plus modeste ignore ces rois et lui donne pour père le comte Even de Léon.) « Cette Princesse, dont la beauté et rares perfections l'emportoient au delà de toutes les Dames de son siècle, blessa le cœur du Comte » (il s'agit d'un Comte de Goëlo) « et l'engagea à sa recherche. Elle estoit de riche taille, droite comme une Palme, belle comme un Astre, mais cette beauté extérieure n'estoit rien en comparaison des belles qualitez de son Ame. » Et le moine attendri de louer le « naturel doux et bénin » de son héroïne, sa piété discrète, sa chasteté, ses façons accortes, son respect pour ses parents, son obéissance, son amour de la retraite et de la solitude. « Le Prince de Léon tenoit lors sa Cour en la Ville de Brest. » Donc cette ville existait : Albert Legrand n'en doute pas. Le comte envoie des ambassadeurs au prince. Le prince lui promet la main de sa fille, sous réserve qu'elle-même y consentira. « Elle se troubla de prime abord à cette nouvelle, et une honte pudique parut sur son visage. » Telle Mandane — ou Madelon la précieuse. Elle déclare préférer le couvent. Deuxième ambassade : Azénor se résigne. Aussi bien, le comte « estoit beau, jeune, de belle taille, brave, bien couvert et mieux disant, adroit, courtois et tellement aimable que la Princesse Azénor ne se repentit pas de l'avoir fiancé. » Les mariés s'en vont vivre à Châtelaudren. « Vie douce et innocente. »

Mais voici que meurt la princesse de Léon : Azénor retourne à Brest pour l'enterrement de sa mère. Elle y prolonge son séjour. Cependant le prince se remarie, avec une « Dame de grande maison, mais qui avoit l'esprit malicieux, noir, sombre et malin. » Elle devient jalouse d'Azénor : l'éternelle marâtre. « On dit qu'il n'y a meilleur miel ni pire éguillon que des Abeilles, aussi n'y a-t-il meilleures amitez, ni pires inimitiez que celles des femmes. » Celle-ci dénonce la prétendue impudicité d'Azénor, oralement au père, par lettre au mari. Sans plus d'enquête, Azénor est emprisonnée à Châtelaudren, jugée, condamnée. Mais, comme elle proteste de son innocence, on la conduit, les mains liées, à son père, qui fait instruire à nouveau son procès. Reconnue coupable, elle est condamnée au supplice du feu. Or elle est enceinte. Par égard pour son état, on se contentera de l'enfermer dans un tonneau de bois et de la jeter ainsi « en pleine mer à la mercy des vents, des ondes et des escueils ». Une Danaé chrétienne. Elle sort de son cachot « tenant son crucifix en ses pures et délicates mains, liées de grosses cordes, faisant paroistre le ris sur son front, en dépit des larmes qu'elle versoit ordinairement au plus fort de sa dévotion. » On l'embarque sur un voilier. A quinze ou vingt lieues de la côte, on la fait entrer dans le tonneau, qui est aussitôt fermé et jeté par-dessus bord. Puis le voilier fait demi-tour, et Azénor reste

seule en sa prison flottante. « Son petit vaisseau, ballotté sur les ondes, servit de jouet aux vents et aux marées cinq mois entiers... On ne luy avoit donné aucune provision, ni victuailles, de sorte qu'en peu de temps elle fut pressée de disette et nécessité, nourrissant seulement son Ame du pain de l'Oraison, détrempe en ses larmes. » Mais son corps, de quoi le nourrir ? « La pauvre Azénor gisoit adossée aux flancs de son Tonneau, les yeux levez vers le Ciel, faisant rouler de grosses larmes, comme autant de perles liquides sur ses joues pudiques. » Belles joues de femme celte, qu'un poète gallois eût comparées à des pommes, le conteur breton, quoique moine jacobin, est bien loin de vous dédaigner. Ces belles joues, ces précieuses larmes méritaient l'attention des anges. Un ange, donc, « convertit ce lieu infect et étroit en un petit Paradis de délices ». Il vint à la prisonnière, « luy présenta des vivres à foison, luy commandant d'en manger ». Il revint le lendemain, il revint chaque jour. « Au bout de cinq mois de sa périlleuse navigation, elle accoucha heureusement d'un Fils dans cette étroite Cabane, sans sage-femme, ny autre assistance que celle qui lui venoit du Ciel, de son Ange et de sainte Brigitte. ...Quand elle eut mis au monde son enfant, elle le prit entre ses bras, fit le signe de la Croix sur luy et luy fit baiser son Crucifix, attendant la commodité de le faire baptiser ; et le pressant contre son sein pour le chauff-

fer, le baisoit tendrement, versant quantité de larmes sur ses petites joues. » Miracle : l'enfant se met à parler : « Consolez-vous, ma chère mère », dit-il. Dès ce moment, Azénor pressentit le destin merveilleux de ce fils. Le tonneau, cependant, aborde à Beauport, en Irlande, patrie de sainte Brigitte. Un paysan qui le voit le prend pour un fût de vin. Mais, de sa prison, l'enfant fait entendre sa voix. Le paysan, effaré, court au prochain monastère. L'abbé vient baptiser l'enfant, qu'il nomme *Buzen*, c'est-à-dire « Sauvé des eaux ». On en a fait Beuzec ou Budoc.

Là-bas, cependant, de l'autre côté de la mer, le comte se rongait de tristesse, et peut-être de regrets. La marâtre trépassa après avoir fait des aveux. Le comte, informé, part à la recherche de la comtesse, finit par la retrouver à Beauport et meurt dans ses bras, pardonné. Bientôt après mourra Azénor. Resté seul, Beuzec se fait moine en Irlande. Mais, un jour, il suivra l'exemple de saint Ronan, de saint Tudy et des autres : il s'embarquera sur une pierre creuse à destination de Bretagne la Mineure, et la pierre flottera pour lui. Il débarquera à Porspoder, évangélisera la Paganie. Mais enfin, cet Océan où il est né, il s'en lasse : il l'a trop entendu, trop vu. « Ayant demeuré un an à Porspoder, il s'ennuya de ce lieu, fort incommodé à cause du bruit qu'y faisoit la mer, dont les flots se briscient continuellement avec violence aux escueils qui estoient

au pied de son Hermitage. » Né sur l'eau, mais sauvé des eaux, saint Beuzec fut, quoique breton, un terrien.

Au vrai, ce saint nous intéresse moins que sa jolie et touchante mère. C'est en mémoire d'elle que l'une des tours — la plus svelte — du massif château, celle qui en flanque le mur nord-ouest, sur la Penfeld, à l'entrée même du donjon, à gauche, porte encore aujourd'hui ce beau nom romanesque et moyenâgeux d'Azénor. Mais si jamais fille d'un roi ou d'un comte de Léon fut enfermée, aux temps mérovingiens, dans une tour du château de Brest, ce ne fut certainement pas dans la tour actuelle, laquelle ne remonte pas au delà du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle. Celle-ci ne serait au plus qu'une remplaçante. Et, quant à la ville de Brest, aux environs de l'an 537, une ville où le roi de Léon aurait tenu sa Cour, cela, c'est encore du roman. Car, si le château existait, sous quelque forme que ce fût, la ville restait à construire. Toute ville ne comportait pas un château, ni tout château une ville. Et une ville au bord de la mer était alors une exception. Le besoin de sécurité comme l'intérêt du trafic voulait que les ports fussent retirés au fond des estuaires, comme le furent, dès l'époque romaine, Aquilonia (notre Quimper) et Mons Relaxus (Morlaix), comme le fut au temps des saints bretons Lan-Ternoc, où il est aisé de reconnaître Landerneau.

Les poètes et les géographes n'amasseront

jamais, de leur grâce, autant de brumes sur « la vieille Armorique », que les historiens n'en trouvent répandues sur quatre ou cinq siècles de son existence, à moins de se rabattre sur des généalogies fantaisistes et des anecdotes invérifiables. Au fond de cette nuit, on voit rougeoyer des torches normandes, des moines s'enfuir au clair de lune, ployant sous la châsse qui contient de saintes reliques. Celles de saint Guénolé s'en allèrent ainsi de Landevenec, son monastère bien-aimé, si tiède et si fleuri au bord de l'eau amère et douce, jusqu'au lointain Montreuil en Artois. Mais c'est en ce Montreuil que le retour se prépare. Un jour enfin les Bretons exilés, ayant rejoint ceux qui les ont attendus dans les bois, surprennent les Scandinaves, les harcèlent, les déciment. Sous les coups d'une armée de paysans conduite par Even, comte de Léon, et assistée au ciel de saint Goulven, le sang des pirates rougit les sables de Kerlouan. C'est la délivrance.

Et c'est ensuite la féodalité. Elle étend son réseau compliqué sur ce pays breton comme elle le fait sur toute l'Europe. Un régime nouveau s'organise, laborieux et procédurier. Les beaux mariages, prometteurs de riches successions, engendrent les disputes infinies. Les privilèges s'enchevêtrent ou s'excluent. Le vassal qui commande à Saint-Renan ou à Lesneven — « la Cour d'Even » — supporte impatiemment le suzerain

qui règne à Vannes, à Ploërmel ou à Nantes. Mais lui-même il a des vassaux récalcitrants, des voisins incommodes, des parents qui se disent lésés. Des haines de famille s'exaspèrent. L'année même où Thomas Becket, archevêque de Canterbury, est sacrifié sur les marches de son autel aux rancunes du Plantagenet, un Guyomarc'h, comte de Léon, fait ou laisse assassiner son frère Hamon, évêque de Saint-Pol. Les Bénédictins qui vivent à Landévennec et à Saint-Mathieu ne se bornent pas à préparer leur salut et à cultiver leur jardin : eux aussi, ces hommes de Dieu, ils ont des prérogatives à faire valoir, des droits dont ils se montrent jaloux. Parmi les coups qui s'échangent, les actes qui s'expédient, les excommunications qui se fulminent, interviennent de grandes repentances, des pèlerinages lointains, des armements pour la Croisade, des fondations pieuses. Une abbaye rachète un fratricide ; ainsi sort de terre le cloître roman de Daoulas. Le fils du pénitent — Guyomarc'h comme son père — est un violent colosse, capable — et il le prouve — d'assommer un cheval d'un coup de poing. Etendre raide un sénéchal, ce n'est, pour le même poing, qu'un jeu. Et pourtant cet homme, quand la Bretagne sera devenue aux trois quarts anglaise, défenseur de la veuve et de l'orphelin, il ouvrira son bon château de Brest au petit duc de Bretagne fugitif, au fils traqué de la malheureuse Cons-

tance, au porteur du nom vénéré d'Arthur. Brest avait déjà sa tradition d'hospitalité. C'est là que, quatre cents ans plus tôt, Mélar, un prince de Cornouaille, un saint, avait trouvé asile contre les fureurs de son oncle l'usurpateur Rivod ; qu'au siècle suivant un roi de Bretagne, Salaün ou Salomon le Grand, poursuivi par les sicaires de son gendre, se fût réfugié s'il n'était tombé sous leurs poignards, à quelques heures seulement du but. Arthur non plus ne fut point sauvé, non pour n'avoir pu atteindre Brest, mais pour en être trop tôt sorti.

Quant aux comtes de Léon (si leur histoire est à peu près authentique) leur caractère, breton peut-être autant que féodal, c'est l'indépendance farouche, mais aussi l'indiscipline incurable. Qu'ils se soient appelés Morvan, Even, Hervé ou Guyomarc'h, et que l'adversaire ait été le Frank, le Normand, l'Anglais, aucun n'a hésité à combattre. Mais prodigues, imprévoyants, dénués à un rare degré de sens pratique, ils finirent par s'effondrer dans le désordre et l'impécuniosité. Leur domaine, l'un des plus riches de la Bretagne, fut partagé à la fin du XII<sup>e</sup> siècle par le duc Geoffroy, contrairement à la coutume, entre deux frères, le comte et le vicomte. Au siècle suivant, le comte Hervé, criblé de dettes, dut, contre une maigre rente, céder Brest au duc de Bretagne Jean le Roux, un prince moins chevalier que bourgeois.

Son fils, un autre Hervé, le dernier du lignage, tomba dans une telle gueuserie qu'il n'eut pour aller à la croisade que le cheval à lui donné par le duc Pierre II. Il le lui revendit : on possède encore la quittance, en bon français du temps.

Voilà donc Brest propriété ducal. De son château de la Tour Neuve, à Nantes, ou de Sucinio, près de Vannes, Monseigneur de Bretagne envoie ses ordres à cet autre château bâti sur roche entre mer et rivière, et qui a si fière mine, à cette place de choix. Il règne aussi en souverain sur la bourgade voisine, apparemment bien chétive et dénuée, puisqu'elle n'a pas même une église, comme les plus pauvres paroisses, et que ses habitants doivent franchir un pont-levis pour aller entendre la messe à l'intérieur de la forteresse, dans la chapelle de la Trinité. De l'autre côté de la rivière, Recouvrance est aux seigneurs du Chastel. Cent années passent, presque paisibles, presque prospères. C'est l'époque où la piété de saint Yves rayonne de son Trégor sur toute la Bretagne et jusque sur Paris, où Frère Jean Discalcéat, le bienheureux paysan qui ne sait qu'aimer et prier, parcourt son Léon natal et la Cornouaille voisine. Le blé pousse, le bétail pâture, la pêche donne : il y a des pêcheries à Ouessant, et des Bayonnais qui les exploitent.

Puis la guerre éclate, celle qui durera cent ans, elle aussi. Pendant les vingt-cinq pre-

mières années, elle sévit surtout en Bretagne. La Bretagne est l'enjeu entre Blois et Montfort, entre la France et l'Angleterre. La France, terrienne dans l'âme, ne voit pas bien encore l'importance de Brest, mais l'Angleterre, qui devient maritime, ne s'y trompe pas. Et d'autre part, comme le dira à l'un des Montfort l'un de ses conseillers, « n'est point duc de Bretagne qui n'est sire de Brest ». Ce Montfort, Breton peu conscient, a commencé par céder Brest au roi d'Angleterre, son protecteur intéressé. Un capitaine anglais gouverne Brest en Léon et, autant que possible, le Léon avec Brest. Ils ne sont pas doux, ces gouverneurs anglais. Ils aiment, eux et leurs soudoyers, à bien manger, bien boire, bien s'égayer et bien gagner. La paix faite après la sanglante bataille d'Auray, et toute la Bretagne ayant reconnu Jean le Conquérant, Brest aurait dû lui faire retour. Il avait la promesse du roi Edouard. Mais les Anglais ne lâchent pas volontiers ce qu'ils tiennent. Brest était pour eux un Calais breton. Ils exigèrent de Jean IV, fort complaisant à leurs exigences, que Brest continuât, et Saint-Mathieu de même, à être gouverné par un « Anglois bon et loial. » En vain Du Guesclin, devenu connétable de France, voulut-il forcer le château : le château, bien gardé, résista. Le Conquérant cependant devait fuir, vomé par ses vassaux pour anglophilie excessive. Bientôt ils le rapelèrent, ayant fait l'union sacrée contre les

ambitions françaises. Maître de son duché, il finit par trouver illogique le maintien des Anglais à Brest et, la raison demeurant sans force, il voulut que la force eût raison. Mais sa tactique ne réussit pas mieux que celle du connétable. La politique du roi de France fut plus heureuse : grâce à elle, le duc Jean put enfin ravoir son château. Français, Brest ne l'était pas encore : mais il cessait d'être anglais pour redevenir breton.

Les Anglais regrettèrent d'avoir cédé. Aussi les revit-on, dans les années qui suivirent, à Saint-Mathieu, à Crozon, à Penmarc'h, aussi ravageurs et massacreurs que les Normands et les Saxons du vieux temps — Saxons d'ailleurs eux-mêmes : c'est le nom qu'on leur donne encore en Basse-Bretagne, *Ar Saozon*. On leur rendait coup pour coup : Jean de Penhoët, amiral de Bretagne, appareillait non à Brest, qui n'était pas encore port militaire, mais à Saint-Pol, et allait incendier Darmouth. Ce chassé-croisé dura quatre ans, de 1403 à 1407. Une famille bretonne s'y distingua, les sires du Chastel, établis à Recouvrance, à Quilbignon et à Trémazan, où l'on peut voir encore, près du rivage, ce qui reste de leur fier donjon. En 1453, dernière année de la guerre de Cent Ans, les Anglais firent une suprême tentative sur la côte de Léon : ayant échoué, ils se vengèrent sur la Cornouaille, sur Crozon du moins, qu'ils

brûlèrent. Toutes ces violences ne leur rendirent point Brest.

D'ailleurs, les ducs s'employaient à leur ôter l'envie de s'y frotter. Jean V, qui n'était pas un foudre de guerre, qui fut même en son temps le modèle des pacifistes, donna au château son donjon, que vint flanquer la tour du Midi. La tour de la Madeleine et la tour de Brest, modifiées depuis par Vauban, ont été également construites au xv<sup>e</sup> siècle. Le portail, entre ses deux tours jumelles, a gardé la date de 1464 et le nom d'Olivier de Kervéat. Les ducs de Bretagne ne savaient pas, en ordonnant et en payant ces travaux, qu'ils faisaient travailler pour le roi de France.

En 1489, Brest ouvrait sa porte au vicomte de Rohan, un Breton au service de Charles VIII. La Bretagne, à peine conquise, se soulève, chasse de ses forteresses les garnisons françaises. Mais non point celle de Brest. En vain l'on négocie (à Francfort, aux Ponts-de-Cé) : le roi Charles garde son gage avec la même obstination que jadis le roi Edouard. Tout s'arrange, comme dans les romans, par un mariage. Bientôt veuve, et de reine redevenue duchesse, Anne a toutes les peines du monde à se faire restituer son château sur la mer. De nouveau reine de France, elle le rend de nouveau royal. Elle vint y loger en l'an 1504, à l'occasion de son pèlerinage à Notre-Dame du Folgoët, après la guérison du roi Louis. Et ce lui fut grande

joie de voir à son mouillage la fameuse caraque qu'elle avait fait construire pour combattre les Turcs, la *Marie*, qu'elle voulut faire appeler aussi la *Cordelière*, par dévotion à saint François, père des Cordeliers. C'était une grande et forte nef qui lui avait « cousté un gros argent » et qui « estoit merveille à voir », avec ses deux châteaux — proue et poupe — ses hauts mâts, ses deux cents bouches à feu, et les centaines d'hommes d'armes qui logeaient à son bord en plus des hommes de l'équipage. C'est des chantiers de Morlaix qu'était sorti ce chef-d'œuvre : car, le point est à noter, on construisait à Morlaix, à Tréguier, à Roscoff, mais on ne construisait pas encore à Brest. On sait la fin héroïque de la *Cordelière*, devant Saint-Mathieu, dans une étreinte de feu avec le *Regent*, tous deux brûlant bord à bord « comme chénévotes » et sombrant après une même explosion avec les douze cents hommes de leur double équipage. Leurs capitaines étaient, semble-t-il, deux frères de race, car, si celui de la caraque, Hervé Porzmoguer, était natif de Plouarzel en Léon, celui du vaisseau anglais s'appelait Thomas Kernévet, ce qui ne laisse aucun doute sur ses origines celtiques. La France, qui a pour sa Marine des enthousiasmes intermittents, fit à la *Cordelière* la même popularité que plus tard à la *Belle-Poule* et à la *Surveillante*. Le combat fut chanté en latin par Germain Brice, en français par Pierre

Choque, l'un secrétaire, l'autre roi d'armes de la reine Anne. Mais ce Porzmoguer bas-breton était difficile à faire passer par des lèvres blésoises ou parisiennes : on en fit Primauguet, qui vous a un petit air de diminutif joyeux. Ainsi Kernevenoy s'est mué en Carnavalet, et Guennolé en ce ridicule Guignolet.

Décidément français, Brest allait partager toutes les grandeurs et misères françaises. Et, pour commencer, le 30 juillet 1558, à huit heures du matin, une flotte anglo-flamande de 140 voiles débarquait 7 500 hommes d'armes sur la plage des Blancs-Sablons. Ils avaient pour mission de prendre Brest. L'Angleterre venait de perdre Calais : Brest ferait compensation. Cette armée, pour se mettre en goût, s'empressa de bouter le feu au Conquet, à Lochrist, à Plougonvelen et à Saint-Mathieu. Ce fut encore un du Chastel qui contre-attaqua. Le même jour, il réussit à rassembler 9 000 hommes, nobles ou paysans, tomba sur des groupes isolés, leur tua 500 soldats, en captura 130, força le reste à se rembarquer en hâte. Brest n'eut pas même à se défendre ; mais toute cette pointe avait été dévastée. Au Conquet, huit maisons seules, qui étaient anglaises, échappèrent à la torche des incendiaires. Saint-Mathieu fut ruiné avec d'autant plus de zèle que c'était domaine de moines, et que ces soudards étaient parpaillots. On lit, dans un aveu d'abbé au

roi, rédigé vingt-huit ans plus tard, le 16 octobre 1586 : « La ville de Saint-Mathieu, qui consiste dans lesdits abbaye et chasteau, église paroissiale, chapelle Saint-Laurent, et dans une vingtaine de maisons et quelques mazières, tristes restées d'une ville à trente-six grandes rues consumées par les flames et le fer des estrangers... » Voilà les vraies Tolentes.

Brest est français. Mais les rois de France gardent des ménagements pour la Bretagne, qui s'est librement unie au royaume, et Brest a des capitaines bretons : un Carné, un Rosampoul, un Guy de Rieux. Celui-ci étant mort en mer, c'est son frère René qui lui succède. On aimerait être assez renseigné pour camper en pied ce haut et puissant messire, seigneur de Sourdéac, marquis d'Ouesant, gouverneur de la ville et du château de Brest, maréchal de camp, lieutenant-général du gouvernement de Bretagne pour Sa Majesté, conseiller en ses conseils d'Etat et privés, chevalier de ses ordres : type accompli de ces grands aristocrates bretons qui servirent la couronne de France avec un zèle dont leur propre intérêt n'avait pas à souffrir : un fils de Sourdéac hérita de sa charge ; un autre fut, à douze ans, abbé de Daoulas, à vingt-cinq évêque de Léon. La tâche essentielle du gouverneur est de garder Brest au roi dans une province devenue aux trois quarts ligueuse (la Basse-Bretagne presque entière-

ment) et guettée soit par le séparatisme féodal, soit par les convoitises espagnoles. Morlaix, Quimper, Concarneau étaient pour la Ligue. En juin 1592, des gentilshommes ligueurs, entraînant leurs milices paysannes, se ruent sur le château de Brest. C'était un morceau trop dur pour leurs dents. Il n'avait pas résisté au connétable et au Conquereur pour se rendre à de simples rustres. Ceux-ci qui avaient depuis trois ou quatre ans grandement souffert par le fait des royaux, mais aussi par celui de l'Union, saisis d'une rage d'égalitarisme, se mirent en rébellion contre leurs chefs. Ils ne parlaient plus, dit le chanoine Moreau, témoin et chroniqueur des malheurs de ce temps et de ce pays, que d'égorger les nobles et d'épouser leurs filles ou leurs femmes, de prendre leurs manoirs et d'y vivre. Sourdéac, apprenant que la discorde était au camp d'Agramant, tomba sur eux et en fit un massacre.

Mais une menace plus grave allait se dresser devant lui. Don Juan d'Aguila, qui commandait les forces espagnoles en Bretagne, reçut l'ordre de marcher contre Brest. Aguila, trop homme de guerre pour se heurter d'emblée à des murailles épaisses et bien défendues, usa d'une tactique qui tenta au siècle suivant les Anglais : il posta 400 hommes d'élite, aux ordres du capitaine Praxède, à la pointe de Roscanvel, qu'on appelle depuis la Pointe Espagnole. Il suffit de regarder la carte pour

saisir l'importance de la position. Du canon sur cette falaise, c'est la maîtrise du goulet assurée et d'une bonne partie de la rade. Les Espagnols étaient grands terrassiers : ils eurent tôt fait de se retrancher solidement. Le vieux maréchal d'Aumont, qui commandait pour le roi en Bretagne, accourut à l'appel de Sourdéac, avec 3 000 Français, que 2 000 Anglais renforcèrent : 5 000 hommes contre 400 ! Le siège pourtant traîna des semaines. C'était l'automne. Les pluies du Mois-Noir faisaient de la presque île un marécage. La maladie décima les assaillants boueux. Repoussés une première fois, ils furent encore bousculés par une sortie qui les surprit en pleine averse, et qui coûta la vie à l'un des plus réputés et des plus pillards d'entre les royaux, le capitaine Yves du Liscouët. Bientôt ils apprirent que d'Aguila approchait : ils allaient se trouver entre deux feux. Le maréchal ordonna un suprême assaut. Il fut acharné et sanglant. Sourdéac en était. Six cents assaillants y périrent, parmi lesquels le navigateur anglais Forbisher et le capitaine gascon Romégou, qui tomba en forçant le rempart. Praxède aussi fut tué. Son corps fut enseveli comme celui de Romégou au château de Brest, avec les honneurs dus à sa vaillance. Mais il n'y avait pas eu de quartier pour ses hommes : ceux qui n'étaient pas morts en combattant furent tous passés par les armes, et avec eux les femmes qu'on trouva dans la place. Tous,

à l'exception d'une dizaine de prisonniers qu'on envoya annoncer l'événement à Juan d'Aguila : il les fit pendre pour les punir de ne s'être pas fait tuer.

Restait à enlever une singulière forteresse, celle que s'était ménagée un gentilhomme breton, ligueur prétendu et bandit authentique, dans la petite île Tristan, à l'entrée du port de Douarnenez. Guy Eder de la Fontenelle n'était qu'un tout jeune homme, que l'aventure avait arraché à l'étude, quatre ans plus tôt, alors qu'il fréquentait le collège Boncourt, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève. Un beau garçon, bel exemplaire d'audace, de ruse, d'impudence, cruel avec raffinement, impitoyable, avide, de ceux qui pouvaient dire, avec le petit de Rieux, tel que le fait discourir la *Satire Ménippée* : « Vive la guerre ! Il n'est que d'en avoir, de quelque part qu'il vienne ! », mais affectant de crier : « Vive la Ligue ! » et misant de préférence sur la parti de Mercœur. D'ailleurs séduisant, aimé de la fillette qu'il a enlevée au manoir du Mézarnou pour en faire sa femme, adoré de sa meute de brutes. Reprenant d'instinct la tactique qui avait si bien réussi aux Normands du x<sup>e</sup> siècle, il sortait à l'improviste de son îlot, se jetait sur la proie d'avance convenue, ruinait sauvagement Penmarc'h, ravageait Pont-Croix, poussait sa pointe contre Quimper. Il avait un budget, disposait d'une flotte : les trois cents ba-

teaux « de tout volume », dit le chanoine Moreau, pris à Penmarc'h. Le petit carnassier était une puissance. D'Aguila et Ledesma, l'épée et la plume de Philippe II en Bretagne, comptaient avec lui. Sourdéac, alerté, commença par lui reprendre Penmarc'h ; puis, sur les instances des Quimpérois, des Concarinois, de tous ceux qui, naguère ligueurs, se ralliaient au Bourbon, il s'en fut camper devant l'île Tristan. Après deux mois de siège inutile, il déguerpit. La paix se traitait ailleurs. Le roi Henri vint lui-même à Nantes l'imposer au duc. Bonhomme, il l'accorda aussi à son « cher et bien aimé chevalier Guy Eder », en lui laissant son île, cinquante hommes et la liberté de se repentir. Le diable allait-il se faire ermite ? On le crut. Mais il se laissa tenter par Biron et les Espagnols. Ce fut sa fin. Le vendredi 27 juin 1602, après avoir subi la question, il fut rompu vif à Paris, sur la place de Grève. Le bourreau lui coupa la tête : on la mit dans le sel et on l'expédia à Rennes, où elle resta publiquement exposée jusqu'au jour où une main mystérieuse — et pieuse sans doute — vint lui abréger cet affront.

Ce dénouement parisien d'une affaire surtout bretonne ne laissait pas d'être assez instructif. Fontenelle avait expié pour de plus hauts seigneurs, et plus coupables. Sourdéac ne se sentait pas non plus sans reproche : n'avait-il pas écouté d'une oreille trop atten-

tive certaines propositions de la Sirène britannique ? Elisabeth savait le prix des consciences. Cependant, il continua à gérer à Brest les intérêts de la Couronne, et cela jusqu'à sa mort, qui survint en 1628. La Bretagne sortait bien meurtrie de cette atroce guerre de huit ans. Du Léon à la Cornouaille, que de plaies ! Le chanoine Moreau en a établi le compte, en sa relation d'un pittoresque cruel : la famine, la mendicité, les loups, les chiens errants, la peste... On fit des vœux. Pour se préserver de la contagion, Plougastel promit un calvaire, qui fut érigé quelques années plus tard, et qui attire aujourd'hui beaucoup de curieux, sinon de dévots. Brest, dans l'affliction générale, avait gagné quelque chose : le droit de bourgeoisie, un cadeau de Jour de l'An, daté de Nantes le 31 décembre 1593. « A l'instar de ceux de Bordeaux », précise la lettre royale. Une ville, à la longue, s'était bâtie près du château, pas bien grande encore, mais qui avait une église — celle des Sept-Saints — depuis un siècle, et un maire depuis trente ans. Elle adjoignit à ce maire deux échevins. Quant au château, dont Sourdéac avait contribué à faire « l'un des meilleurs et des plus spacieux du royaume » en le dotant du bastion qui porte toujours son nom et d'un ample bâtiment à lucarnes sculptées, Vauban devait le moderniser encore en découvrant ses tours de leurs toits coniques, ce qui les a bien alourdies. Ceci se passait en

1690. Mais déjà ce n'était plus cette maçonnerie médiévale qui faisait l'intérêt de Brest : c'était l'eau qui coulait au bas, la « chambre » offerte sous lui, derrière lui, aux vaisseaux de Sa Majesté. « Brest, la pensée de Richelieu, la main de Louis XIV, » a dit Michelet, était entré depuis un demi-siècle dans une phase nouvelle de son histoire.

## CHAPITRE VI

### LA PENSÉE DE RICHELIEU.

Le 16 septembre 1631, le cardinal de Richelieu, déjà surintendant de la Marine et grand Amiral de France, fut nommé par le roi Louis XIII, à la demande des États de Bretagne, gouverneur de cette province maritime.

On peut dater de là la promotion de Brest au rang de port militaire. Quand Leroux d'Infréville y était venu, comme inspecteur des côtes de la mer Océane, il y avait trouvé en tout une demi-douzaine de vaisseaux, cinq cents marins, une trentaine de charpentiers et un magasin ruineux qui datait de François I<sup>er</sup>. Dix ans plus tard, derrière la chaîne tendue entre la pointe de Recouvrance et le Parc au Duc, « pour faire mettre le port en tel état que la chambre soit sûre », vingt beaux vaisseaux étaient amarrés ou mouillés. Une corderie, une tonnellerie, une forge bordaient la Penfeld. Les maîtres constructeurs Charles Morin, Laurent Hubac, Clas Verussen dirigeaient des équipes d'ouvriers. Le ciseau des

califats faisait retentir, d'une falaise à l'autre, l'air chargé de l'odeur du goudron. Brest naissait à son destin de capitale française sur l'Atlantique.

Chose étrange, Richelieu, son vrai créateur, n'y vint pas. Colbert non plus, qui fut le grand-réalisateur de la pensée du cardinal. Mais il y envoya son frère Colbert du Terron, son fils Seignelay, le duc de Beaufort, Duquesne, qu'il fit chef d'escadre du Ponant, les intendants de Marine Clerville et Du Seuil. Brestois soucieux de votre passé, n'oubliez pas ces noms. Et retenez encore celui de Julien Ozanne, qui donna à votre ville ses premiers remparts — bien modestes, un simple talus gazonné ; — celui d'Étienne Hubac, fils de Laurent, que Colbert du Terron, lui trouvant « la fisionomie fort bonne et fort spirituelle », estimant au surplus qu'il était d'une famille « dans laquelle les choses qui regardent le service du Roy sont considérées avec grand respect », fit envoyer, à peine sorti du collège de Quimper, en Hollande et en Angleterre, pour y étudier la construction. C'est l'époque des vaisseaux fastueux, peinturlurés avec amour, surchargés de dorures, de lanternons, de balcons de poupe, de figures de proue, de personnages allégoriques auxquels Puget, Caffieri, Coysevox mettent la main, et que Santeuil gratifie de devises latines. Des dizaines de ces palais flottants se reflètent dans la Penfeld, miroir plus pur alors qu'aujourd'hui.

d'hui. Mais, pour qu'ils s'y abritent et s'y meuvent, il faut améliorer le lit de la rivière. En 1672, Duquesne, fort de son autorité nouvelle de lieutenant-général, réclame deux bateaux dragueurs et une machine à creuser. Dragages, déroctages, rescindements, aménagements de terre-pleins, constructions de magasins, tout est mené de front. Seignelay, en 1681, est dans l'enthousiasme, devant les résultats obtenus : « Les grands et larges quays qui ont été faits à droite et à gauche de cette rivière, la régularité des bastiments construits dans toute cette étendue et, plus que tout cela, le nombre de cinquante gros vaisseaux de guerre placez de distance en distance rendent ce lieu d'une magnificence à laquelle il n'y a rien de comparable en ce genre. »

Magnificence : le mot est à retenir. Le mot est bien d'un homme de ce temps et connaissant le monarque auquel il écrit. En fallait-il plus pour décider Louis XIV au voyage ? Deux ans plus tôt, il en était déjà question. On devait régaler Sa Majesté d'un spectacle unique : la construction d'une frégate en deux jours — qui sait ? peut-être en un. Construction fictive, il va sans dire : toutes les pièces étaient préparées, essayées à l'avance ; fictive, mais bien faite pour exalter l'orgueil du Roi-Soleil. Il serait venu, il aurait brillé sur sa ville de Brest, dissipant peut-être des nuées, aurait tendu la dextre dans un geste

souverain en disant : « Que la frégate soit ! » Et, vingt-quatre heures après, avec la collaboration des deux Hubac et de plusieurs centaines d'ouvriers, la frégate se fût dressée dans son ber. Mais le roi ne vint pas — pas plus que Colbert et que Richelieu. Il se contenta d'octroyer à Brest une belle médaille à l'effigie de Louis le Grand, Roi Très Chrétien, avec, à l'avvers, un Neptune, le plan de la ville, la devise *Tutela Classium Oceani* et, en plus petits caractères, cette indication : *Brest portus et navale XDCLXXXI...* 1681 : seulement la médaille ne fut frappée que vingt ans plus tard.

Comme le port, la ville grandit, mais moins vite : quatre cents feux en 1671, six mille habitants en 1681. Seignelay trouve, avec raison, que c'est peu. Car, si la ville dépend du port, le port, à son tour, a besoin de la ville. Déjà Clerville s'était plaint qu'il n'y eût à Brest ni tailleurs, ni cordonniers, ni pâtisseries, ni taverniers, ni charpentiers, ni forgerons, ni calfats, rien de ce qui peut fournir une main-d'œuvre à l'Arsenal, rien de ce qu'il faut pour accueillir et retenir cette main-d'œuvre. Peu de logement, et si cher ! Seignelay propose des mesures : d'abord, ne jamais laisser l'Arsenal sans travail, pour en garder le personnel ; puis, donner à la ville quelque prestige, lui rendre, par exemple, son siège de justice royale, transféré depuis près d'un siècle à Saint-Renan. On le lui rend.

On lui rend aussi Recouvrance, séparé de Brest en 1662. On lui permet de députer son maire aux États de Bretagne. On lui accorde une foire par mois, deux marchés par semaine. On va même lui bâtir une église, celle des Sept-Saints ne suffisant plus : ce sera l'église Saint-Louis.

Un port en progrès est un puissant appel de sève. A trente lieues de là, les humbles baraquements installés par la Compagnie des Indes sur les boues du Scorff ont, pour ainsi dire, créé une petite ville qu'on appelle d'un nom féérique : l'Orient. Mme de Sévigné va la voir et s'en émerveille. Brest aussi, avec ses vaisseaux pleins de canons, exerce son attrait sur la France entière qui lui envoie des officiers, des ingénieurs, des écrivains — nous dirions des administrateurs ou des commissaires, — des dessinateurs, des chirurgiens et surtout des ouvriers, des matelots. Pour favoriser le recrutement des équipages, mal assuré par le volontariat et ce qu'on appelle *la presse*, Colbert a une trouvaille : l'Inscription Maritime. Pour le recrutement des chefs, il fonde les écoles de gardes-marines : il y en a une à Brest. Elle s'alimente en partie sur place et aux environs, dans la nombreuse et peu fortunée noblesse bretonne. Mais beaucoup d'officiers sont normands, poitevins, gascons, angevins. En ce cas, ils deviennent bretons. Duquesne, un Dieppois, s'installe dès 1651 près de Concarneau — qui lui a élevé depuis une statue sur la

berge du Moros. D'autres seront propriétaires en Léon. Les héritières du pays concourent avec les nécessités du métier à ces naturalisations très fréquentes.

Ce qui aiderait au développement de Brest, c'est que le port militaire se doublât d'un port marchand. Mais l'heure n'est pas encore venue. Il se roule bien quelques barriques sur le quai, au bas du château. Quelques maisons de commerce se pressent rue de la Rive. Mais, pour gagner de cette rue celle des Sept-Saints et le cœur de la ville, quelle difficulté ! Il y a là une rampe qui est l'effroi des charretiers, le supplice des attelages. La falaise primitive est restée presque intacte. Une ravine sépare la ville du château. Et, pour les marchandises, pas d'hinterland, comme diraient nos géographes. Dans un mémoire de 1683 à Seignelay, Vauban est à l'avance de leur avis, en montrant Brest « reculé dans un coin de terre où il ne peut être utile au commerce, auquel il n'est pas propre, à cause de la difficulté des voitures de terre et de l'éloignement de tous les lieux qui pourroient y convenir. » L'avenir ne devait pas absolument ratifier ce verdict. Pour le reste, Vauban est pleinement d'accord avec Seignelay et avec l'évidence. « Plus, dit-il, on examine cette situation, et plus on trouvera que le dessein de la nature a été d'en faire un port militaire, mais des plus excellents ; et si avantageusement disposé de toutes les façons que, s'il avoit été

au choix de Sa Majesté d'en régler la situation et la forme, je suis persuadé qu'elle ne l'auroit choisi ailleurs ni voulu faire autrement. »

On ne saurait mieux interpréter en faveur du Roi Très Chrétien les arrêts de la Providence. Mais ce port si précieux, il faut éviter de le perdre. Les Anglais, les Hollandais le convoitent. Et puis sied-il bien de se fier aux Bretons ? Ne sont-ils pas encore trop fêrus de leurs « immunités » provinciales ? N'ont-ils pas, écrivait Clerville, « la présomption de croire qu'ils ne sont pas des sujets » comme les autres ? N'a-t-on pas vu leur paysantaille se rebeller en 1675, pour une mince affaire de papier timbré, au nom de « la liberté armorique » ? Brest a pu craindre, à cette date, d'en être assailli comme au temps de la Ligue. Qu'on lui donne donc une bonne clôture ! Du Seuil affirme « qu'il en paroistroit encore plus de nécessité pour les ennemis domestiques que pour les estrangers. » Le talus de Julien Ozanne ne suffit plus : il faut de la pierre, des remparts, des douves, et la science de Vauban pour ordonner tout cela.

Le grand ingénieur se met à l'œuvre, pendant que Tourville s'occupe des vaisseaux, améliore les gabarits, sacrifie un peu de luxe à la force offensive et à la vitesse, mouille en rade des corps morts où ils viendront s'amarrer. Comme Seignelay, il est pour les gros tonnages, les flottes nombreuses, les opéra-

tions de grand style. Le 23 juin 1690, il franchit le goulet avec soixante-quinze vaisseaux pour aller battre devant Beachy-Head (Béziers, prononçait-on à Versailles) les escadres anglo-hollandaises. Deux ans plus tard, obéissant malgré lui aux ordres du nouveau ministre, Pontchartrain, il le franchissait à nouveau sur le *Soleil-Royal* — cent quatre canons, trois ponts, des bois sculptés par Coysevox — et courait au désastre de la Hougue.

Encore deux ans, et, cette fois, c'est l'ennemi qui vient. Les Anglais ont médité contre Brest un grand coup. Ils débarqueront sur la côte un corps expéditionnaire qui prendra à revers les défenses du goulet et ira ruiner l' Arsenal, brûler les navires que Tourville y a laissés. Car il vient de partir pour la Méditerranée avec le gros de la flotte. Malheureusement pour l'entreprise, dont l'inspirateur est lord Talmash, Louis XIV en est informé. Vauban, muni de pleins pouvoirs par le roi, prend la chaise à chevaux dont il use en ses déplacements et arrive bientôt à Brest, où il est l'hôte de son aide de camp M. de Saint-Pierre (1). Armée, marine, il commande tout. Mais sa mission n'est pas facile : les fortifications dont il a naguère donné le plan ne sont pas terminées, les canons manquent, les troupes régulières sont dispersées ; les autres, les milices

(1) Dans l'hôtel actuel de la Préfecture maritime.

gardes-côtes — de paysans mal armés et les hobereaux du pays — il n'y voit qu'une cohue (et c'est sans doute un tort). Et sur quelle plage l'ennemi débarquera-t-il ? Vauban en relève vingt sur la côte du Léon, vingt autres sur celle de Cornouaille, prend ses mesures pour qu'aucune des quarante ne reste, le cas échéant, abandonnée, mais, par une divination de génie, porte son principal effort au point précis où l'ennemi portera tout le sien.

Le 17 juin de cette année 1694, Ouessant signale la flotte attendue : trente-cinq vaisseaux de guerre, douze galiotes, quatre-vingts barques. Elle a pour chefs lord Berkeley et Jan Erasmussen et transporte neuf régiments — fantassins, cavaliers — que Talmash doit conduire à l'assaut. On la voit correctement défiler dans l'Iroise, le long des Pierres-Noires, s'engager entre le Toulinguet et Saint-Mathieu, dans cette avant-rade que Vauban appelle le vestibule du goulet. Elle mouille en baie de Bertheaume, y passe la nuit. Le lendemain matin, elle lève l'ancre et, à la faveur d'un joli vent du Nord, toutes voiles portantes, se dirige vers Camaret.

Il y a là une baie en hémicycle que bornent, du côté de Brest, la haute falaise des Capucins et, du côté du large, le Sillon, modeste barrage de galets édifié par le travail séculaire des courants. Il porte une chapelle et un fortin. La chapelle, Notre-Dame-de-Roca-

madour (quelle surprise, que ce nom du Quercy sur cette côte finistérienne !) date de 1512. Le fortin, qu'on appelle la Tour Vauban, et que Vauban appelait sa Tour Dorée, avait été commencé en 1689. Il n'était pas fini, faute d'argent. Tel quel, il allait servir, et pas seul. Les premiers vaisseaux ennemis ont à peine doublé la pointe du Sillon, que la Tour, les batteries cachées, les retranchements, terminés le matin même, les accueillent par un feu terrible, auquel ils répondent avec une violence inefficace. Les troupes de débarquement n'en parviennent pas moins à Trez-Rouz — la Grève-Brune, — non sans dommage. Mais, avant de s'être déployées, elles sont assaillies sur la plage même, fusillées presque à bout portant, chargées par douze escadrons de cavalerie qui galopaient depuis Châteaulin, enfin par mille six cents miliciens gardes-côtes, rustres armés de vieilles pétoires, de piques rouillées, de faux, de fourches, de simples gourdins — leurs *pen-baz* en bois de houx — qui, déchainés et hurlants, font un massacre de ces beaux soldats. Une roche à l'abri de laquelle les débarquants tentèrent de se rassembler s'appelle encore *Maro ar Saozon* — « la Mort-aux-Anglais ». Ce qui aggrava le désastre, c'est que plusieurs barques, surprises par le jusant, restèrent échouées et ne purent ramener les vaincus. Aussi y eut-il, outre les mille deux cents tués, quelques centaines de prisonniers. Un vaisseau se jeta sur

la grève du Coréjou. Un autre fut coulé dans la baie, ainsi que de nombreuses barques. Blessé à mort, le général Talmash voulait recommencer l'opération, écraser Camaret sous les boulets rouges. Son avis ne prévalut pas. La flotte reprit le large, moins belle et moins nombreuse qu'à son arrivée.

Nous avons perdu, de notre côté, une quarantaine d'hommes — tués ou blessés — et la pointe du clocher de Notre-Dame. Un boulet huguenot avait commis ce sacrilège. La Vierge, assure-t-on, renvoya le projectile à l'envoyeur, qui fut celui qui coula en baie.

Cette complète victoire sauva Brest, et sans doute bien autre chose. Cependant elle est peu connue. Des livres d'histoire n'en font pas mention. Le roi lui-même et la Cour, remis de leurs alarmes, parurent vite oublier un succès remporté en partie par des lourdauds baragouineurs et des gentilshommes peu connus à Versailles. Et c'était si loin, ce Camaret, si aubout du monde, vraiment ! La modestie de Vauban contribua elle-même à cette pénombre. Il n'assistait pas de sa personne à la bataille ; mais ce qu'elle fut, il l'avait voulu. Deux cent trente-neuf ans plus tard, comme on célébrait le tricentenaire du grand homme, l'Académie de Marine reconstituée a commémoré sur place sa victoire : M. Georges Philippar à Brest, M. Joannès Tramond à Camaret. Par ce matin lumineux du 30 juillet 1933, dans le décor à peine changé de l'action, au pied

même de la Tour Dorée, à cinquante pas de la chapelle toujours décapitée et devant un public à demi composé de marins-pêcheurs, ce fut la plus émouvante et la plus directe des leçons d'histoire, l'illustration même des justes paroles de Michelet : « Souvent, lorsque la patrie était aux abois et qu'elle désespérait presque, il s'est trouvé des poitrines et des têtes bretonnes plus dures que le fer de l'étranger. »

A Brest, Vauban fit aussi œuvre d'urbaniste. C'était un esprit du siècle, cartésien en matière de rues et de places, ami de la ligne droite, de l'ordre, de la clarté. Mais il fallait compter avec le relief breton. Des deux côtés de la Penfeld, fossé d'eau que vous font franchir des passeurs, ce ne sont, à l'intérieur des remparts, que creux et bosses, rampes et raidillons. Le château, derrière un fossé naturel, garde ses distances. La ville dévale à l'ouest sur le port, au sud sur les Quatre-Vents et Porstrein, au nord sur le ravin de la Villeneuve, où la rue Du Seuil amorce la future Grand'Rue. Au delà, c'est le triste Keravel, où la maigre police de la Communauté a fort à faire. D'ailleurs, loin d'étouffer dans sa ceinture de pierre, Brest a des jardins, des parcs, des champs, un bois Keravel, un bois d'Amour, une pépinière du Roi. A Recouvrance, le nom de Roz ar Coat (la Montée du Bois) dit assez ce qu'il veut dire. Il est, *intra muros*, des carrières où l'on dépose — par

ordre — les ordures. Il est des ombrages propices aux méditations des dévots : car, à peine né, le port attire des religieux, Carmes, Capucins, Jésuites, Dames de l'Union Chrétienne, et la ville se peuple de couvents. Il est aussi des terrains vagues ou hâtivement bâtis, tels que le Pont-de-Terre, où le stupre et le dol élisent domicile, avec succursales hors les murs. « Les chamins des environs de Brest sont peuplés de voleurs », écrit en 1667 l'intendant de Marine Desclouzeaux. « La prostitution, récriminée en 1683 les juges royaux, est montée à un tel point en la ville de Brest et aux environs et le nombre des filles et femmes débauchées si multiplié qu'outre celles de la ville elles vont parmi les genêts qui couvrent les champs d'alentour et mettent des enseignes aux hayes, le long des chemins, pour se faire discerner à ceux qui les vont chercher. » Aussi l'expulsion n'est-elle qu'un palliatif inefficace, de même que le fouet, la marque, le carcan. En février 1714, la belle Isabeau, convaincue de « maquerillage » et emprisonnée pour ce à Pontaniou, est menée, place Saint-Louis, « au pied de la potence, puis marquée sur l'épaule dextre d'un fer chaud coupé ou taillé en façon de fleur de lys ou hermine ». Après quoi on lui fait passer la porte de ville. Mais ces proscrites ne vont jamais loin. En 1777, le comte de Langeron, commandant pour le roi en Bretagne, signale qu'elles occupent les faubourgs de Kérabécam et de Coat ar Guéven,

près de la porte de Landerneau. Il ajoute que le peuple brestois, « hommes et femmes, s'enivre tous les jours, et souvent avant sept heures du matin ». S'il n'exagère pas, il est probable qu'il généralise trop.

Contre ces plaies, le maire et ses échevins font ce qu'ils peuvent, mais ils ne peuvent pas grand'chose, étant à peu près sans ressources. Le déficit est le mal chronique de l'Hôtel de Ville. Sans argent, comment entretenir des archers, des prisons, des hospices ? Comment entreprendre les travaux les plus urgents de voirie ? De loin en loin, intervient un bienfaiteur, l'un, Tanguy Ellez, donnant sa maison, l'autre, Le Gac de l'Armorique, offrant un terrain. Mais la plupart des citoyens ne sont pas en mesure de faire des générosités. Tandis que le château retentit de l'éclat des trompettes et du cliquetis des armes, que l'Arsenal est tout à ses travaux guerriers, que les fiers vaisseaux se pavoisent, que le canon tonne, que même les façades des maisons se parent de toiles et de festons en l'honneur d'une procession ou d'un cortège (par exemple, celui des ambassadeurs siamois en 1686), la Commune, qui, par ordre et de son budget, participe à toutes les fêtes, est en proie à d'humbles soucis, et les plus pressantes nécessités — paver une rue, construire une fontaine, un lavoir, des latrines — sont pour elle d'épineux problèmes. Le logement des officiers généraux, qui lui incombe, comme à

l'habitant celui des soldats, l'hébergement des Altesses et de leur suite, les aumônes publiques, les offrandes aux chapelles, le défraiement des députés aux États provinciaux, lui sont autant de blessures par où son or coule. Sur la fin du règne de Louis XIV, une terrible fiscalité vint encore ajouter à ses embarras.

C'est l'époque où les ouvriers de l'Arsenal ne sont plus payés qu'avec de longs retards, quand ils le sont. Le 27 décembre 1704, deux cents de leurs femmes viennent crier sous les fenêtres de l'intendant de Marine Robert : il y avait six mois que leurs maris ne touchaient plus un sou. Le 26 février 1709, au cours d'un hiver exceptionnellement dur, même en ce tiède Brest, autre levée de coiffes : le secrétaire de l'intendant est lapidé. En juillet, ce sont les hommes qui se mettent en grève. D'ailleurs les officiers ne sont pas plus payés, ni les commissaires, ni les ingénieurs. Les propriétaires, las de ne plus toucher leur loyer, ne veulent plus louer. Que cette misère conseille mal la jeunesse, quoi d'étonnant ? Et puis, quand un ouvrier disposant d'une seule chambre pour lui et les siens est tenu d'y loger encore des soldats, il est fatal que cette promiscuité ne profite pas aux bonnes mœurs. Brutalités militaires, tristes plaisirs, romans dénoués par un changement de garnison, par un embarquement pour les îles, et beaucoup de vin consolateur, beaucoup d'eau-de-vie — douze cents barriques de l'un, quatre mille de

l'autre par année, comptera le marquis de Langeron...

Cependant, face à l'église des Sept-Saints, en l'un des quartiers réputés de bon ton, habitait une très haute et noble pécheresse, Louise-Renée de Penancoët de Keroual, duchesse de Portsmouth et d'Aubigny, baronne de Petersfield, dame du Chastel, ex-favorite du roi d'Angleterre Charles II et mère du duc de Richmond. Quinze ans durant, le ruban de soie qui serrait sa taille avait été, selon le mot de Saint-Évremond, le lien qui unissait l'Angleterre à la France. Ces quinze ans, on les a étudiés, racontés. Mais ils ne sont que la moindre part d'une vie qui en compta quatre-vingt-cinq. Il resterait à faire l'histoire des vingt qui précèdent, et des cinquante qui ont suivi, soixante-dix presque tous passés dans le Léon natal. Quand elle y revint, riche des générosités du Stuart, elle racheta et restaura le manoir de famille, acquit de la duchesse de Cossé-Brissac les terres et seigneuries de l'antique maison du Chastel, y compris le château féodal de Trémazan, dont le donjon n'est pas encore entièrement écroulé, et la chapelle de Notre-Dame-de-Kersaint, qui existe toujours, à Landunvez. Cette chapelle avait alors un collège de six chanoines. Quelques-uns ont été nommés par l'ancienne favorite : on trouverait sans doute, aux Archives départementales de Quimper, le libellé de leurs nominations. Et l'on peut, sans grand effort, se

représenter la belle Louise, celle dont M<sup>me</sup> de La Fayette écrira : « Nous lui avons vu, à l'âge de soixante-dix ans, une figure encore noble et agréable que les années n'avaient pas flétrie », faisant dans la collégiale sa première entrée solennelle, cloche sonnante, au chant du *Veni Creator*, précédée des clercs en procession et conduite à sa stalle du chœur par le doyen des chanoines.

Elle s'était — évolution fréquente — tournée à la dévotion, à la pénitence, à la charité. C'est elle qui pose, à Brest, la première pierre de l'Hospice civil. Mais elle n'oublie pas de tendre la main au roi de France, qu'elle a si bien servi en Angleterre. Elle n'abdique pas non plus toute frivolité, s'il est vrai que c'est elle que le décorateur de Keroual a représentée sous les traits d'Andromède, toute nue à côté du monstre. La mythologie autorisait ces libertés.

Outre ce beau logis, Brest a l'hôtel Saint-Pierre, où nous avons rencontré Vauban, l'hôtel de Béthune, qui sera l'hôtel d'Aché et des commandants de la Marine, l'hôtel de Kerouartz, rue de la Rampe et, au bord de la Penfeld, celui de l'intendant. Le plus mal logé des Brestois en vue jusqu'en 1757, année où fut acquis le maussade hôtel Chapizeau, c'est le maire : un simple étage dans une maison du Quai. C'est là qu'il réunit les conseils et qu'il doit caser ses services, d'ailleurs réduits au minimum : car, tout

juste assisté d'un clerc pour ses écritures, il est à lui-même son principal secrétaire. La ville reste une modeste filiale de l'Arsenal et du Château.

Cela se sent à chaque installation de l'élu (élu d'une centaine de notables, dont plusieurs officiers de terre et de mer), laquelle a lieu en principe tous les trois ans, le premier dimanche de janvier. Oh ! c'est une belle fête. Derrière une compagnie de sa milice bourgeoise, dont il est colonel, le nouveau maire défile avec le maire sortant, avec les échevins, le corps municipal, tous en toque et manteau. Avec eux, les archers, superbes dans leur uniforme neuf qui devra, lui aussi, durer trois ans ; les quatre hérauts, en casaque galonnée d'or et toque assortie, l'épée au côté et la hallebarde au poing. Les drapeaux se déploient, les tambours roulent, le cortège grossit, les curieux se pressent. Mais, après la cérémonie de la bénédiction à Saint-Louis, celle de l'investiture, sur l'esplanade du château, fait bien voir la dépendance du chef civil à l'égard du chef militaire, gouverneur de la place au nom du roi. C'est à lui que le maire prête serment. Quatre jeunes bourgeois se sont approchés, qui portent trois oiseaux dans une cage. Le maire demande au gouverneur, comme symbole des privilèges de la ville, la libération des oiseaux. On ouvre la cage, ils s'envolent, et c'est grande liesse dans le populaire. L'après-midi, autre spectacle, d'une gaieté un peu

barbare : le saut à la mer (1) — tous les nouveaux mariés (mariés depuis trois ans), ceux qui ont bâti dans cet intervalle ou qui sont venus résider à Brest, étant tenus de plonger trois fois de suite, malgré la saison, dans la Penfeld, sous peine d'une amende de trois livres au bénéfice des hôpitaux. Entre l'envol des oiseaux et ce bain froid, un grand dîner a été servi aux autorités civiles et militaires. C'est l'élu qui paie : il touchera soixante-dix livres pour couvrir ses frais. Il en touchera trois cent cinquante par an pour toutes indemnités. Il y perd. La charge est absorbante. Aussi, malgré l'honneur qu'elle confère, est-elle de moins en moins désirée. On finira par l'attendre comme une pénitence, chacun des trois concurrents réglementaires suppliant qu'on la lui épargne.

Le port, pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, est à peine mieux partagé. Brest est peu de chose sans la Marine. Le cardinal Fleury ne fait rien pour elle, et Maurepas ne peut faire beaucoup plus. Mais en fin l'activité reprend. L'hôtel Saint-Pierre est acquis pour les gardes-marines, mal logés jusque-là dans une maison du quai. La même année 1752, l'Académie de Marine est fondée. Elle s'installe dans le bâtiment qu'occupe aujourd'hui la Bibliothèque du Port. Elle compte, parmi ses soixante membres, des chefs d'escadre

(1) Supprimé en 1750.

comme son président Bigot de Morogues, de simples lieutenants de vaisseau comme le chevalier de Borda, des ingénieurs, des astronomes, des médecins, des dessinateurs, tous représentant, à des titres divers, la Marine savante, la science nautique ou ses différentes annexes. C'est aussi l'époque où Choquet de Lendu, brestois de naissance comme Bigot de Morogues, entreprend les travaux qui ont donné un aspect définitif au port de Brest : des cales, des magasins, des forges, des ateliers et le célèbre bagne, son chef-d'œuvre.

Mais voici la guerre. Elle va durer sept ans et apporter à Brest épreuves sur épreuves : c'est d'abord le typhus, que Dubois de la Motte a ramené de Louisbourg dans l'entrepont de ses vaisseaux. Un quart de la population brestoise y périt, sans parler des ravages que l'épidémie propagea dans la campagne. Puis c'est la défaite, sous Belle-Ile, de M. de Conflans, qui frappe dans ses cadres et ses équipages le recrutement bas-breton. Ce sont aussi, hélas ! les aigres et pernicieuses disputes des officiers rouges et des officiers bleus, du Grand Corps et des commandants intrus. Dans son livre *L'Homme d'Ouessant*, qui est l'histoire du chef d'escadre Du Chaffault, le commandant Paul Chack n'a pas eu pour le Grand Corps, pour les officiers rouges, les sévérités qu'on leur prodigue d'habitude. Il ne tait pas leurs erreurs, leurs torts, leur morgue d'aristocrates envers des roturiers,

de marins envers des terriens. Mais il les montre, à bord, aussi consciencieux que courageux, et bienveillants pour leurs matelots. Ce n'était pas tout à fait leur faute si l'inconfort, la saleté, la puanteur sévissaient dans les flancs de leurs beaux trois-mâts, si le scorbut, « les fièvres putrides et vermineuses » étaient à demeure dans les entreponts. Il y avait plus à batailler contre la maladie que contre l'adversaire. Telle quelle, cette Marine a servi très efficacement la France.

Mais les Brestois, sous le règne du Bien-Aimé, la voyaient de trop près pour ne pas s'en plaindre. Dans une monarchie très embourgeoisée, très légiste, le Grand Corps incarnait le vieil individualisme féodal, la loi du seigneur. Les gardes-marines, avec tout l'élan et toute l'inexpérience de leur jeunesse, sentaient immédiatement cela. Ces jouvenceaux qui veulent qu'on les prenne pour des loups de mer, ces gentilshommes, presque tous sans fortune, s'attribuent d'emblée un double héritage, se jugent privilégiés doublement. De là leur turbulence, qui a pour correctif leur vaillance. De là tant de nasardes, de duels et de vacarme. Des enfants terribles. Ce sont eux qui, le 31 décembre 1772, refuseront d'aller au bal du comte d'Estaing, qui a eu le tort d'être officier de terre avant de commander la Marine à Brest : on les fera danser par ordre. Mais ceux de leurs aînés

qui affectaient de mépriser le Morlaisien Cornic, ancien corsaire et officier bleu, ne leur donnaient-ils pas le mauvais exemple ?

Ces petites guerres concourent aux malheurs de la grande. En ces dures années, Brest est livré au désespoir. L'Académie de Marine a suspendu ses travaux. L'Arsenal ralentit les siens. Le chevalier de Mirabeau, qui s'y trouve le 4 juin 1760, comme inspecteur des garde-côtes, écrit à son frère : « L'air de mort et de désolation qui y règne me fait frémir : un silence affreux ! une solitude dévastée ! » Là-dessus, le honteux traité de Paris.

Mais déjà la Marine et Brest se relevaient. Dès 1761, les États de Bretagne offraient au roi un vaisseau de premier rang. L'Académie de Marine reprenait ses séances. Le duc d'Aiguillon, grand urbaniste, venait à Brest, qui, pour remerciement, donnait son nom ducal au vieux chemin de Porstrein promu à la dignité de rue. L'ingénieur Choquet de Lendu, prodigieux réalisateur, multipliait ses constructions au port et dans la ville : magasins, hangars, ateliers, une caserne, une fontaine, un hôpital, même un théâtre. Depuis que Toulon n'avait plus de galères, les galériens étaient devenus des forçats : ceux de Brest fournissaient une main-d'œuvre tout indiquée. Ce furent eux surtout qui servirent de terrassiers à l'ingénieur Dajot, pour le fameux Cours commencé sur ses plans en 1769, dans

un terrain assez bouleversé. En 1764, lors de l'expulsion des Jésuites, la Marine héritait du séminaire d'aumôniers qu'ils avaient à Brest. Elle acquérait en 1768 le Jardin des Simples, devenu Jardin Botanique ; en 1772, au fond de la vallée de la Penfeld, une usine pour le rajeunissement des vieux fers. C'est encore le temps où l'on voyait à Brest les deux frères Ozanne, tous deux dessinateurs de la Marine, mais Pierre, le cadet, plus que Nicolas, celui-ci étant plus souvent à Versailles pour l'éducation nautique du dauphin. D'illustres visiteurs accouraient : le duc de Chartres, apprenti marin, le comte d'Artois, future Majesté, l'empereur Joseph II, déguisé pour la forme en comte de Falkenstein. Comme la France canadienne était perdue, le navigateur Kerguelen partait, en 1773, à la découverte d'une France australe. Inquiète, l'Angleterre épiait cette renaissance. Un gentilhomme écossais, Alexandre Gordon de Wardhouse, pris en flagrant délit d'indiscrétion, est arrêté, emprisonné, confondu, condamné et décapité le 29 novembre 1769, sur la vieille place du Marché, devant l'église Saint-Louis, après avoir fait admirer aux Brestoises et surtout aux Brestoises son courage, sa beauté, sa jeunesse : il n'avait que vingt et un ans.

Un jour enfin, ce qu'on avait longtemps attendu se produisait. Le 17 juin 1778, avant même la déclaration de guerre, le canon tonnait au large de Plouescat : la *Belle-Poule* atta-

quée par l'*Aréthuse* forçait la frégate anglaise à la retraite, et revenait à Brest panser de glorieuses blessures. Aussitôt les trois escadres du comte d'Orvilliers prenaient la mer. Dans les parages d'Ouessant, elles rencontraient la flotte de Keppel. Victorieuses, leur succès eût été un triomphe, sans la fâcheuse présence de l'incapable duc de Chartres comme chef d'escadre. Après, ce sont les appareillages successifs pour les îles, pour l'Amérique insurgée, pour les Indes, sous les ordres de chefs bien connus des Brestois, si souvent rencontrés dans leurs rues, un Du Chaffault, un Guichen, un Lamotte-Picquet, un d'Estaing, un de Grasse, un Roquefeuil, les deux frères Kersaint, et tant d'autres ! Et ces vaisseaux familiers à leurs pensées, où plus d'un avait un frère, un père, un fils, de quels yeux ils les guettaient à leur retour de croisière ! Un matin d'octobre, ils virent ainsi revenir de son duel à mort avec le *Québec* la frégate la *Surveillante*, brûlée à l'avant, dématée, rasée comme un ponton, n'eût été le pavillon qui se déployait à l'arrière. Traînée par deux cents chaloupes et canots, elle passa devant soixante-dix vaisseaux, français ou espagnols, au cri trois fois répété par chacun de « Vive le Roi ! » Et toutes les têtes se découvrirent quand on débarqua son capitaine, le chevalier Du Couëdic de Kergalouer, allongé sur un brancard, pâle, sanglant, la tête frappée de deux balles, et

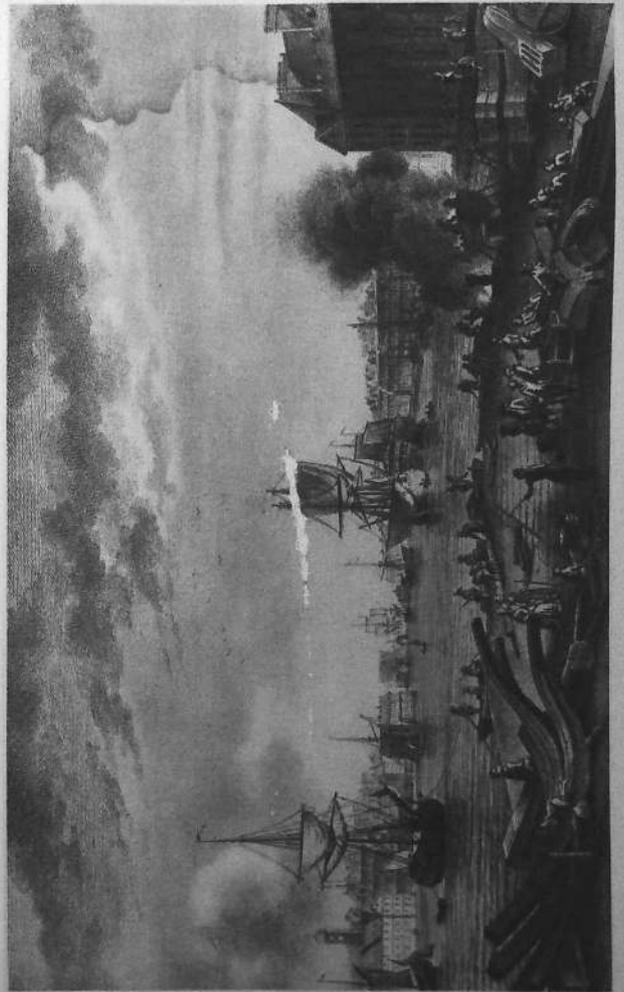
une troisième dans le ventre, dont il devait mourir.

Trois ans plus tard, la paix signée, ce fut la flotte entière qui revint, toutes ses voiles gonflées du souffle de la victoire. Chateaubriand était alors à Brest. Il avait seize ans. Il vit cette scène d'épopée. On aime à la revoir par ses yeux. « Un jour, disent ses *Mémoires d'outre-tombe*, j'avais dirigé ma promenade vers l'extrémité extérieure du port, du côté de la mer : il faisait chaud ; je m'étendis sur la grève et m'endormis. Tout à coup, je suis réveillé par un bruit magnifique ; j'ouvre les yeux, comme Auguste pour voir les trirèmes dans les mouillages de la Sicile, après la victoire sur Sextus Pompée ; les détonations de l'artillerie se succédaient ; la rade était semée de navires : la grande escadre française rentrait après la signature de la paix. Les vaisseaux manœuvraient sous voile, se couvraient de feux, arboraient des pavillons, présentaient la poupe, la proue, le flanc, s'arrêtaient en jetant l'ancre au milieu de leur course ou continuaient à voltiger sur les flots. Rien ne m'a jamais donné une plus haute idée de l'esprit humain ; l'homme semblait emprunter quelque chose de celui qui a dit : « Tu n'iras pas plus loin. *Non procedes amplius.* »

« Tout Brest accourut. Des chaloupes se détachent de la flotte et abordent au môle. Les officiers dont elles étaient remplies, le visage brûlé par le soleil, avaient cet air étran-

ger qu'on apporte d'un autre hémisphère et je ne sais quoi de fier, de gai, de hardi, comme des hommes qui viennent de rétablir l'honneur du pavillon national. Ce corps de la Marine, si méritant, si illustre, ces compagnons des Suffren, des La Motte-Piquet, des du Couëdic, des d'Estaing, échappés aux coups de l'ennemi, devaient tomber sous ceux des Français ! »

La Révolution, en effet, est proche. Mais, dans ces dernières années de la monarchie et de la vieille Marine, après cette victoire à laquelle Brest a tant contribué, est-ce qu'on se doute, en cette ville, du bouleversement qui se prépare ? Sur toutes ses grisailles, toutes ses misères, tous ses ulcères, une lumière de gloire est répandue. Le vent qu'on respire est chargé d'héroïsme, les bruits qui montent du port sont exaltants, et l'on savoure partout la joie de vivre : sur la Pointe aux Blagueurs, où les vieux de la flotte vont commenter les entrées, les sorties et les évolutions des vaisseaux ; sur le cours Dajot, que les forçats ont aux trois quarts nivelé, mais qui n'est encore plat qu'à demi ; sur le quai du port et dans la Grand'Rue, où sont les boutiques des libraires, des perruquiers et des orfèvres ; sur la place Médisance, autour de la fontaine où, les jours de marché, le tambour de ville fait ses ra-plan-plan, et où les commères viennent remplir leur cruche à toute heure ; sur le Champ-de-Bataille où, chaque dimanche, les



LE PORT DE BREST  
*d'après une gravure ancienne*

troupes sont passées en revue, après la messe de Saint-Louis, du Petit-Couvent ou des Carmes ; jusque sur la place Keravel, ensanglantée par les tueries des bouchers, sur le Pont-de-Terre, refuge des évadés du bagne, dans la rue cahoteuse des Malchaussés et dans les ruelles zigzagantes de Recouvrance. Et les étrangers qui viennent à Brest voir ce qu'est un grand port éprouvent la même euphorie dans les hôtels où ils descendent, au *Grand Monarque*, devenu *Hôtel de l'Empereur* depuis que Joseph II l'a honoré de son séjour, au *Grand Turc*, où ont logé le comte de Provence et le comte d'Artois ; à l'*Écu brillant*, à la *Tour d'Argent*, et dans de modestes auberges telles que la *Tête Noire*, berceau des deux frères Ozanne. Le 11 septembre 1788, l'un de ces visiteurs vint heurter à la grille de l' Arsenal : elle ne s'ouvrit pas. Il était Anglais et s'appelait Arthur Young.

On voudrait suivre à travers Brest, en cette demi-décade, quelques-uns des illustres vieillards qui s'y sont fixés et qui ajoutent par leur présence à son prestige. En voici deux — deux retraités, deux croix de Saint-Louis — qui habitent presque porte à porte, rue de la Rampe : l'un, brestois de naissance, est l'ingénieur Choquet de Lendu, qui a pris sa retraite en 1784, — soixante-douze ans, cinquante ans de services, — après avoir remué la pierre dans sa ville natale comme personne ne l'avait fait avant lui et comme personne ne

le fera plus. L'autre, brestois d'adoption et rennais de naissance, un peu plus jeune, mais l'air plus vieux, est un petit homme pas beau, maigre, chafouin, toujours vif cependant, le ton bourru et l'esprit en verve malgré la goutte qui le tenaille, les brûlures de ses mains et de son visage, et le souvenir du plomb reçu dans la poitrine et dans la cuisse, c'est le lieutenant-général des armées navales Toussaint-Guillaume de La Motte-Picquet : quarante-six ans de service, vingt-huit campagnes, tel était son actif, quand la retraite lui fut accordée, en 1784 aussi, avec le cordon de grand-croix.

C'est de ce Brest glorieux que sortent en 1785, un 1<sup>er</sup> avril, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, que MM. de la Pérouse et Fleuriot de Langle conduiront à la découverte dans le Pacifique. C'est dans ce Brest que Joseph Sané, enfant de la ville, construit ses vaisseaux, les plus beaux qu'on ait jamais faits en France ou ailleurs, modèles d'élégance sobre et de robustesse, de tenue en mer et d'agilité. En 1782, Sané gagnait, avec les plans du *Téméraire*, le concours des vaisseaux à deux ponts et de soixante-quatorze canons. Il redouble en 1786, avec les *États-de-Bourgogne*, vaisseau de premier rang, à trois ponts, de cent dix-huit canons, qui, devenu l'*Océan*, puis la *Montagne*, portera le pavillon de l'amiral Villaret-Joyeuse au combat du 13 prairial an II et, redevenu l'*Océan*, ne sera démoli — miracle de

longévité — qu'en 1855, dans ce même Brest, dans la même cale où on l'avait construit soixante-neuf ans plus tôt.

Ce Brest qui ne se repose pas sur ses lauriers ne néglige pas d'en jouir. Y a-t-il entre ses murs des mécontents, des rancœurs, des aspirations nouvelles ? Oui, sans doute, comme ailleurs, surtout après la retentissante faillite des Rohan-Guéméné, qui lui coûtait deux millions sept cent mille livres. L'esprit philosophique circule-t-il dans ces rues ? N'en doutons pas. Veut-on renouveler le monde à la loge de l'*Heureuse Rencontre*, qui existe depuis trente ans et qui se recrute en partie dans l'Armée et dans la Marine ? Nourrit-on la même ambition dans celle des *Enfants de Sully*, un peu plus jeune ? C'est bien probable. Mais tout cela, dans un esprit de bonne volonté, de dévouement à la monarchie. En 1784, les États de Bretagne votaient, comme « tribut de leur amour et de leur reconnaissance au souverain », l'érection de sa statue dans l'une, à son choix, de ces trois villes : Nantes, Rennes et Brest. Ce fut Brest qu'il désigna grâce, en bonne partie, au chevalier de Fautras qui fit le voyage de Versailles pour plaider la cause de sa ville. Des projets furent présentés. Le plus hardi faisait table rase du château, y substituait un Jardin du Roi auquel accédait une rue Royale et dressait la statue, œuvre de Pajou, à soixante pieds au-dessus de la mer, sur l'emplacement

de la Tour de César. La Marine, qui venait d'acquérir la vieille forteresse avec le Parc-au-Duc, souleva des difficultés. L'affaire traîna, et des circonstances imprévues empêchèrent de lui donner suite.

## CHAPITRE VII

### SOUS LE BONNET ROUGE.

L'hiver, à Brest, avait été froid, comme il l'est rarement sur cette côte. Le printemps de 89 fut, comme d'un bout à l'autre du royaume, à la température de l'espérance.

L'été vint. Le 14 juillet, les Parisiens prenaient la Bastille. Les Brestois le surent cinq jours après. Ils firent aussitôt deux choses : la première, ce fut de se donner une garde nationale où entrèrent des soldats de la garnison et des marins du port ; la seconde, de constituer un corps d'une centaine de notables — civils et militaires — qui s'appela Conseil général et permanent de la Commune et qui commença par s'attribuer l'inviolabilité, avec des pouvoirs indéfiniment extensibles.

Dans une ville où la seule force opérante était celle des armées, la discipline, on courait ainsi à l'anarchie. Si le grenadier La Fleur quitte son rang pour jouer son rôle de garde national, si maître Abaziou débarque sans permission pour aller siéger au Conseil général, rien à dire. C'est la revanche du civil, du plébéien et

du subalterne. *Cedant arma togae!* Cette sorte d'insurrection est assez normale dans une ville à ce point militaire. Brest tirait une légitime fierté de ses murailles, de ses casernes, de ses vaisseaux, de ses régiments. Mais cette présence était parfois accablante. On étouffait dans cette cuirasse de remparts et d'ordonnances. Et soudain tout éclate. Allons, le jour du règlement de comptes est arrivé. Des hommes chargés d'ans, des chefs « pleins d'usage et raison » vont expier les espiègleries et le verbe haut des jeunes gardes du pavillon. Assez de privilégiés ! Assez d'aristocrates ! S'il faut des officiers (et on le croit encore), que ce soient des *officiers de mérite*. Tous les *m'ont fait tort* de la caserne, de la frégate, de l'atelier, du bureau, tous ceux qui se croient des talents méconnus et qui se désolent de n'en point faire profiter l'État, tous se plaignent, tous protestent, tous réclament. Le canal ordinaire de ces doléances, c'est un homme de plume, un Brestois, Jean-César Siviniant, greffier de la Prévôté de la Marine. un de ces discrets sous-ordres dont leurs chefs, à l'accoutumée, apprécient les bons et loyaux services, sans soupçonner ce qui peut s'amasser de fiel à leur endroit sous la ponctualité d'un travail sans gloire. Non, ils ne se doutaient de rien, ces messieurs du Grand Corps, avec lesquels il siégeait — de côté et plus bas — à bord de l'*Amiral*, lors des conseils de guerre, qui le traitaient avec une familiarité un peu

hautaine et qui admirait sans doute son orthographe, sa belle main, comme on disait alors, peut-être même sa phrase facile : car il avait de la faconde, le gaillard, et ce n'est plus là une supériorité sans emploi.

Face aux puissances nouvelles, que vaut l'autorité, incontestée la veille, du commandant de la Marine, comte d'Hector ? Cet Angevin naturalisé breton par son mariage avec une Kerouartz est homme de tête et de décision. Mais il a soixante-dix ans, et il est des courants qu'on ne remonte pas. Le 23 juillet, on vient en délégation lui offrir une cocarde tricolore, c'est-à-dire la lui imposer. Il refuse, il veut au moins surseoir, attendre des ordres. Il ne comprend pas encore que ceux qui donnent des ordres, désormais, ce ne sont pas ses chefs, ce sont les comités, les *patriotes*, les Siviniant. Mais si, il le comprend trop bien : il revient sur son refus, il accepte, il se soumet. Après quoi il écrira à son ministre, qui le laisse se débrouiller seul : « Aucune partie de mon autorité n'est entamée ». Il voudrait le croire. Hélas ! il écrit aussi : « J'aimerais mieux faire dix campagnes de guerre que d'entretenir dix jours d'une pareille paix ».

Ce n'était que le commencement des avanies. A quelques jours de là, le 4 août (car Brest aussi eut son 4 août), autres cérémonies : Siviniant a eu l'idée de faire prêter aux troupes un serment fédératif. Il y tient, car

le texte est de lui. Un grand air de bravoure : « Nous jurons de... Nous jurons que.. » Sait-on bien ce qu'on jure ou qu'on fait jurer ? Ah ! voici qui est plus net et plus subversif : « Nous jurons de ne jamais prendre les armes contre les citoyens ». Quoi ! Si même les citoyens prennent les armes contre le château, cette Bastille ? « Nous jurons que nous défendrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang la puissance, la gloire et la prospérité du Roi et de la Nation. » Hé ! voilà qu'on peut jurer sans inquiétude. Cependant, à Recouvrance, caserne de l'Arc'hantel, où le maire se présente à six heures et demie du matin, M. de Lambertye, colonel du régiment de Normandie, se montre peu accueillant : ni tambours ni trompettes. Au quartier de la Marine, à huit heures, le comte d'Hector est plus gracieux. Son second, le chevalier Bernard de Marigny, un bel homme taillé en force, tend le bras avec la vigueur des Horaces peints par David et claironne la formule de Jean-César Siviniant ; après quoi la musique de la flotte joue l'air de *Lucile*, devenu national depuis le 14 juillet :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

Au château, où le régiment de Beauce est caserné, accueil plus que frais des commandants Moynier et Roquelaure. Quant aux six mille bourgeois-miliciens rangés devant, sur l'esplanade,

chez eux c'est naturellement l'enthousiasme.

L'enthousiasme est contagieux. La souscription du den gratuit destinée à combler le déficit du trésor provoque à Brest une contagion de générosité : riches, pauvres, armée, marine, le comte d'Hector et la comtesse en tête, c'est à qui donnera ses louis, son billon, ses bijoux, ses boucles d'or ou d'argent. Mais l'enthousiasme ne dispense pas du pain. Et le pain manque. Le Léon est pays de pâturage plus que de labourage. Mais Brest a passé des marchés au Trégor, un des greniers de la Bretagne. Or le grain attendu ne vient pas. Quatre officiers municipaux vont à Lannion le chercher. Là, on les hue, ces affameurs, on les menace, on les frappe, on les renvoie meurtris et humiliés. Cela se passe le 18 octobre. Dès le 21, Brest, ayant décidé le châtement des coupables, expédie 1 000 gardes nationaux, 500 soldats, 500 marins. Leur troupe se grossit en chemin des renforts que lui envoient des petites cités du Léon et de la Cornouaille. Greffée sur d'autres, c'est la vieille querelle de la ville et du village, comme au temps de la Ligue ou du duc de Chaulnes. La paysantaille demande grâce. La famine, pour une fois, est conjurée. Mais le grand drame de la Révolution, le drame brestois est commencé : sous les phrases à effet et les déclarations de principes, on a discerné le cri des entrailles vides.

Le 26 février 1790, il n'y a plus de Bre-

tagne. Cela s'est décidé à Paris, entre députés bretons, au numéro 4 de la place Vendôme : mais le Finistère est né. Son chef-lieu ne sera pas Brest, ville spécialisée, ville excentrique, mais Quimper, vieille capitale de la Cornouaille. Les Brestoïses auraient préféré Landerneau, qui prendra un an durant sa revanche. N'ayant point les administrateurs du département, du moins installent-ils avec pompe leur nouveau maire, le citoyen Malmanche (1). La solennité eut lieu le 21 mars. Les circonstances avaient un peu modifié le cérémonial traditionnel. Déploiement de troupes, comme d'ordinaire, trompettes, fanfares, salves de vingt et un coups de canon tirés par la garde nationale : toute fête, à Brest, même la plus civile, revêt un aspect militaire. Et celle-ci reste également religieuse : une messe est dite, le recteur de Saint-Louis harangue l'élu, on entonne le *Veni Creator* et le *Te Deum*. Mais c'est sur la place du Château, non à l'église, après la transmission publique des pouvoirs, non avant, que la religion intervient. On a dressé pour cela un autel. On a dressé aussi une estrade, qu'on a décorée de lys, mais aussi de nœuds tricolores et de faisceaux de lances, portant à leur faite un bonnet rouge, symbole antique de l'affranchissement. La Révolution, qui se

(1) Arrière grand-père de l'écrivain Tanguy Malmanche, dont les *Païens*, joués au Théâtre de l'Œuvre en 1931, firent impression sur *a happy few*.

fête en ce magistrat en attendant qu'elle le guillotine, pactise encore avec l'Eglise et la Royauté. Le 13 janvier, la société des Jeunes Gens de Brest, toute révolutionnaire, a offert à l'Hôtel de Ville non point la statue du roi, à laquelle on a décidément renoncé, mais un buste, signé Baligant, et l'on s'est, de part et d'autre, attendri.

Fêtes sur fêtes. Le 14 juillet, Brest célèbre le premier anniversaire de la prise de la Bastille. Quelqu'un manque : c'est l'évêque de Léon, Jean-François de la Marche, prélat éminent, mais peu souple. Les Brestoïses lui ont demandé de venir. Il refuse : ils le brûlent en effigie. On ne savait pas encore à Brest ni à Saint-Pol que, depuis deux jours, il n'y avait plus d'évêque de Léon parce qu'il n'y avait plus d'évêché de Léon ni d'évêché de Cornouaille, mais uniquement un évêché du Finistère. La Révolution est cartésienne avec fougue, elle aime la logique et le chiffre *un*. Or le titulaire actuel, Mgr Conen de Saint-Luc, achève à Quimper, dans l'affliction, un ministère de trente années. Il meurt le 30 septembre. L'assemblée diocésaine, qui comprend, selon la loi, des civils, élit pour le remplacer un Brestoïse, recteur de Saint-Martin de Morlaix et député à l'Assemblée Nationale, Louis-Alexandre Expilly, un des rédacteurs de la *Constitution civile du Clergé*. C'est le premier en date des évêques nouveau style, ceux qui marchent avec leur temps :

quelle gloire pour sa ville natale ! A son retour de Paris, après sa consécration tardive par l'évêque Talleyrand, il y fait, le 31 mars 91, une entrée princière. Encore une fête, et qui peut compter dans les annales brestoises. La veille, 120 gardes à cheval sont allés le chercher à Landerneau, et 300 gardes à pied l'accueillent, à une lieue de la ville. Les autorités constituées, le clergé brestois franchissent les murs pour le recevoir. Cloches, fanfares, *Te Deum* à Saint-Louis, feu de joie sur la place : Brest se surpasse pour ce fils illustre. Il y a juste un mois que Mgr de la Marche, décrété de prise de corps et trompant la vigilance des gendarmes, s'est embarqué de nuit, à Pempoul, sur un contrebandier de Roscoff, à destination de la côte anglaise. Eh bien ! ce ne sera pas Expilly, évêque reconnu et fêté, qui régnera sur le clergé du Léon : c'est le fugitif, c'est l'exilé de Londres. L'Assemblée Nationale peut brandir ses foudres et Brest précipiter ses expéditions punitives : au bout de cette année 91, ils seront, dans l'ancien diocèse, 27 prêtres assermentés contre 282 réfractaires.

Mais, sur les deux rives de la Penfeld, les maîtres du jour sont plus que jamais les gens de Club, les membres du Conseil permanent, les *Amis de la Constitution*, dont la société est une filiale des Jacobins de Paris, eux-mêmes héritiers du *Club breton* de Versailles. Tous irresponsables, tous inviolables, vrais léo-

daux à rebours, qui pérorent dans l'abstrait, mais frappent en pleine chair. A Brest, leur démagogie, exploitant tous les motifs de mécontentement, s'exerce surtout contre la Marine. Dès l'été de 89, les ouvriers du port, qui, depuis des mois, vivaient de crédit, n'étant pas plus payés sous Louis XVI que sous Louis XIV, lançaient des pierres à l'intendant Redon, menaçaient sa femme et allaient pendre son commis si une bonne âme ne l'avait fait filer. Puis c'est la flotte en rade que gagnait la mutinerie. Le 10 septembre, le chef d'escadre d'Albert de Rions allait d'un vaisseau à l'autre, essayant de calmer les mutins, menaçant, adjurant, implorant. Pendant cette lugubre promenade, des matelots, appuyés aux plats-bords, criaient : « Fais chavirer le canot. » Bernard de Marigny est pendu en effigie à sa porte. On pend à une fenêtre un valet de carreau, chargé de figurer Hector. De Rions, découragé, démissionne. Bougainville, qui le remplace, a plus de cran : il fait arrêter dix-sept mutins de l'*America*. Le calme est rétabli pour quelque temps.

Le 11 janvier 91, de longs mois après que la cocarde tricolore a remplacé la cocarde blanche, le drapeau blanc accueille les couleurs nationales. Il ne fait que les accueillir. Elles ne sont encore qu'un carré au guindant de l'étamine traditionnelle, un quartier supérieur du pavillon. Les autorités brestoises, civiles et militaires (celles-ci n'allant plus sans les

autres) se réunissent sur l'*Amiral* à neuf heures et demie. Une messe est célébrée devant elles, et puis le pavillon blanc est amené, on hisse l'autre. C'est le signal. Tous les bâtiments, tous les vaisseaux du port le répètent, puis les quarante vaisseaux mouillés en rade. Chacun d'eux, chaque batterie de terre salue de vingt et un coups de canon l'événement. Un dîner termine la fête à bord du *Majestueux*, où Bougainville a son pavillon de chef d'escadre. Mais — est-ce un hasard ? — il y a peu d'officiers à cette table.

Où sont-ils ? Le comte d'Hector, abreuvé de dégoûts, vient de donner sa démission. On apprendra bientôt qu'il est parti non pour sa campagne de Léon, mais pour l'étranger. Les absents du dîner patriotique en ont-ils fait autant ? Ils auraient simplement devancé le décret du 15 mai, qui dira : « Le corps de la Marine est supprimé. » En ville, les soupçons vont leur train. Et, bientôt, les menaces. MM. de Silz et de Coataudon, accusés d'avoir tenu des propos inciviques, sont arrêtés par la municipalité à bord de leur vaisseau, le *Duguay-Trouin*, et conduits en prison pour les protéger, paraît-il, de la foule. Bernard de Marigny accepte, le 3 juillet, la tâche ingrate d'être commandant de Marine dans ce Brest déchainé où règne la confusion des pouvoirs. C'est « le dernier service que le roi attend de vous », lui a écrit personnellement Louis XVI. Il s'est incliné : il fera de son

mieux ; il assouplira autant que possible sa haute taille raidie dans l'exercice du commandement. Le 14 juillet, on le voit, donnant l'exemple, rouler la première « brouette patriotique » sur le Champ-de-Bataille, y porter sa charge de terre pour l'édification d'un Autel de la Patrie. Mais il a beau faire, ce n'est jamais assez pour ceux qui le surveillent. « Brest, écrit-il au ministre, est peut-être l'endroit du royaume où il se trouve le plus de têtes exaltées. » Il ajoute pourquoi : c'est que Brest est « une espèce de colonie dont les habitants réels seraient et sont naturellement bons, mais qui sont en quelque sorte maîtrisés par l'effervescence d'une foule d'externes — le mot est amusant — qui profitent de la révolution pour jouer un rôle. »

A vrai dire, Siviniant n'était pas un *externe*. Mais, par sa population composite, Brest a bien quelque chose de colonial. Et de nombreux coloniaux s'y trouvaient alors, venus surtout de Saint-Domingue où les choses allaient très mal, esprits tropicaux, têtes chaudes qui concouraient à la fièvre brestoïse. Les officiers de Marine n'ont pas de pires ennemis. Aussi s'en vont-ils l'un après l'autre. Une revue a lieu le 20 novembre : 403 sur 649 sont reconnus manquants, dont 28 pour avoir obtenu leur retraite, 104 en congé régulier et 271 sans motif. On leur fait grief de cette absence, mais les présents ont également tort. « La position du peu d'officiers qui reste

est affreuse », écrit Marigny. Le 27 novembre 91, le lieutenant de vaisseau de la Jaille, nommé au commandement du *Duguay-Trouin*, qu'il doit conduire aux Antilles, prend son repas à une hôtellerie. Qui a signalé sa présence ? Qui l'a accusé d'atrocités contre les patriotes des îles du Vent ? Qui, le premier, a clamé que c'est un défi aux principes que de renvoyer là-bas ce buveur de sang ? La foule s'amasse sous sa fenêtre. Des gens pénètrent jusqu'à lui, le somment de partir. Il promet de le faire, dès son repas terminé. Non, pas de répit : tout de suite ! Il part sous les huées. On lui fait franchir la porte de ville. Puis des énergumènes l'assaillent, le frappent. Ils l'auraient assommé, si un brave colosse, le charcutier Lauverjat, qui se promenait de ce côté, n'était intervenu avec sa grosse voix et ses gros poings. Sauvé ? Peut-être. Mais, comme ses collègues de Coataudon et de Silz, en prison — pour son bien, — en attendant qu'il puisse reprendre, encore meurtri, le chemin de sa tranquille maison, près de Lannilis.

Le pauvre Bernard de Marigny a-t-il assez raison d'écrire au ministre : « L'anarchie est à son comble ; la liberté, la sûreté de tous les officiers sont on ne peut plus menacées ! » Cette lettre est du 30 novembre. Deux mois après, n'y tenant plus, il se fait relever de son poste. Les officiers qui se sont battus pour la liberté américaine autant que pour le roi de France, dont plusieurs portent, avec la croix de Saint-

Louis, l'insigne de Cincinnatus, qui étaient pour la plupart pleins de foi généreuse, qui, à l'*Heureuse Rencontre*, refaisaient l'humanité selon Jean-Jacques, qui avaient au cœur l'amour de leurs vaisseaux, mais qui, dans leurs quarts de nuit, rêvaient aux progrès de l'esprit humain, les voilà donc reniés par leur ville, par leur port, par leurs matelots. Le vieux Choquet de Lendu est mort le 7 octobre 90, à temps pour n'en pas trop voir. Le vieux La Motte-Picquet est mort le 11 juin 91 dans son joli hôtel, qui sera confisqué à son héritier l'année suivante. Heureux encore de n'avoir pas assez duré pour finir sous la hache, comme son émule d'Estaing, ou dans une prison, comme son camarade Du Chaffault.

On ferait l'histoire de la Révolution à Brest en mettant bout à bout les fêtes qu'elle organisa. Feuilletons le calendrier, qui n'est pas encore républicain : le 15 avril 92, voici la libération des Suisses du régiment de Châteauvieux. Ils n'étaient coupables que d'avoir cambriolé, à Nancy, la caisse de leur régiment et tué plusieurs de leurs officiers. Péchés véniels, qu'ils expient au baigne de Brest contre toute équité. Les patriotes brestois, à force de se remuer pour eux, intéressent la Législative à la cause de ces victimes, et Collot-d'Herbois obtient leur délivrance. Quand la nouvelle en vient, le beau jour ! Vêtus, repus, abreuvés, embrassés, harangüés, conduits à l'église et à la comédie,

ils partent enfin, lestés d'argent de poche à la suite d'une souscription qui a produit 4 000 livres. En chemin, et surtout à Paris, ils déchaîneront à nouveau l'enthousiasme en paraissant sous le bonnet phrygien — leur bonnet de forçat. C'est à partir de cette époque que la Révolution en fit sa coiffure officielle, aussi nécessaire aux patriotes français que le fez l'a été, des siècles durant, aux Turcs. Coïncidence : telle avait été longtemps et telle, dans plusieurs cantons, était restée encore la coiffure bretonne (on la retrouve au <sup>xx</sup>e siècle en Plougastel). C'est même sous le nom de Bonnets Rouges — ou de Bonnets Bleus — que les révoltés de 1675, en Cornouaille, avaient marché au pillage des châteaux et à l'abolition de la gabelle. Ainsi Brest et la France rajeunissaient sans le savoir, en se réclamant de l'antique, une image authentiquement bretonne de révolte et de subversion.

Le 14 juillet 92, les Brestois, ayant fait venir un chêne du quimpérois Mont-Frugy, le dressent en arbre de la Liberté sur leur Champ-de-Bataille, qui devient dès lors place de la Liberté. Le 26, au lendemain même du manifeste de Brunswick, 150 volontaires brestois, conduits par Pierre Desbouillon, arrivaient à Paris — cinq jours avant les Marseillais. On allait y utiliser leur zèle révolutionnaire. Le 10 août, l'émeute, préparée depuis deux semaines et deux fois remise, éclatait.

Les Suisses étaient massacrés, les Tuileries forcées, le roi arrêté et conduit au Temple. Le peuple de Paris ne méconnut pas la part des combattants brestois dans cet épisode décisif : il confondit dans une même reconnaissance *les Marseillais et les Bretons*. Brest, de son côté, célébra la chute de la monarchie, à laquelle avaient si vigoureusement contribué ses volontaires : le 20 octobre, tout ce qu'on put trouver d'attributs royaux en ville, à l'Arsenal, en rade, fut amassé sur la place de la Liberté. Et, tandis que fusils et canons saluaient la naissance de la République, un solennel et immense feu de joie consumait ces fleurs de lys, ces écussons, ces couronnes, dont plusieurs avaient subi, dix ans plus tôt, le feu de l'ennemi.

Un tel républicanisme, si fougueusement immédiat, a de quoi surprendre. Comment ! républicaine dès l'an I de la République, la fidèle, l'archaïsante Bretagne, vouée par l'Historique — ou par Michelet — aux causes perdues ? On peut se dire que Brest est une ville à part, une sorte d'excroissance sur la chair bretonne. La vérité est que la Bretagne est très diverse. Elle va chouanner entre Vannes et Fougères, non pas entre Quimper et Morlaix. L'exécution de Louis XVI a causé de la stupeur à Brest et autour de Brest. Mais pas un paysan comme pas un citoyen ne s'est armé pour venger le martyr. Il y a un Breton de la légende, défenseur né du trône et de l'autel :

quant au Finistérien de la réalité, non seulement il n'est pas monarchiste, mais il incarnerait assez le type même du républicain. Républicain, il l'est d'humeur, sans système, sans parti pris, sans effort (1). Si çà et là, en 93, un villageois de ces cantons a crié : « Vive le Roi ! » ce n'était certes pas par conviction politique, mais par haine des abus nouveaux : les réquisitions, les assignats, la persécution de ses prêtres, l'enlèvement de ses cloches, mais surtout l'enrôlement forcé et l'envoi aux frontières lointaines. Qu'on le prenne dans l'Armée des Côtes pour combattre l'Anglais, vieil ennemi connu, c'est fort bien : mais qu'on veuille l'expédier à deux cents lieues, lui qui ne sait pas deux mots de français, pour être la risée des autres et mourir comme un chien perdu, alors il se fâche, décroche un vieux fusil, tire sur les gendarmes. Quelques milliers de ces réfractaires se groupent du côté de Saint-Pol, en février 93, et il faut que le général Canclaux fasse marcher contre eux les régiments de Brest, — Canclaux, étrange ci-devant, authentique descendant des Colbert, qui sut faire agréer à la Révolution ses talents militaires et son patriotisme. Le soulèvement est réprimé. Quelques mutins sont fusillés pour l'exemple. De vraies contributions de guerre frappent Sibiril,

(1) Michelet, si intuitif, l'a deviné : « Ces populations sont, au fond, très républicaines », a-t-il écrit, pensant à l'ensemble de la Basse-Bretagne.

Plouescat, Plougoulm, toute la côte du Haut-Léon. Les vaincus, n'ayant pas pour eux la force, se contentèrent désormais de ruser.

Quant aux villes, elles n'hésitent pas : elles sont républicaines dans l'âme, mais de préférence girondines. A Brest, où bouillonnent les passions populaires et où interviennent des ferments étrangers, la Montagne trouve de forts appuis. Mais la Gironde, ailleurs et là aussi, a pour elle le sentiment local, joint à l'idéologie du Tiers, un goût vif de l'indépendance personnelle, le sens du droit municipal contre les empiétements de l'Etat. Son interprète par excellence à la Convention, c'est l'ancien sénéchal de Quimper, Le Goazré de Kervélégan, un fameux homme. Il a osé voter, au procès du tyran, contre la mort. Blad le Brestois n'a voté la mort qu'avec sursis. Blad est de ceux qui mettent en accusation Marat, et Kervélégan de ceux qui sont chargés d'enquêter sur les actes du sinistre hérédo. On les arrête avec d'autres. Le Finistère frémit à la nouvelle de ce coup de force parisien. Puisque ses représentants ne sont pas en sûreté à Paris, on ira les défendre. Et le Directoire du département, présidé par le vieux maréchal de camp Kergariou, décide la formation d'une force départementale qu'on envoie, après entente avec les départements voisins, au secours des compatriotes. Ces soldats n'ont pas le temps d'arriver. La petite armée girondine a été battue, le 13 juillet, à Pacy-sur-Eure. Ils se

bornent à recueillir les fugitifs, parmi lesquels plusieurs des chefs de la Gironde, Pétion, Guadet, Barbaroux le poète, le beau Buzot, qui avait fait battre le cœur de M<sup>me</sup> Roland, Louvet, qui brûlait pour l'ardente Lodoïska (Marguerite Denuelle sur l'acte de baptême).

C'est une histoire dramatique et pittoresque, que celle de cet exode à travers la Bretagne. Quimper, où les attendait Kervélégan, miraculeusement échappé à ses gardiens, les accueillit avec la discrétion nécessaire. Penhars fut un refuge idyllique aux amours inquiètes de Louvet et de Lodoïska. Barbaroux trouva assez de calme chez le citoyen Chappuis, au manoir de Kervenargan en Poullan, pour rimer une longue ode sur l'Électricité. Une hospitalité aussi périlleuse fait honneur à la fidélité bretonne. Mais le pays ne manquait pas non plus de policiers, officiels ou bénévoles. Et ces Girondins pensaient à leur Gironde. Ils se trouvèrent à quinze, une nuit, sur la grève de Lanvéoc. Une barque en rade les attendait. Ils s'embarquèrent dans l'ombre et, après un voyage de trois jours, accostèrent au Bec d'Ambès. Pressé de les accompagner, Kervélégan leur avait répondu : « Tant qu'on a à la main un fusil à deux coups, des pistolets à la ceinture et un sabre au côté, on ne quitte pas son pays. » Il aurait pu ajouter : « Et des compatriotes dévoués ». Une prime de 10000 francs avait été promise à qui le livrerait : il ne trouva pas un Judas. Pisté, traqué, il lui arriva

de fuir jusqu'aux Glénan, où il eût été facile de le cueillir, si l'on avait su qu'il y était. Cela dura un an, jusqu'à Thermidor an II.

En Thermidor an I, c'est la Montagne qui triomphe Le 8, à Brest, la Sainte-Montagne remplace l'Autel de la Patrie, qui a terriblement vieilli en deux ans. Qu'on imagine un rocher de toile peinte, surmonté d'un drapeau qui porte, avec un mot changé, deux vers d'*Athalie* :

Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des *Tyrans* arrêter les complots.

Hélas ! on oubliait que, si, d'après la même pièce,

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,

sa bonté, qui s'étend à toute la nature, n'allait pas jusqu'à nourrir les Brestois. Pas de pain, pas de grain, pas de farine, pas plus que de bois, de goudron, de chanvre, de toile, aliments indispensables aux chantiers. Les Chouans sur terre, les Anglais sur mer interceptent la plupart des convois. Que fait donc notre Marine ? Pas grand'chose. L'émigration lui a enlevé ses chefs. On les remplace comme on peut : corsaires, capitaines au long-cours ou au cabotage, officiers de l'ancienne Compagnie des Indes, épaves du Grand Corps qu'un décret ranime. C'est ainsi que l'ex-capitaine de vaisseau Kerguelen, cassé en 1775, est réintégré

en 93 et promu dans la même année contre-amiral : la Révolution est belle pour quelques-uns. Ce Kerguélen est plein de zèle et d'idées. D'autres aussi. Mais les ordres ministériels se succèdent et ne se ressemblent pas. De même les ministres. A bord, l'indiscipline ronge les équipages. L'escadre de Morard de Galles, bientôt rejointe en baie de Quiberon par celle de Kerguélen, se mutine. Les hommes se plaignent qu'on les affame, accusent leurs officiers de vouloir les livrer aux Anglais, comme la chose s'est faite à Toulon : il faut les ramener à Brest.

A Brest, l'ère des proconsuls est commencée. La Convention y a délégué deux des siens, les citoyens Bréart et Tréhouart, Jean-Jacques de Bréart, seigneur des Portes, natif de Saint-Domingue, négociant à Marennes, et le Malouin Tréhouart de Beaulieu, ex-officier de la Compagnie des Indes, tous deux titrés, comme on voit, mais jacobins. « Il s'agit, a déclaré Barère qui les a fait nommer, de purger les ateliers de Brest des mauvais sujets qui y mettent l'indiscipline ; il s'agit d'empêcher l'incendie de nos magasins ; il s'agit d'exciter le courage de nos marins et de les éclairer. » Il s'agirait de reconstruire ce qu'on a démolli. Mais les comités et sociétés sont toujours là, perpétuant le gâchis, lançant les paroles qui tuent, les motions qui propagent le feu. Comment lutter contre l'incendie, quand on est soi-même un incendiaire ?

Le 11 septembre, les voici avec leurs pleins pouvoirs, à l'hôtel de la Marine, jadis hôtel Saint-Pierre. Ils y sont bientôt rejoints par deux collègues : le Montalbanais Jean Bon Saint-André, de son vrai nom André Jean Bon, ex-capitaine de la marine marchande, ex-pasteur protestant, et Prieur de la Marne, ex-avocat. Le premier est un sectaire, qui fera emprisonner des canonnières de la *Bretagne*, « vus souvent à genoux sur leurs pièces, gémissant sur la perte de la religion », mais c'est un travailleur et presque un spécialiste. L'autre a toutes les compétences que confère une creuse faconde servie par une gesticulation appropriée. Un politicien de la plus médiocre espèce, faussement cordial, qui se fait de la phraséologie une couverture, violent, vaniteux, fêtard : on se goberge entre compères, dans sa villa de Kerhuon, tandis que Brest est à la demi-ration. Mais, chaque fois qu'il le faut, il sauve la ville et le port avec des manifestations et des discours, dépassé d'ailleurs en cet art par le Versaillais Laignelot, naguère auteur dramatique, qui, dès son premier discours à la Société populaire de Brest, s'écriera : « Les peuples ne seront vraiment libres que quand le dernier des rois aura été étranglé avec les boyaux du dernier des prêtres ».

En attendant cet heureux jour, Brest fête bruyamment, le 20 octobre, l'exécution de Marie-Antoinette. Et, le 22, sur un rapport de Jean Bon, les proconsuls sévissent contre

l'indiscipline de la flotte. En châtiant les mutins? Non pas, mais en frappant leurs officiers. Le vice-amiral Morard de Galles, les contre-amiraux Lelarge et Kerguelen sont destitués. D'autres sont expédiés au Tribunal Révolutionnaire, à Paris. « La première mesure à prendre, déclare le rapporteur, doit être l'épurement de la Marine, et la destitution pleine, complète, absolue, de tous les ci-devant nobles qui servent sur l'escadre. » *Pleine, complète, absolue*: quelle décision! quelle énergie! L'énergie est ce qu'on refuse le moins à ce futur préfet de l'Empire. Oui, mais tel était le vœu le plus rebattu de la Société populaire *régénérée* de Brest. En bon démagogue, cet homme suit, quand il se donne l'air de guider.

Est-ce comme ci-devant noble que le général Canclaux a quitté, lui aussi, son commandement? Depuis le 5 septembre, Brest a pour gouverneur un militaire de tribune, un bel homme empanaché, bâti en tambour-major, le général Tribout qui, proscrivant des prénoms surannés, signe tous ses ordres *Tribout-Libre*. Cet enfant de Mars, devenu la proie de Vénus, répudie solennellement sa femme, Rosalie Cocu, épousée l'année précédente en Abbeville, pour prendre la main que lui accorde Rosine Fleury, une actrice aimée des Brestois. Moins heureux parmi ses troupes, il vient ingénument se plaindre à la Société populaire qu'elles l'accusent d'incapacité. Il

ne leur donne que trop raison en les faisant battre à Pontorson, le 18 novembre, par les Vendéens. Combien de chefs sont-ils ainsi, dans la flotte, à commencer par le capitaine Tiphaigne, dont la sottise, même en ces temps peu gais, fait la joie de ceux qu'il commande? Jean Bon ne peut s'empêcher de le reconnaître, dans une lettre à Prieur: « Il y a beaucoup d'ardeur dans l'armée (navale), de l'instruction chez plusieurs capitaines, mais il en est trois ou quatre dont l'ignorance est vraiment au-dessus de tout. » Et, quelle que soit chez lui la force du préjugé anti-nobiliaire, c'est un ci-devant qu'il donne à Morard de Galles pour successeur: Villaret de Joyeuse.

Cependant, la Terreur s'installe à Brest. Les commissaires, aidés par les haines locales, les rapports anonymes, les dénonciations collectives, font jouer la loi des Suspects. La prison des Carmes se peuple de prêtres réfractaires; celle du Château (Fort-La-Loi), des contre-révolutionnaires « soudoyés par l'or de Pitt ». Enfin, Brest obtient son tribunal révolutionnaire à l'instar de Paris. On l'installe dans la chapelle de la Marine, décorée de l'inscription *Justice du Peuple*. L'accusateur public, un nommé Hugues, est un Marseillais qui vient de Rochefort, un pur. Il a emmené avec lui, puisque le tribunal ne va pas sans l'échafaud, l'exécuteur Ance, joli garçon aux traits de femme, un muscadin bouclé sous le bonnet rouge, un amateur qui décapite par goût. Les

deux hommes se sont connus à Saint-Domingue, qui décidément aura beaucoup fait pour la Révolution.

C'est le 8 février qu'ils arrivent. Dès le lendemain, ils font monter sur la place de la Liberté « la Sainte Guillotine », et, le jour même, sont jugés, condamnés, exécutés, trois officiers de marine : le lieutenant de vaisseau Rougemont, celui-ci, Brestoï, sous ses propres fenêtres et sous les yeux de sa femme ; l'enseigne Le Dall de Kéréon, un Quimpérois, dix-neuf ans, et l'élève de Marine Montécler, dix-huit ans, de Lesneven. Bientôt, le Tribunal se renouvelle. Plus que jamais il sera à l'instar de Paris avec le terrible Ragemey, avec le doux Donzé-Verteuil, avec Bonnet, dit « Œil-de-verre », tous trois collègues de Fouquier-Tinville. Détail pittoresque, à Landerneau, ces magistrats faillirent être arrêtés. Le Comité de Surveillance de cette ville, étonné de leurs allures, signala dès le lendemain aux Représentants « la conduite scandaleuse et indécente » de ces « trois individus à bonnets rouges », de ces « trois sans-culottes en berline verte ». Pauvre comité : il risquait gros. On ne met pas la main au collet à de pareilles puissances.

Avant de partir, le président Grandjean, prédécesseur de Ragemey, avait ordonné de transporter la guillotine place du Triomphe-du-Peuple — ci-devant place du Château — et requis « l'agent national » d'en « mettre en état le tranchant... de se procurer un panier

en osier » avec l'« intérieur garni de toile peinte en rouge et à l'huile » large assez pour trois ou quatre cadavres, enfin « une charrette propre à conduire les condamnés au supplice et capable de contenir huit personnes assises ». L'ordre était du 17 Ventôse. « Que tout soit prêt pour le 22 au plus tard », terminait-il. Tout fut prêt, et dès lors Ance ne chôma point : notaires en relations d'affaires avec des émigrés, prêtres insermentés, paysans qui les cachent, soldats ou artisans qui ont trop parlé (quelquefois parce qu'ils avaient trop bu) passent à tour de rôle sous le « rasoir national ». On guillotine les suspects comme les suspects : les deux vieilles dames de Coatanscours, soixante-cinq et soixante-dix ans, qui ont des « principes contraires à ceux de la Révolution » ; Anne Leblanc, plus vieille encore — quatre-vingts ans — coupable d'avoir donné asile au prêtre Augustin Cléc'h. Parfois la guillotine se déplace (il est bon qu'elle se montre). On la voit à Saint-Pol, à Lesneven. On la voit même en rade, sur un ponton, pour l'exécution de François Le Gouy, un vétéran de cinquante et un ans, qui, à bord de l'*Impétueux*, a tenu des propos inciviques et trouvé de bons camarades pour les répéter.

Mais le gros événement de la Terreur brestoïse, c'est le procès des trente administrateurs du Finistère, qui s'étaient si audacieusement compromis pour une de ces « causes perdues » dont Michelet a fait une spécialité bretonne. Le

19 juillet 1793, Barère les avait décrétés d'accusation. On avait enlevé à Quimper le siège de l'administration départementale, et une commission provisoire de neuf membres — un par district — siégeait depuis à Landerneau. On aurait oublié ces vaincus si des rancunes locales n'avaient veillé. Les uns furent appréhendés au corps, d'autres se constituèrent prisonniers. L'un d'eux, Moulin, fit à pied, en chasseur, avec son fusil et son chien, le chemin de Quimper à Landerneau. On les distribua entre diverses prisons, avant de les réunir, avec une trentaine d'autres détenus, dans une même salle du château de Brest. Leur comparution devant le Tribunal Révolutionnaire eut lieu le 1<sup>er</sup> Prairial an II. On leur avait communiqué l'acte d'accusation la veille seulement, à sept heures du soir. C'étaient, pour la plupart, des hommes de loi, de ceux qui avaient le plus contribué à faire la Révolution en 89, et même la République en 93. Parmi les autres, un ancien maréchal de camp, le président de Kergariou ; un évêque constitutionnel, Expilly ; un maire de Brest, Malmanche ; deux paysans illettrés, Postic et Derrien. Ceux-ci du moins pouvaient espérer leur acquittement : il y eut quatre acquittés, mais ils n'en furent pas. Les vingt-six autres, et Kervélégan vingt-septième — mais celui-ci, où était-il ? — furent condamnés à mort après trois jours de débats où la défense fut cyniquement paralysée. On leur avait préparé, avant l'exécution, un ban-

quet d'adieu d'où les couteaux étaient exclus. Ils n'en voulurent pas. Alors Ance s'empara d'eux. Leur toilette achevée, on les entassa dans deux charrettes. Quatre mille hommes, baïonnette au canon, faisaient la haie. Vers six heures du soir, un de leurs avocats, Le Hir, les vit en frissonnant passer sous sa fenêtre, « en corps de chemise, la tête nue, les cheveux coupés, les mains liées derrière le dos ». Ils arrivèrent ainsi place du Triomphe du Peuple. Il n'y avait pas quatre ans qu'Expilly et Malmanche suivaient — triomphalement — un parcours presque identique. Vingt-six fois le couperet tomba.

Le sang coule, mais le pain reste rare, la viande aussi. La récolte de 93 a été déficitaire. Les bouchers doivent vendre dix et onze sous la livre de bœuf, qui leur en coûte seize. En vain Bréard a-t-il fulminé contre les paysans qui gardent leur blé. « Sont-ils assez heureux, ces cultivateurs, ces propriétaires !... Magistrats du Peuple, dites aux propriétaires et aux cultivateurs que leurs récoltes sont une propriété nationale. » C'est du pur collectivisme selon la formule de Jean-Jacques. Hélas ! si les paysans ne livraient rien, c'est qu'ils n'avaient rien à livrer : depuis quatre ans, on leur prenait tout. Mais patience : des achats de grain ont été faits en Amérique ; cent-trente navires affrétés aux Antilles et à Saint-Domingue vont le charger dans la baie de Cheesapeake. Le 11 avril 94, ils mettent à la voile pour Brest,

pour la France qui tout entière a faim. Parviendront-ils à destination? Les Anglais croisent avec vigilance. Mais la mer est grande. Le contre-amiral Van Stabel, avec sa division, flanque le convoi. Le contre-amiral Nielly va les rallier. On espère, on s'inquiète. Villaret, à son tour, quitte la rade, emmenant à bord de la *Montagne* vaisseau-amiral Jean Bon-Saint-André. Depuis le 1<sup>er</sup> Prairial — 20 mai — le pavillon réglementaire était aux trois bandes bleue, blanche et rouge le nôtre. On ne peut l'arborer, l'étamine manquant à Brest. Et ce fut avec le pavillon blanc à quartier tricolore qu'on alla chercher le convoi — ou l'ennemi.

Voici l'un, et puis l'autre. Le 10 Prairial, on se canonne. Le 13, les deux lignes de voiles sont deux lignes de feu. Ouessant n'est pas loin. On s'est battu dans ces parages il y a seize ans. Forcera-t-on, comme alors, la victoire? Un Bouvet, un Nielly ne sont pas indignes des La Motte-Picquet et des Du Chaulfault. Mais les Tiphaigne, hélas! « Tout nous présageait un beau succès. Un malheureux Provençal fait capitaine du *Jacobin* a tout dérangé. » C'est Jean Bon qui l'écrira à Prieur, le 21 : mais qui donc a permis la nomination ou le maintien de ces santoches? Qui donc a destitué Morard de Galles, emprisonné Kerguelen, envoyé à la guillotine Duplessis-Grénédan et Coëtnempren? Sept vaisseaux perdus, dont le fameux *Vengeur*, et des milliers

d'hommes, le double des pertes anglaises, tel fut le prix coûteux du ravitaillement. Les cent trente greniers à voiles purent mouiller en rade. Leur arrivée et une publicité bien comprise transformèrent la défaite en triomphe. Après tout, la bataille du blé était gagnée. Et les ventres creux se réjouirent devant les festins en perspective :

Accourez tous, la rade ouverte  
Soulève nos vaisseaux marchands.  
Contemplez-la toute couverte  
De tous ces magasins flottants.

Ainsi chante un poète anonyme et brestois. Le refrain de cet enthousiaste disait :

Jean Bon Saint-André sort, les Anglais sont battus.

Jean Bon, et non plus Villaret. Cela aussi était dans l'ordre.

Prairial an II. En ce même mois de l'ère nouvelle, le 20, c'est-à-dire le jour même où revient la flotte, a lieu à Brest la fête de l'être Suprême. Ceci, c'est l'affaire de Prieur. Jean Bon, sur le vaisseau où l'on s'expose aux coups; Prieur, sur les tréteaux où l'on pulvérise sans danger les tyrans. Ces manifestations sont de la bonne propagande, tous les régimes savent cela. Brest a déjà célébré au triste mois de Nivôse le culte austère de la déesse Raison. Maintenant, c'est le printemps. Même en Bretagne, c'est le soleil : ce doit être la joie et la foi — selon Robespierre. Prieur donc a tout réglé

pour une procession capable d'éclipser aux yeux des Brestois les pompes de leur ci-devant Fête-Dieu. Une foule citadine et paysanne a envahi dès l'aube le cours Dajot. A neuf heures, arrivée en fanfare du cortège. Groupe d'enfants armés d'un sabre. Suit une charrue traînée par deux « taureaux » — simples bœufs, on veut croire, accrus en dignité par les exigences du style noble. Les quatre Saisons l'entourent, « représentées par de jeunes et modestes beautés ». Derrière, un « couple vertueux », une « mère féconde » entourée d'enfants et allaitant un nouveau-né. Un vieillard de quatre-vingt-seize ans. Des orphelins de la patrie, des enfants pauvres, des Américains avec leur drapeau. Deux taureaux encore, enguirlandés, tirant un char qui porte la Liberté et l'Égalité (deux jeunes filles réquisitionnées pour la circonstance). A leur droite et à leur gauche, des fillettes chargées de fleurs. Puis la musique et les chants précédant le représentant du Peuple, c'est-à-dire Prieur en personne. Puis les saintes images : Marat, Châlier, Lepelletier, Brutus. Puis cent trente garçons et fillettes. Enfin les autorités militaires et civiles et, parmi celles-ci, les membres du Tribunal Révolutionnaire et le gracieux bourreau. Le cortège, poursuivant sa marche, arrive à la place de la Liberté. Prieur gravit la Sainte Montagne. A ses côtés se placent la Liberté, l'Égalité, deux vieillards porteurs de cassolles, deux enfants porteurs d'encens : c'est

un grand prêtre qui officie. Il ouvre la bouche, il prononce « un discours analogue aux circonstances ». Le discours fini, chacun des vieillards, conformément aux instructions reçues, pose une main sur la main d'un des enfants et regarde le ciel. Aussitôt, deux chœurs réunis, fixant également la voûte céleste, adressent à l'Éternel « les hommages d'un peuple libre ». Prieur saisit un des vieillards « et le couvre de baisers ». Un citoyen adopte pour père le vieillard de quatre-vingt-seize ans. Un noir enfant des Tropiques demande alors — en avalant les *r* — si les Brestois le reconnaissent pour frère. A ces mots, Prieur l'embrasse aussi — c'est-à-dire qu'« il donne à ce digne Africain l'accolade fraternelle ». Puis — adoption non moins attendrissante — deux nouveau-nés, un garçon, une fille, deviennent enfants de la ville, sous les prénoms respectifs de Théophile-Marat et d'Unité-Cornélie. Un mariage civique succède à ce baptême républicain. Puis des chœurs se font entendre : chœur des Pères, chœur des Mères, chœur des Jeunes Filles, chœur des Jeunes Gens. On chante le couplet magnifique :

Amour sacré de la Patrie...

Le canon tonne. Des mères soulèvent leur enfant en hommage à l'Auteur de la Nature, des fillettes jettent des fleurs. « Tout se meut, tout s'agite » selon le protocole arrêté. Les cris

de « Vive la République ! » se mêlent à ceux de « Vive La Montagne ! » Comme l'enthousiasme creuse, on va manger en plein air, sur le gazon, les provisions de bouche emportées, pour revenir danser jusqu'au soir autour de la Sainte Montagne où Prieur, décidément infatigable, annoncera parmi les flambeaux nos victoires des Pyrénées, compensation aux pertes d'Ouessant.

Danses, discours, tambours, *bignoux* (c'est Prieur qui orthographe de la sorte le nom de la cornemuse bretonne), Brest en fut comblé, sinon saturé, pendant toute la Terreur. En diptyque, il faudrait peindre la queue des consommateurs, les maigres distributions de vivres, sous l'œil des officiers municipaux et, devant le château plein de prisonniers qui a tendent aussi leur tour, la guillotine. Le 9 Thermidor éclate, mais il faut quatre jours aux nouvelles pour venir de Paris à Brest — le temps d'exécuter le juge morlaisien Moreau, propre père du général, et cela au moment même où son fils conduisait à la victoire, dans les Pays-Bas, une armée de la République. Quand Prieur apprit, en son hôtel de la Marine, la chute de ses alliés et amis, de rage il renversa ce qui se trouvait à portée de son poing, le buste de La Motte-Picquet, qui fut brisé du coup. Le Tribunal Révolutionnaire se montra comme lui atterré. Puis Tribunal et représentant se reprirent, envoyèrent leurs félicitations aux vainqueurs. On guil-

lotina encore à Brest ce mois-là, mais auralenti. Dès le 22, Donzé-Verteuil publie sa résolution de faire disparaître « l'instrument des vengeances nationales ». Puis Prieur s'en va, Ragnmey est destitué. L'opinion en ville, un peu lente à se rassurer, se déclare enfin contre « les égorgeurs de Brest ». D'autres députés en mission, Gnezno et Guermeur (deux Cornouillais) font une tournée modératrice en Bretagne. Le Briochin Palasne-Champeaux, qui vient résider à Brest, veut l'apaisement. Hoche, qui s'y rend aussi au sortir des geôles de la Terreur, commande avec une fermeté humaine. Les prisons sont ouvertes : deux cent soixante-dix prisonniers sont libérés, dont six un peu tard, ayant été exécutés déjà. Le 16 vendémiaire, le Tribunal Révolutionnaire « à l'instar » est supprimé. Des terroristes appréhendés s'excusent en s'accusant mutuellement de cruauté, voire d'escroquerie : pour plus d'un, la rigidité des principes s'était merveilleusement convertie en or, en bijoux, en vin. Attaqué par Blad à l'Assemblée Nationale, Jean Bon n'eut pas de peine à démontrer sa bonne foi. Ragnmey et Donzé-Verteuil, l'un décrété d'accusation, l'autre arrêté, mais ayant eu tous deux cette chance que des amis opérèrent la saisie de leurs papiers, finirent paisiblement leurs jours, l'un à Paris en 1837, l'autre à Nancy en 1818. D'ailleurs, les Jacobins brestois eurent des retours offensifs. La Société Populaire restait infestée de sectarisme. Et c'est Blad, fédéraliste tiré

de peine, qui, passant outre aux intentions de Hoche, devait faire fusiller, en juin 95, les prisonniers de Quiberon.

Quoi qu'il en soit, Brest respire entre ses murs. Mais, sur mer, le blocus anglais continue. Que faire? « Il faut montrer le pavillon », ordonne Paris, qui ne tient compte ni de la saison ni de rien. En conséquence a lieu la sortie du 9 Nivôse an III, qui nous coûte, dès le goulet, le *Républicain*, drossé sur la roche Mengant. Cambry, qui vint à Brest au lendemain du sinistre, en a donné un tableau pathétique. A l'Arsenal, où par bonheur Bréard et Jean Bon l'ont laissé grand maître, Sané travaille, isolé du monde, retranché des partis, tout à sa besogne qu'il aime et qu'il sait nécessaire. Mais à quoi bon ses chefs-d'œuvre, si la fantaisie ministérielle et l'incapacité de certains chefs en disposent? On se remet à voir grand, sur la suggestion de Kerguélen, rendu à la Marine, et de son ami le député Harmand. Kerguélen, tête toujours bouillonnante, rêve d'une expédition dans l'Inde : Harmand doit l'accompagner, conduire six mille hommes à Tippoo-Sahib. Le ministre a fait sien ce projet. Mais, le jour même où Harmand vient à Brest presser l'appareillage, qu'apprend-on? Un croiseur anglais est capturé dans l'Iroise. Le commandant se hâte de jeter des papiers à la mer. Trop tard : on les repêche, on les apporte à Brest. L'un d'eux est un arrêté du Comité du Salut Public, faisant allusion en termes voilés,

mais intelligibles, à l'expédition projetée. Nos escadres n'allèrent pas si loin. Entre Lorient et Brest, le 4 Messidor an III, elles rencontrèrent l'ennemi, puis la tempête, y perdirent plusieurs de leurs vaisseaux. Cependant Hoche mûrissait sa grande pensée : l'invasion de l'Angleterre. Malade, touché à mort, et d'autant plus pressant, il surveille dans l'Arsenal les travaux d'armement, anime, gronde, désespère, se plaint à Truguet, ministre de la Marine. Il veut enrôler des forçats du bague pour les lâcher sur la perfide Albion. Villaret-Joyeuse appréhende ce recrutement. Hoche dénonce Villaret, l'accuse d'incurie, propose Bruix pour le remplacer : il se contentera de Morard de Galles, quoiqu'il trouve le pauvre homme bien vieilli. Enfin, par une nuit noire du mois très-noir — *mis kerzu* — la flotte franchit le goulet à destination de la baie de Bantry et trouve l'ouragan, les Anglais, la défaite. Le vaisseau *Les Droits de l'Homme* va s'échouer, après un combat, sur la grève de Plozévet et y perd six cents hommes. Hoche débarque à Rochefort. Brest ni Lesneven, où il avait son quartier général, ne reverront plus la haute silhouette du jeune chef qui portait, comme un autre Achille, sa destinée sur le visage ; on ne le reverra plus à Trévarez, au flanc de la Montagne-Noire, où la belle Louise du Grégo, infidèle à sa caste et à son mari, le Chouan d'Amphernet, lui donnait des informations et de l'amour. Bientôt on apprenait sa

mort en même temps que sa victoire là-bas, sur les bords du Rhin. Brest lui fit des funérailles fictives et somptueuses, le 30 Vendémiaire an VI.

Six mois après, on y attendait le nouveau commandant de l'Armée des Côtes, un général de moins belle prestance, mais couronné des plus glorieux lauriers italiens : Bonaparte. La ville prépara au héros du jour une réception digne de lui. On irait le prendre hors des murs « jusqu'à l'avancée de la place... La garde nationale sera sous les armes à son arrivée et lui fournira une garde d'honneur de cent hommes choisis, autant que possible, parmi ceux qui sont pourvus d'uniformes. » Cet *autant que possible* en dit long sur le dénuement brestois, à cette date. D'ailleurs, le héros ne vint pas : ce n'est pas en Bretagne qu'il voulait opérer contre l'Angleterre, c'est en Égypte.

## CHAPITRE VIII

### PRÉFECTURE MARITIME.

Le 25 Brumaire an VIII, les édiles brestois, accompagnés d'un piquet des troupes de la garnison, parcoururent leur ville pour y publier à son de caisse que le Consulat était né.

Cette nouvelle fut accueillie sans passion. Brest avait d'autres soucis : la guerre, le blocus, le pain quotidien, l'hiver imminent. Le printemps suivant lui apporta, parmi les fleurs, la dignité de Préfecture maritime, et l'été son premier préfet, le comte Caffarelli, un Languedocien qui avait servi dans l'ancienne Marine, bon mathématicien, mieux que cela : une conscience et un caractère. Le premier Consul, d'ailleurs, a des sourires pour le port où il n'est pas entré. Il offre à Brest deux statues de Coysevox provenant de Marly, et encore deux autres, une *Rivière* et un *Neptune* qui ornent toujours les deux extrémités du cours Dajot. Quant à la campagne, elle eut autre chose : ses cloches. Il en restait plus de trois cents à l'Arsenal et en ville : on en renvoya une centaine — celles qui portaient,

en guise d'adresse, le nom des donateurs et de la paroisse.

Mais le drame de la disette continue. Après Bréard, Jean Bon, Palasne-Champeaux, Caffarelli se plaint qu'il n'y ait à Brest « ni chanvres, ni cordages, ni bois, ni goudrons... Point de vin, peu d'eau-de-vie ». Il faut nourrir trente mille habitants. « Il faut du pain, en outre, pour huit à dix mille hommes. » Et ce mot, que Marigny écrivait déjà : « Brest est une colonie. » Les réfugiés et déportés des Antilles sont en principe à la charge de l'Intérieur. Mais, l'Intérieur se déroband, il faut lui avancer des sommes, qu'il néglige de rembourser. La Marine prête à la ville, la ville, qui n'est pas riche, prête à la Marine et à l'armée. Quant aux ouvriers et aux matelots, on leur fait attendre comme aux pires années de la monarchie leur pauvre solde, leur maigre salaire. Le ministre veut qu'on ajourne les paiements. « La faim peut-elle s'ajourner? » lui répond le préfet maritime.

Les croisières anglaises redoublent d'audace, depuis que celles des corsaires malouins sont arrêtées, l'Amirauté britannique ayant trouvé, contre elles, la bonne parade. Dans la nuit du 21 juillet 1801, une de nos corvettes est enlevée devant Camaret, à la barbe des canonnières gardes-côtes. A ce moment luit un espoir : l'Américain Fulton vient faire ses expériences en baie de Bertheaume. Il se flatte de faire sauter un navire avec son *torpedo*.

Effectivement, il fait sauter une vieille carène qu'on lui abandonnait. Mais Caffarelli, malgré sa science, reste sceptique. L'explosion, pense-t-il, est infaillible si la machine infernale peut être accrochée à la coque ennemie : mais comment faire cet accrochage? Qui pendra la sonnette au chat? Fulton parlait aussi d'un bateau plongeur : cet homme ingénieux qui inventait la torpille inventait encore le sous-marin. La paix d'Amiens ajourna les essais. Fulton, découragé en France, alla faire ses offres à l'Angleterre, qui ne les accueillit pas mieux. En dépit du proverbe, c'est en son pays qu'il lui était réservé d'être prophète : l'an 1807 vit, à New-York, le premier bateau à vapeur, troisième invention de Fulton.

Autre avortement : l'Académie de Marine. Le ministre Forfait, qui en avait été membre, voulait la restaurer, sous l'enseigne plus moderne d'*Institut naval*. Caffarelli prépara le travail, mais il n'y fut pas donné suite. L'une des dernières fois où Brest put se sentir à l'honneur, c'est quand le général Leclerc et sa jeune femme, la jolie Pauline, propre sœur du Premier Consul, s'embarquèrent avec vingt trois mille hommes pour Saint-Domingue. Le plus clair résultat de cette malheureuse expédition, ce fut l'arrivée en rade, le 13 août 1802, du fameux Toussaint-Louverture. Pour éviter tout incident, le chef noir ne fut point débarqué à Brest : un canot le mena à Landerneau, d'où on le conduisit par étapes jus-

qu'au fort de Joux, sa prison et sa tombe.

Après le Consulat, l'Empire, et encore la guerre, le vain armement de Boulogne, qui vide à moitié l'Arsenal, et Trafalgar : Le *Pluton*, qui s'y distingue, est une des constructions de Sané ; Cosmao, qui le commande, est un Châteaulinois ; Rosily, arrivé trop tard pour empêcher le désastre, est brestois ; et brestois encore l'amiral Linois, que les Anglais garderont huit ans prisonnier. Que de tristesses ! L'amiral Gantheaume, qui commande en rade, risque le moins possible ses vaisseaux. Alors, comme son nom rime richement à Bertheaume, qui n'est pas en pays lointain, on se distrait en chansonnant ce marin prudent. Un signe de l'embouteillage brestois, ce sont les premiers travaux du canal de Nantes à Brest. Progrès ? Sans doute ; mais décadence aussi, aveu d'impuissance, expédient. Aussi bien, ce canal, commencé en 1806, ne sera terminé qu'en 1842, et ne servira jamais à grand'chose.

Finalement, l'empereur parut se désintéresser de Brest, auquel il préférerait Anvers. Et peut-être, après tout, nulle part, sous son règne, ne put-on mesurer mieux que de la terrasse du cours Dajot, enfin terminée, à quel point les bulletins de victoire affichés aux mairies, les *Te Deum* chantés dans les églises répondaient mal à la réalité des choses, tant que l'Angleterre gardait intact son empire à elle, celui des mers. Cependant, quand vinrent les

mauvais jours, Brest, républicain dans l'âme, resta fidèle à un régime qui pouvait passer pour la Révolution couronnée. La royauté, d'ailleurs, semblait prendre une joie maladroite à lui prouver que rien n'avait changé depuis vingt-deux ans. Qui lui donnait-elle pour commandant de la Marine (on ne dit plus préfet) ? Le vieux Bernard de Marigny, qu'elle allait tirer de la campagne landernéenne où, depuis 1792, il se terrait : un brave marin, certes, loyal, consciencieux, entendu, mais trop représentatif, pour les Brestoises, d'un ordre de choses dont ils n'avaient pas souhaité le retour. Il ne commanda pas longtemps. Revenu aux Tuileries, l'empereur nomma à sa place l'amiral baron Cosmao-Kerjulien, qui avait sauvé l'honneur à Trafalgar. Pendant les Cent-Jours où l'aigle ouvrit encore ses ailes, Brest eut, comme en 89, des fédérés, qui allèrent avec les fédérés quimpérois débusquer de Carhaix une troupe de blancs. Il vit le général Canclaux, vieilli, mais plus soucieux de sa noblesse d'Empire que de son lignage, organiser le recrutement breton. Napoléon empereur, c'étaient à nouveau le blocus des côtes, le ravitaillement difficile, les levées de jeunes hommes. Eh bien ! cinq conscrits seuls manquèrent à l'appel dans le Finistère.

Sous la Restauration, Brest, ville suspecte, est en pénitence. Le succès des missions catholiques dans les campagnes peut, joint au souvenir de Cadoudal et de Quiberon, donner

l'illusion à Paris d'une Bretagne telle qu'on la souhaite. Mais, à Brest, le député de droite Bellart, s'y étant aventuré pour une propagande monarchique, se fait huer. Et un « banquet civique de mille cinq cent soixante couverts » offert par la ville aux troupes de terre et de mer y fête, le 26 août 1830, la Révolution de Juillet.

Et pourtant, Brest devait quelque reconnaissance à la Restauration, qui avait, sans bruit, restauré aussi notre Marine, marqué la place de la France à Navarin et fait l'expédition d'Alger. Brest lui devait en particulier deux choses : son hôpital maritime et l'École Navale. Celle-ci avait d'abord été assez bizarrement placée à Angoulême. Elle fut transportée sur l'un des vaisseaux mouillés en rade, l'*Orion*. Il ne reçut son contingent d'élèves que le 1<sup>er</sup> novembre 1830, plus de trois mois après le départ de Charles X.

L'un des fils de Louis-Philippe, le prince de Joinville, était marin, et des Brestois ont longtemps gardé le souvenir des visites qu'il fit à leur port, mais c'est seulement sous le Second Empire que Brest sembla prêt à redevenir ce qu'il avait été, « la pensée de Richelieu, la main de Louis XIV » et l'unique gloire de Louis XVI. En 1858, l'Empereur y parut avec l'Impératrice. Un bal magnifique fut donné, le 10 août, dans la Halle aux Blés, qui avait alors quinze ans d'âge. Quelle allégresse quand les souverains y firent leur entrée,

lui en uniforme de général, elle en robe bleue pailletée d'argent et couronnée de tous ses diamants, le Régent au milieu : elle le portait pour la première fois, elle faisait cet honneur à Brest ! L'air de la *Reine Hortense* les accompagna jusqu'à leur trône, installé sous un dais de velours rouge. Puis le quadrille impérial ouvrit le bal. Et aussitôt ce fut un autre défilé, celui des couples paysans en costumes locaux, derrière binious et bombardes (1). Ils exécutèrent sous les yeux amusés des visiteurs leurs gavottes et leurs jabadaos. Brest et le Finistère inauguraient ainsi l'exploitation d'un pittoresque vénérable, curieux, charmant. Pour préciser le sens de l'intermède, le maire offrit à l'impératrice un album d'aquarelles signées du peintre brestois Caradec et représentant des paysans et paysannes de la région... Ah ! ce fut un beau jour et une belle nuit. Eugénie fut si charmée du voyage qu'elle revint. Elle alla même incognito manger des fraises à Plougastel.

Les faveurs, après cela, pleuvent sur Brest : nivellement du Salou ; creusement de trois nouvelles formes de radoub ; agrandissement du bassin Troulan — ou Tourville ; construction des ateliers des machines : et puis, quatre nouveautés d'importance : la voie ferrée, le port marchand de Porstrein, l'École des Pupilles, le Pont-Tournant. Que de motifs de gratitude

(1) Nom de la musette bretonne.

envers l'Empire ! Mais Brest a le cœur républicain et ne pardonnera pas à l'homme de Sedan.

Sedan n'empêche pas les progrès. Au contraire, c'est sous la III<sup>e</sup> République, entre 1870 et 1900, que Brest paraît atteindre son apogée. C'est alors que la ville est le plus peuplée, que le port, en possession de tous ses organes, exerce le plus de rayonnement. Ceux qui furent jeunes dans le Brest de cette époque n'ont pas oublié quel prestige, un peu mystérieux, avaient à leurs oreilles ces mots : la Majorité, la Maistrance, les Subsistances. Trois vaisseaux noirs et blancs à la façon d'un damier perpétuaient en rade le souvenir de la flotte en bois : c'étaient l'*Austerlitz*, école des mousses, la *Bretagne*, école des novices, et, entre les deux, le *Borda*, école des officiers. La vieille discipline y régnait, exigeante et peu douce. En pleine ville, une autre école, celle des Pupilles, s'était installée dans l'ancien séminaire des Jésuites. Là, l'éducation était plus paternelle. Il s'agissait d'y former de petits garçons, à l'origine, de petits orphelins, fils de matelots morts au service. Jusqu'en 1883, ces futurs gabiers s'exerceront aux mâts d'une jolie corvette discrètement ensablée dans une cour. Un filet à larges mailles, comme dans les cirques, recevaient les maladroits qui perdaient pied dans les enfléchures. En 1883, l'établissement devint École des Mécaniciens, et les matelots-enfants émigrèrent à La Villeneuve, au fond

d'une anse de la Penfeld, parmi les arbres, à l'abri des vents, comme pour mieux s'imprégner de la douceur bretonne au seuil d'une vie vagabonde et rude.

Toulon a la préséance depuis 1900. C'est le port de la facilité, dit-on, de la joie de vivre, des petites alliées, des fumeries d'opium. C'est le port de la lumière en fête. Les quais, de niveau avec la mer, sont comme une large passerelle invitante, et des cafés accueillants s'y alignent au spectacle d'une eau bénévole. Mais Brest était bien le port d'une époque où le service hésitait encore à s'humaniser. L'envol hebdomadaire des *Bordaches* au pont Gueydon, dans la rue de Siam les brochettes de cols bleus, de pompons rouges et de chemisettes rayées, d'intermittentes et naïves bordées rompant la monotonie des exercices, cela pouvait faire illusion : mais la règle était stricte et tout Brest était soumis à la règle. L'horaire brestois se marquait par des bruits de tambours, de fifres, de clairons, de canons. C'est le canon qui, matin et soir, signalait l'ouverture et la fermeture du port (1) et les habitants pouvaient régler leur montre sur ce bruit martial. Le soir encore, plusieurs cliques sonnaient la retraite sur le Champ-de-Bataille, et toujours sonnante et tambourinant, regagnaient chacune leur caserne. Des

(1) Cela jusqu'en 1924 : un décret Bokanowski a remplacé le canon par une horrible sirène.

patrouilles circulaient au pas dans les rues. Bruits familiers, images familières, qui s'inséraient dans le quotidien de la vie brestoise et la militarisaient.

C'est en rade de Brest que s'amarraient à leur corps mort les cuirassés les plus puissants, massifs comme des forteresses avec leurs superstructures ; que les croiseurs du dernier modèle allongeaient leurs éperons faits pour l'abordage. Le groupe des trois vaisseaux-écoles formait avec cette flotte d'acier un contraste émouvant. Le vieux *Borda* a tenu son mouillage jusqu'en 1913, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une carcasse spongieuse, promise aux jeux de la prochaine tempête. *L'Iphigénie*, sortie des chantiers du port, la *Melpomène*, lancée en 1890, derniers exemplaires d'une Marine périmée, évoluaient encore entre l'Île Ronde et Quélern, quand elles ne franchissaient pas le goulet pour promener leurs aspirants ou leurs apprentis-gabiers à travers les Océans. Une note mélancolique était donnée par les pontons amarrés dans l'avant-port ; vétérans démâtés, retraités, ne sachant plus rien du mouvement de la mer, en cette eau mi-douce et mi-captive, que l'alternance du flux et du reflux. La *Dévastation* elle-même, après avoir fait l'orgueil de nos escadres cuirassées, vint finir sous le Grand-Pont, convertie en école de chauffe. Plus que jamais on put la voir cracher de la vapeur, crier, tousser, trépider, comme si elle allait

courir à la conquête des houles. Vain simulacre : le dragon était enchaîné.

Où Brest semblait le plus brestois, c'est dans les pompes annuelles du 14 juillet, qui n'était point ici une fête politique, mais essentiellement, magnifiquement militaire. Ah ! cette salutation des vaisseaux en rade ! Qu'est-ce que les mornes salves d'honneur dans une ville quelconque de garnison près de ce vivant tableau d'Ozanne ou de Gudin soudainement apparu au matin du grand jour, quand vieux et jeunes, ceux d'acier, ceux de bois, également pavonisés de toutes leurs flammes, s'entouraient à l'envi de blanches nuées olympiennes, d'éclairs et de fracas ? Et quel spectacle, pour des yeux d'enfants, que toutes les troupes concentrées sur la vaste place du Château — lignards en pantalon rouge, marsouins en pantalon bleu, marins, mousses, pupilles, bordaches, gendarmerie départementale et maritime, artillerie de terre et de la marine, pompiers du port et — ne les oublions pas — pompiers de la ville, au casque empanaché ! Et toutes ces cliques, ces fanfares, ces musiques, parmi lesquelles celle de la Flotte, la première de France, disait-on, n'était celle de la Garde Républicaine, toutes, l'une après l'autre, ponctuant les saluts successifs au vice-amiral préfet, qui passait la revue. Et puis le défilé, des vagues de baïonnettes, si belles à voir du talus herbeux de la Poudrière, quand elles remontaient le

cours Dajot et accéléraient leur train pour aborder la rampe de sortie ! Tout Brest, ce matin-là, sentait la poudre et marchait au pas cadencé. Le soir — autre splendeur — la Retraite descendait des lointains du Petit-Paris, avec tous ses tambours et ses cuivres, dans une gloire de lampions et de feux de Bengale.

Rien ne prévaut contre de pareils exemples. Comment le civil même, à Brest, en cette fin de siècle, n'aurait-il pas eu l'âme militaire ? Qui donc, parmi les habitants, n'avait quelqu'un des siens sous les armes ? La plupart des Bretons qui formaient le gros de la population brestoïse étaient des matelots, des riverains : ils trouvaient là une atmosphère toute faite pour leur dynamisme habituel. En ce bout du monde où la lutte est de chaque jour entre le sol et l'Océan, entre le marin et la mer, rien de plus normal que le goût de l'élan, de l'assaut, du *drang*, comme disent nos voisins de l'Est, de l'*arog atao* ! — « avant toujours ! » — devise bretonne des plus fréquente, gravée sur la coque de tant de chaloupes ! La contagion était partout. La petite guerre sévissait entre enfants — ceux de Brest contre ceux de Recouvrance, ceux des écoles contre ceux du lycée. A l'intérieur même du lycée, une brutalité allègre avait cours, qui eût effaré bien des mamans du val de Loire ou du val de Seine. Entre les deux roulements de tambour qui signalaient la fin des récréations, se livraient

des matches de boxe à poings nus, sous les yeux d'un maître impuissant à briser le cercle serré des spectateurs. Et cela manquait terriblement à ceux des lycéens qui changeaient de lycée, qui trouvaient ailleurs, et surtout à Paris, la raison, la politesse, la critique, la civilisation, l'humanité, la France.

C'est pourtant ce Brest que, dès avant la guerre, on a pu appeler la Ville Rouge. Rouge, ce n'est pas la première fois qu'elle l'était. Mais le paradoxe parut vif, que des ouvriers d'un arsenal militaire, prenant d'eux-mêmes, involontairement, la pas cadencé pour y entrer ou en sortir, chargeassent un des leurs de foudroyer le militarisme à la Chambre. On savait aussi que Gustave Hervé, stratège et tacticien de la guerre sociale, était natif de Brest ou plus exactement de Recouvrance.

Mais quel cas significatif que le sien ! *La Guerre Sociale, la Victoire* : ces titres militaires sont parlants. Ceux qui furent les condisciples de Gustave Hervé au lycée de Brest n'ont pas oublié sa véhémence narquoise contre un certain nombre de choses établies, ni que l'un de ses succès de bon élève fut un exposé de deux heures sur la bataille de Waterloo, où Cambronne et son héroïque juron ne furent pas oubliés. Cette façon de dire « non » à la force, et en uniforme de général, était bien faite pour réjouir Hervé. On n'ignore pas que notre journaliste était le frère aîné d'un artilleur qui pensa d'abord être marin

et qui tomba parmi ses pièces, sous la mitraille allemande. Depuis 1914, il déploie le drapeau tricolore comme il déployait autrefois son drapeau rouge : c'est un Breton auquel il faut de toute façon un drapeau ; c'est un Breton ardent qui aime l'excitation de la bataille ; c'est un patriote socialisant ou un social-militariste qui se complait dans l'antithèse. Si la France l'avait suivi, elle aurait eu un hervasisme que l'hitlérisme, au delà du Rhin, n'aurait eu ensuite qu'à plagier. Mais la France n'est pas hégélienne : elle n'admet pas la conciliation des contraires.

Au pays d'Hervé, rien de plus banal. Cette humeur à la fois réfractaire et disciplinée, c'est l'air du lieu — l'air respiré par Marie Lenéru, âme cornélienne qui sut regarder le malheur en face et se faire à elle-même sa loi ; par Frédéric Plessis, poète-citoyen qui honnit la Cité ; par l'autarchiste ou anarchiste amiral La Réveillère ; par le compositeur Jean Cras, autre amiral ; par Victor Ségalen, par Joseph Créac'h et combien d'autres ; par maint internationaliste de l'Arsenal, appliqué à sa tâche, consciencieux et même zélé. On a vu l'amour-propre professionnel accomplir en ces chantiers des prodiges. La construction du malheureux *Iéna* en fut un ; celle du *Jean-Bart*, un autre. Il s'agissait, cette fois, de devancer Lorient, où se construisait le *Courbet*. Quelqu'un qui assistait à ce travail disait que le bruit des riveuses dans les tôles

de la coque prenait un sens liturgique à ses oreilles. Les deux lancements eurent lieu à un jour de distance. Une nuit, me trouvant à Brest, j'allai m'accouder au parapet du pont. Une activité insolite régnait dans l'Arsenal. De puissantes lampes électriques trouaient l'ombre. Des marteaux invisibles retentissaient. Ils martelaient, elles éclairaient un nom : Fachoda. Cette Penfeld noire entre les hautes piles, c'était une des artères où l'on eût le mieux senti circuler le sang de la France.

Depuis, notre politique navale a modifié son orientation, et Brest a cessé d'être notre premier port militaire. Cette diminution de prestige fut pour ainsi dire consacrée le jour de juillet 1905 où les cuirassés britanniques de l'amiral May vinrent, au nom de l'Entente Cordiale, s'amarrer dans la rade. Une belle fête, et bien réjouissante, bien rassurante. Cela se trouvait coïncider avec le développement de la propagande socialiste dans le port, et de la mystique pacifiste dans le ministère de la rue Royale. C'est le temps où, par une sorte de défi à leur destination, des croiseurs s'appelaient l'*Edgar-Quinet*, l'*Ernest-Renan*, le *Voltaire*, le *Diderot*, comme si leurs canons jumelés dans les tourelles n'eussent été qu'un vain simulacre, et que leur pont de fer portât un bois d'oliviers. Ce n'est pas le temps où il a fait le plus beau être à Brest officier de Marine.

Mais, si le port militaire était frappé de

décadence, n'y avait-il pas une belle revanche à attendre du port marchand ? Il existait, en somme. Grâce à un souverain mal famé, on l'avait là, sous les yeux, au pied du cours Dajot, après la dernière marche de l'escalier de fer pratiqué dans les schistes de la falaise. Pas très plaisant à regarder, encrassé de charbon, enlaidi de rails, de hangars, de toits en dents de scie et de cheminées en fuseau, mais offrant aux cargos, voire aux paquebots qui voudraient en user, des bassins d'une profondeur que n'avaient ceux d'aucun port français sur la Manche ou sur l'Océan. Ainsi naquit le projet de Brest-Transatlantique, projet grandiose auquel s'attachèrent quelques Brestoises et quelques amis de Brest, entre autres Paul Casimir-Périer, le fils de l'ancien président : il ne s'agissait de rien moins que d'enlever au Havre le privilège dont il jouissait depuis 1786 dans nos relations avec l'Amérique.

Le Havre protesta avec véhémence, objecta aux « illusions brestoises » la pauvreté industrielle du pays breton, les déficiences du rail entre Rennes et Brest, celles du canal entre Brest et Nantes, mais surtout la difficulté des accès par mer, ce tumultueux semis d'îlots et de récifs en des eaux justement redoutées. Cette dernière raison était la plus frappante, mais aussi la moins bonne. Elle ne tenait pas compte de tout ce qu'on avait fait, de tout ce qu'on faisait en ce début de siècle pour la

sécurité de ces parages. Il existe à Porstrein, sur le premier éperon du port de commerce, un bureau des Ponts et Chaussées. C'est là que se règlent l'éclairage et le balisage du secteur marin. C'est à ce quai que s'amarrèrent les vapeurs chargés de ravitailler en pleine eau les phares solitaires, et de jeter à l'accore des écueils, au bout de ses deux cents brasses de chaîne, le monstrueux crapaud de fer qui maintiendra, contre la tempête, la bouée-signal. Entre la tour octogonale du phare d'Eckmühl, édifiée à la pointe de Penmarc'h en 1897, et la tour cylindrique de l'île Vierge, qui date de 1902, que de feux nouveaux conduisaient le navigateur, selon la juste expression nautique ! Vint la brume, moins fréquente qu'on ne l'a dit, les sirènes, les cloches sous-marines, les ondes hertziennes donnaient le cap. *Lut* d'Ouessant, le *sol* de Sein, l'un et l'autre ayant sa cadence, assuraient la route en musique.

Passant de la polémique aux actes, Brest s'octroyait une forme de radoub de deux cent vingt-cinq mètres, plus longue de trente-six mètres que celle du Havre, et obtenait le droit de construire dans le plus grand de ses bassins un beau quai sur voûtes, pour l'accostage des gros navires. L'adjudication des travaux eut lieu le 31 juillet 1914.

Trois jours après, c'était la guerre.

## CHAPITRE IX

## FRONT DE MER.

Sur les blés moissonnés et les flottes de pêche, le ciel breton était aussi méditerranéen qu'il sait l'être, quand le tocsin du 2 août 1914 y retentit. Le vieil appel fut aussitôt reconnu. « Je suis prête », répondit la ville. « Je suis prêt », répondit le village. La veille, des adolescents à col bleu avaient envahi en chantant les petits trains locaux. Leurs aînés partirent à leur tour.

Un mois après, d'Ouessant et de Penmarc'h, les longues-vues se dirigeaient sur des paquebots britanniques, chargés de troupes d'outre-Manche et de l'espoir passionné des guetteurs.

Mais cette ligne d'horizon, et ce qu'elle portait, ce n'était plus seulement un spectacle. La côte finistérienne devenait un secteur de notre front de mer. Brest, cette fois, allait donc retrouver son activité de combattant ? Moins, vraiment, qu'on s'y attendait. L'Angleterre se chargeait du principal travail dans la mer du Nord et la Manche. C'est surtout dans la Méditerranée, dans l'Adriatique, aux Dar-

danelles, que les marins du Finistère donnèrent ce qu'on pouvait espérer d'eux : tout.

Sur leur côte, cependant, la garde n'était pas harassante. Aux premiers jours des hostilités, d'étranges rumeurs y avaient couru : des gens avertis chuchotaient que la Bretagne était destinée, dans les projets du Kaiser, à redevenir un duché pour son Kronprinz. Penmarc'h — prenons-le pour exemple — s'attendit à un débarquement de casques à pointe. Une trentaine de territoriaux s'en furent tenir garnison à l'ancien phare, armés de fusils Gras, sans le moindre canon-revolver, sans une mitrailleuse. Sauf aux heures de faction, ces papas à l'uniforme défratchi n'avaient pas l'air bien martial. Ils traînaient leurs espadrilles ou leurs sabots autour du poste. Comme M. de Chateaubriand, ils baillaient leur vie. Au bout de deux mois, on les rendit à leur caserne.

Le guet était plus fatigant, au sémaphore. Dans cette tour carrée à minedeblockhaus où, à proximité des appareils de télégraphie, se trouvent catalogués les pavillons et les modèles de toutes les marines, quatre guetteurs (les deux du temps de paix et deux matelots supplémentaires) veillaient, en se relayant, nuit et jour. Veille monotone, ingrate, mais nécessaire. De temps en temps, par le trou d'une tôle remplaçant une vitre, une longue-vue se braque sur l'horizon qu'empanachent des fumées. Il s'agit de renseigner au pas-

sage les vapeurs qui vont du nord au sud, ou du sud au nord, de prendre langue avec les cargos qui viennent d'Amérique et qui demandent un pilote ou un convoyeur. Puis, que d'embûches à prévenir ! Périscopes aussitôt disparus qu'aperçus, navires suspects dont le signalement est en hâte transmis à Lorient ou à Brest, ravitailleurs de corsaires ou de sous-marins. La population, avec ses yeux exercés, regarde aussi et fait ses commentaires. Mais, ce qui l'intéresse au moins autant, ce sont les épaves. La mer, sur ces grèves, est bonne pourvoyeuse : la guerre pareillement.

Les nouvelles du front de terre sont plus dramatiques. Que d'hommes sont partis qui ne reviendront pas ! Les noms des morts s'alignent en belle ronde dans la salle de la mairie, sur un tableau naïvement colorié, orné de drapeaux et d'écussons, chef-d'œuvre d'une fille de l'instituteur. Le recteur les proclame aux offices du dimanche et chante un *De profundis*. Comment ces deuils sont-ils supportés ? Avec courage. Pas ombre de révolte. Très peu de gloriole. Le fatalisme du pays, encore accru chez les pêcheurs par l'expérience d'une mer périlleuse, fait accepter les pertes les plus cruelles comme normales et préalablement consenties. L'activité quotidienne continue à la ferme, sur la barque. Seulement, on apprend tout à coup qu'un de ces hommes calmes vient de mourir, usé par le chagrin.

Et ceux du front ? Qu'on lise leurs lettres ou qu'on écoute des permissionnaires, des convalescents : rien de plus sobre que leurs récits. Si vous y cherchez les réalités tragiques ou pittoresques de la bataille, de la couleur, de l'éloquence, de la blague, vous risquez fort d'être déçus. Parfois, un détail vous évoque une scène d'horreur ou d'héroïsme. Mais, en général, ils se bornent aux informations les plus schématiques. Sans doute aussi les mots ont-ils pour eux plus de sens que pour nous. Ils greffent sur leur breton des expressions de caserne, et disent : « Qu'est-ce que nous avons pris ? » ou encore, traduisant l'idiome maternel : « C'était une pitié ! » Et ils hochent la tête. Insistez, demandez si chez les Prussiens ce n'était pas une pitié aussi, s'ils n'ont rien pris, eux non plus ; ils vous répondent, un peu étonnés de la question, par des : « Bien sûr ! » et des « Bien entendu ! » Qu'on endommage l'adversaire, rien de plus naturel. On est là pour ça. Alors, inutile d'en parler. Mais les camarades ! Puis le régime de la tranchée et du cantonnement, ce qu'on mange et ce qu'on boit, comment on dort, à quoi l'on se distrait, voilà qui vaut qu'on en parle, étant sur le plan de la vie locale. Voilà ce que chacun commente avec enthousiasme ou désenchantement. On reconnaît ici ceux qui ne relatent un sauvetage où ils ont risqué leur vie que pour supputer la prime qu'on leur octroie-

ra, ou d'une dure saison dans la mer d'Islande que pour glorifier le boujaron du matin.

Un beau gaillard, large comme ils sont tous et haut comme il en est peu, matelot versé dans la coloniale, se remet d'une bronchite contractée sur le front de Champagne : il était tombé dans un boyau plein d'eau et n'avait pu, avant six jours, changer de vêtements et de linge. On lui demande s'il s'est payé sur l'ennemi. Il avoue en avoir tué sa part. « A coups de fusil ? — A coups de fusil, peut-être, mais sûrement à coups de baïonnette. » Il s'arrête une seconde, calcule, déclare qu'il est « sûr de huit. » Et, le souvenir de la charge se précisant soudain, il en retrace l'épisode qui fut pour lui capital, une passe d'escrime où un double pas en arrière le sauva. Son ton est garant qu'il revit ce péril avec intensité. Mais l'explication est toute technique et, au lieu du cri de triomphe que pousserait ici un héros d'Homère, dont ces hommes simples sont à certains égards si proches, on recueille cette conclusion : « Ah ! c'était pitoyable. Du sang partout : ça sautait sur les cuisses, sur les mains. Bon Dieu ! c'était dégoûtant. »

Non, ce brave garçon n'est pas fier de sa besogne. Un autre disait, dans une ville où, permissionnaire, il croisait un peloton de prisonniers : « Je préfère ne pas les voir. J'étais mitrailleur à Dixmude : j'en ai trop tué. »

Ces hommes sont humains. Mais il faut les connaître, savoir comme ils se passionnent, comme les plus placides se grisent nerveusement, de quelle résolution, de quelle sombre énergie ils sont capables, comme ils foncent, tête baissée, sur l'obstacle. Les grands sentiments qui animent la lutte, les hauts instincts qui soutiennent leur courage, restent à l'arrière-plan de leurs propos et peut-être de leur conscience. Ce qui surnage, c'est cette contagion de l'ivresse guerrière, avec le sentiment du devoir, mais du devoir précis, limité comme une consigne, une sorte d'honnêteté de bon ouvrier qui tient à remplir ses engagements, une vive et sérieuse entente du métier de soldat.

Au pays, cependant, l'or des épargnes passe de l'armoire au bureau de poste. Les semailles sont faites, et le froment, l'orge, le seigle mûrissent, quoiqu'il y ait moins d'hommes aux champs. Quoiqu'un cinquième des barques ait désarmé, la pêche reste une grande ressource : elle serait bien meilleure si elle n'avait contre elle deux ennemis, le sous-marin et le règlement. Celui-ci est le pire. Contre le sous-marin, qui s'en prend surtout aux thoniers, les trouvant plus au large, la Marine organise des groupements et des escortes. Contre le règlement, rien à faire. On a dit : « Pêcher est un devoir dans les circonstances actuelles, pêcher beaucoup, pêcher davantage. » Alors des sardiniens répondent : « Laissez-nous

pêcher avec nos filets tournants, qui pêchent si bien. » Mais non : seul le filet droit reste autorisé. Tant pis s'il pêche mal : vous vous croiserez les bras devant cette fortune qui est dans votre baie, et qui vous nargue, intangible par décret. Heureusement qu'avec beaucoup de peine et de chance, on a fini tout de même par bien pêcher.

La guerre a développé, parmi de belles vertus, un égalitarisme assez ombrageux. Des femmes font grise mine à celles dont les maris ou les fils mijotent dans la pacifique monotonie des forts du Porzic ou du Toulinguet, sous couleur de contribuer à la défense maritime de Brest. Elles n'acceptent pas non plus avec leur tolérance coutumière les fantaisies des rares citadins venus « comme d'habitude » passer la saison chaude au bord de l'eau. Les petites dames en mal de déguisement qui arborent des costumes de mariées cornouillaises en des temps où le noir seul se porte, les corsages trop diaphanes, les jupes trop claires, les lèvres trop rouges et les rires trop aigus font scandale. Une fermière que la guerre a rendu veuve voit deux de ces élégantes à cervelle d'oiseau esquisser avec un gentleman exotique un pas nouveau sur le sable uni d'une plage. Dans son indignation elle leur tend le poing et leur crie : « *Guisty* (l'injure est forte) (1), *peuz ket mez, en amzer*

(1) Voir la traduction, page 21.

*ar brezel ?* — « N'avez-vous pas honte, en temps de guerre ? »

Mais le grand sujet de jalousies et de plaintes, ce sont les allocations. Tous voudraient de la manne officielle, en brouillant un peu les cas et les espèces. Il est vrai qu'elle n'est pas toujours répartie selon l'équité. Et l'on sait que la guerre, qui développe la vertu de sacrifice, n'est pas défavorable au péché de convoitise.

Quant au sentiment religieux, spécialité bretonne, au début tout au moins, elle le rendit plus vif, plus tendre, plus scrupuleux. Je revois certaine procession du 15 août, au pardon de Notre-Dame-de-la-Joie. J'en avais vu déjà de bien émouvantes, où des hommes pieds nus, en chemise blanche et pantalon blanc, suivaient l'image de la Vierge, rappelant un récent naufrage, mais jamais je n'avais saisi sur les visages l'expression d'une aussi profonde piété, jamais je n'avais senti autant de foi tranquille et abandonnée que dans le regard de ces femmes, dont quelques-unes étaient des veuves.

Notre-Dame Marie, protectrice des pêcheurs bretons... Un soir très doux du même été, le 8 septembre, comme nous marchions le long de nos roches, nous entendimes venir de la baie des voix d'hommes et de femmes, des mots du pays, un chant. Les chanteurs étaient dans une barque dont nous distinguâmes bientôt, dans l'ombre, la double voile. Et le chant

aussi se précisa : c'était le cantique de Notre-Dame de Penhors, qui a sa chapelle à mi-chemin, par la grève, de la pointe du Raz et de Penmarc'h.

Etre Penmarc'h ha Beg ar Raz.

Poussée par une légère brise d'est, la barque rangeait sans hâte les roches redoutables, *Men ar Groez*, le *Lestr*, *Talifern*. Et le cantique, ample et lent, déroulait à mesure ses strophes. Elles louaient les mérites de Celle qu'on n'implore pas en vain. Et il y en avait une qui disait :

Kalz a dud epad ar brezel  
Ho deuz bet sonch euz ho chapel,  
Ha nikun n'en de uz ho pedet,  
Guerc'hez, heb beza silaouet.

« Beaucoup de gens pendant la guerre — ont pensé à votre chapelle. — Aucun d'eux ne vous a priée, — Vierge, sans être écouté. »

Cette barque qui glissait dans les premières ténèbres et qui leur jetait, en la langue du pays, ce bel hymne, n'était-ce pas une image de l'Armorique, patrie de la mer, se recueillant entre deux batailles et chantant sa foi, un soir de trêve ?

Tel est le village. Mais Brest, la grand'-ville ?

Brest est devenu une usine, où l'on fabrique des obus, des prolonges d'artillerie, des voitures, des ponts métalliques — quoi encore ? — mais pas de bateaux, en tout cas, pas de

cuirassés ni de croiseurs. Des navires partent, les flancs bourrés de munitions, pour Arkhangel. Ils reviennent avec du blé russe, des soldats russes. Des Portugais aussi débarquent. Il faut protéger ces traversées : on y parvient sans trop de peine. Mais gare ! Voici l'an 1917 et son tardif printemps, la guerre sous-marine à outrance. Le ravitaillement est en péril, l'armement menacé, le fret cher. Vedettes, remorqueurs, chalutiers, hydravions, dirigeables font leurs patrouilles. L'Armement accélère ses constructions. Et les convois s'organisent comme au temps de Dubois de la Motte et de Villaret-Joyeuse, mais les convoyeurs ne sont plus de jolies frégates ou des vaisseaux à trois ponts. Ce sont, pour la plupart, de robustes petits vapeurs de deux cents à deux cent cinquante tonnes, qui ont traîné l'*ottertrawl* sur la Grande-Sole et la Petite-Sole avant d'être badigeonnés de gris, à l'uniforme de la flotte de guerre. Cette grisaille signifie qu'il y a à bord deux canons avec leur provision d'obus, la juste ration de grenades, un poste de T. S. F. sur la passerelle, un poste d'écoute au fin fond de la cale avant, un équipage militaire — ou militarisé, — même une façon d'État-Major que préside un lieutenant de vaisseau ou un enseigne.

L'étrange guerre ! Un guerrier, ce chef ? Ou un chef de train ? Il a une ligne qui s'appelle Brest-La Pallice, à moins que ce ne

soit Brest-Cherbourg. L'une vaut l'autre. Prenons la première. Voici, très régulièrement, comme les choses se passent :

A Brest, gare de départ, le train se forme : paquebots, cargos, cargos mixtes bizarrement peinturlurés, eux, à grands coups de pinceaux futuristes (il s'agit de désorienter les périscope). L'un d'eux tient en l'air, au bout d'un fil, un ballon du genre saucisse : ce sera l'œil du convoi. Les convoyeurs prennent chacun leur poste et, de grand matin, à trois heures plutôt qu'à quatre, on franchit le goulet.

Mais la route est longue jusqu'à La Pallice, et l'on fait de la petite vitesse, comme il sied à un brave train de marchandises. La nuit vient, quand on entre dans les coureux de Belle-Ile. Alors, comme les voyages de nuit sont interdits en principe, on va faire son somme dans la baie de Quiberon, à l'abri de la tempête si elle souffle et aussi — grâce à des barrages de mines — à l'abri des malices teutoniques.

Réveil à trois heures. Cap au large. Tard dans la soirée, on arrive à La Pallice, point terminus. Garage. Attente du train à destination de Brest. Ledit train venu ou formé, retour par la même ligne, en deux mêmes étapes, avec même arrêt sous Quiberon.

Été, hiver, quelque temps qu'il fasse, c'est le même emploi des jours, le même dépècement des heures. Cela dure des mois et des mois. Cette guerre est une merveilleuse régu-

latrice. Du pirate ? Il y en a. Vraiment, on ne peut pas dire qu'il manque. Seulement il ne se montre guère. Guère plus que les Apaches le long du Texas-Pacific — sauf au cinéma.

Autres rencontres : soit le canot d'un navire coulé, qui danse, le pauvre, sur les houles, avec son équipage ramant au petit bonheur ; soit un chasseur français venu de l'arrière-port de Concarneau, soit un chasseur américain sorti de l'anse de Bénodet. Qu'est-ce donc qu'il signale ? Qu'il a embarqué des neutres victimes d'une canonnade ? Le malfaiteur est proche : il faut le débusquer. Le commandement appartient de droit au plus haut grade, lequel doit appartenir au chef du convoi. Mais il ne faut pas froisser un allié. Le lieutenant de vaisseau prend le mégaphone :

— *Please come under my command ?*

La réponse vient généralement en fanfare :

— *All right !*

Et la chasse commence. La saucisse a-t-elle vu quelque chose ? Stop ! Les oreilles sont aux écoutes. Et quelle émotion si, tout à coup, dans le silence décourageant, un des convoyeurs signale :

— Bruit d'hélice !

Quelle émotion, mais quel sang-froid !

On tourne, on zigzague. Les signes se précisent. On tient le gisement. Le crayon appuie sur la carte aux points obtenus. Le chef commande :

— Réglez les grenades à dix mètres !

Il y en a quatre suspendues aux rails.

— En avant toute !

Les douze nœuds doivent être atteints. C'est le maximum que puisse donner l'honnête châtier. Il faut au moins cela pour éviter le contre-coup de l'explosion.

— Larguez !

Floc ! La grenade est tombée à l'eau. Le vapeur bondit, dans l'écume qu'il soulève. Quatre, cinq secondes s'écoulent, les regards se portent tous à l'arrière. Et brusquement, une houle se gonfle, crève, jaillit en une gerbe monstrueuse, dans un tumulte de fumée noire, jaune et bleue. Le vapeur est terriblement secoué. Et l'autre, sous les profondeurs glauques, l'explosion a-t-elle disjoint ses tôles, arraché ses rivets, brisé les ampoules qui l'éclairaient ? Bien rare, la tache d'huile révélatrice, linceul déployé à la surface de l'eau. Plus rare encore, l'émersion du sous-marin touché. Peut-être court-il encore comme il peut. Et peut-être qu'il est au fond, immobile,

Sous l'aveugle Océan à jamais enfoui !

Mais les convois par excellence, ce sont ceux des transports venus d'Amérique. Pendant des mois, à partir de mars 1918, des cargaisons de matériel, de victuailles et d'hommes suivirent la ligne de New-York à Brest. C'était la plus courte, et quelle rade, mieux que celle de Brest, eût accueilli les géants de la *Cunard*

*Line* et de la *White Star*, les colosses de Brême et de Hambourg, servant sous des noms nouveaux la cause des alliés ? Des destroyers américains ou anglais les accompagnent. Nos contre-torpilleurs vont à leur rencontre. Les parages d'Ouessant et l'Iroise sont infestés de sous-marins auxquels les *Patrouilleurs de l'Océan* font une chasse de jour et de nuit. Il le faut : quelle catastrophe si un paquebot de 52 000 tonnes comme le *Léviathan*, ex-*Vaterland*, chargé de dix mille Sammies, recevait une ou deux torpilles dans ses tôles !

Pareil malheur ne se produisit point, Dieu merci ! Un jour, le *Mount-Vernon*, touché, vint se faire réparer à Brest. Ce fut tout. La méthode dans la vigilance avait rendu, d'Ouessant au goulet et d'une chaussée à l'autre, le métier de pirate impraticable. Pas un des beaux soldats khaki ne fut envoyé par le fond. Entre mars et le 11 novembre, on en débarqua sept cent soixante douze mille. Ajoutez les services, les équipements, les tonnes d'acier, toute une ferraille. Tout et tous arrivèrent à destination. Qui eût osé prédire une réussite si complète ? Car il y avait d'autres malfaiteurs aux aguets que ces Allemands. Il y avait les courants, les brisants, les récifs, et même, de temps à autre, la brume — tout ce qu'on avait incriminé dès le temps de paix. Figurons-nous la surprise et peut-être la stupeur des Américains, après leurs six jours de traversée, quand, ayant

trouvé la mer libre au bout de l'Ambrose Channel, ils font connaissance avec le vieux continent par ce chapelet d'îles, d'ilots et de roches, qui commence au niveau d'Ouessant et se continue jusqu'en plein goulet de Brest. Étrange pays, en vérité, où la nature est si peu raisonnable, où la terre n'en finit pas de finir, ni la mer de courir à l'aventure, où l'on est si exposé à les prendre l'une pour l'autre ! C'est un miracle si, parmi tant d'allées et venues, il n'y aura aucun échouage, aucun abordage. Mais non, il n'y eut pas de miracle, il y eut seulement d'excellents guides, qui avaient enregistré avec soin les alignements, les sondages, les feux fixes et les feux tournants, le clignotement des bouées lumineuses, la voix des sirènes et des cloches marines. Il y eut, dans des circonstances inattendues, inouïes, la démonstration inespérée de l'excellence des accès de Brest en toute saison, par tout temps et par toute mer. La chimère raillée cinq ans plus tôt était devenue une réalité de chaque jour. La cause de Brest-Transatlantique était gagnée.

Comment les tonnes de matériel et les milliers d'hommes purent-ils se caser, même temporairement, dans l'une des villes les plus tassées qui soient ? Ce fut peut-être un autre miracle, d'autant plus étonnant qu'à l'afflux américain correspondit une forte infiltration de provenance inverse et généralement moins désirable. C'est conforme à la tradition des ports qu'ils hébergent aux moments critiques

une pègre plus ou moins brillante. Pour quelques Bretonnes imprudentes, qui donnèrent leur cœur à un fils de la libre Amérique sans rien exiger en retour, combien d'oiseaux de passage, attirés par le dollar, vinrent faire leur nid dans cette ville déjà surpeuplée ! Leur élégance, leur exigence, narguant toutes restrictions, rendirent le pain de guerre plus amer encore à d'humbles travailleurs. Leur indécence alla jusqu'à s'attirer les foudres d'un arrêté spécial de la Préfecture maritime — foudres en papier, qui ne valaient certes pas le Refuge royal du vieux temps.

Les Américains ont laissé à Brest d'autres souvenirs que celui de leurs bonnes fortunes et de leur aptitude à profiter d'une tolérance inconnue en leur pays de prohibition. Ils y ont beaucoup travaillé, et bien. Leur besogne faite, ils s'en allèrent. A partir d'avril 1919, Brest les vit s'écouler, à raison de 100 000 par mois. L'armistice était signé, mais non la paix, et leur retour s'entoura des mêmes précautions que leur venue — convois, croiseurs, vedettes et torpilleurs — cela, jusqu'à ce que le dernier Sammy eût quitté cette curieuse ville européenne, ceinturée de remparts et dépourvue de gratte-ciel.

Une haute pierre du souvenir rappelle, au bord du cours Dajot, dont elle a un peu changé la perspective, les grandes choses que firent sur mer, en 1917 et 1918, les forces unies de l'Amérique et de la France.

## CHAPITRE X

## DU VIEUX ET DU NEUF.

Les Américains sont partis. Mais Brest retrouve, chaque été, des visiteurs. Brest, Quimper, toute la côte finistérienne, toute la côte bretonne. La « vieille Bretagne » est une découverte récente, qui date de cent ans au plus. Ce serait une curieuse histoire, et bien instructive, à conter.

Nommons une fois de plus Cambry, ce précurseur. Il avait une mission officielle à remplir, un catalogue à dresser des objets détruits ou épargnés dans le Finistère par le vandalisme de la Montagne. Il a eu cette chance de s'intéresser, chemin faisant, au monde inconnu où il pénétrait, d'aimer, quoique imbu d'idéologie, le pittoresque local, les grands horizons marins, l'ampleur des grèves, la mélancolie des sites, le parler breton, la bonhomie paysanne, et jusqu'aux superstitions que « la saine philosophie » doit proscrire. Il s'est complu dans l'antithèse de rudesse et de douceur qui est la marque de ce Bout du Monde. Il a écrit : « Vous qui vivez dans la mollesse, venez dans

ces climats sauvages ». Mais il a signalé aussi des « vergers enchanteurs », des « promenades délicieuses », de « petits paradis terrestres », un « éternel printemps ». Et il a conclu : « Je connais dans la Suisse et dans l'Italie mille aspects moins grands, moins variés, moins sublimes, pour lesquels on entreprend de longues courses, à grands frais. » L'invite est nette.

On mit quelque temps à la suivre : un bon tiers de siècle. C'est seulement en 1838 que le parrain du tourisme, Henri Beyle, s'aventura jusqu'en Bretagne. Il voulait commencer par elle son tour de France. Il était digne de la comprendre, celui qui, à Sainte-Anne d'Auray, se disait « frappé de l'expression de piété profonde sur toutes les figures », que ravissaient, dans les auberges, « les jolies petites servantes bretonnes », qui, entre Dol et Pontorson, admirait la noblesse sans pose d'une simple paysanne et qui, à Lorient, notait ceci : « Uné vérité m'assiège à chaque heure du jour, depuis que je suis en Bretagne. Le petit bourgeois d'Autun, de Nevers, de Bourges, de Tours, est cent fois plus arriéré, plus stupide, plus envieux même, que le bourgeois qui vit à quatre lieues des côtes et, de temps en temps, a un cousin noyé par la tempête. »

Terre romantique, il était indiqué que la Bretagne attirât le romantisme. Avant Beyle, elle avait déjà reçu des visiteurs illustres. Le

15 août 1831, Michelet arrivait à Brest, où il restait deux jours. Le 8 août 1834, Victor Hugo y débarquait à son tour, dans le sillage parfumé de sa Juliette. Elle l'avait fui en le bénissant. A Brest, ils trouvèrent la pluie. Le lendemain, il faisait beau, et les deux amants échangeaient des serments de fidélité éternelle — qu'ils devaient tenir. Ils reprenaient cette randonnée en 1836. Dans l'intervalle, M. l'Inspecteur des monuments historiques, Prosper Mérimée, avait promené sur le Kreizker, Notre-Dame du Folgoët et la cathédrale de Saint-Corentin, un regard dénué de bienveillance : il reprochait aux églises d'être en granit, et au granit de n'être pas du tuffeau. David d'Angers, qui se trouvait à Brest le 1<sup>er</sup> mai 1844, s'intéressa au sculpteur aurugeux des statues bretonnes, mais il laisse voir qu'il en est un peu rebuté. Flaubert, qui n'était pas encore chef d'école, vint s'aérer en 1847, avec son ami du Camp, « par les champs et par les grèves » du pays, fumer « de longues pipes dans mainte douve effondrée », à l'ombre d'un château en ruine, chercher « du sauvage » et en trouver. « Mais, dit-il, j'aime mieux la sauvagerie corse. Celle-là, du moins, a moins de puces et plus de soleil. » Moins de puces ? Ce serait à voir.

En somme, tous ces messieurs, effrénés romantiques à Paris, devenaient en Bretagne des classiques prudents, bourgeoisement amis de leurs aises et du juste milieu. Il y a des

notes de Mérimée et même de Hugo qui sont franchement hargneuses. Comment se fait-il que de pareils amateurs de couleur locale n'aient pas mieux apprécié un pays dont rien n'altérait encore le caractère ? Costumes, langue, usages, tout devait les inviter à la sympathie. Mais non : l'heure n'était pas encore venue ; la Bretagne n'était pas inscrite au grand catalogue des merveilles, avec la Corse, l'Italie, l'Espagne, la Suisse, les Alpes, le Rhin. En France même, l'imagination du voyageur ne s'échauffait qu'au-dessous du 44<sup>e</sup> parallèle. « Hélas ! geint Mérimée, c'est la province sans soleil. » La brume, le nuage n'avaient de titres à la poésie qu'autour des High Lands ou du Harz. Ce sont bien pourtant ces écrivains qui ont, littérairement, découvert la Bretagne, mais un peu comme Colomb découvrit l'Amérique, sans mieux le savoir et avec moins de joie.

Mais la Bretagne — la bretonnante s'entend — trouva sur son propre sol des partisans zélés qui s'employèrent à la faire connaître dans son caractère : Brizeux le poète, Souvestre le conteur, La Villemarqué le chanteur, dont le *Barzaz Breiz* parut à George Sand plus beau que l'*Illiade* ; des érudits, des archéologues, des folkloristes, Kerdanet, Le Gonidec, Le Huérou, Fréminville, Aurélien de Courson, Pitre-Chevalier, vingt autres. Leur critique n'est pas toujours sûre, leur érudition mêle l'authentique et l'apocryphe, mais ils ont

beaucoup cherché, beaucoup trouvé, beaucoup guidé.

Les peintres ont fait le reste : soit ceux du pays, Perrin, Jules Noël, Penguily, Yan Dargent, Lalaisse, Caradec, Goy ; soit ceux du dehors, depuis les lointains frères Leleu, qui, peignant tour à tour des scènes espagnoles et des scènes bretonnes, furent des premiers à s'aviser que, pour un peintre épris de romantisme populaire, Espagne et Bretagne se valaient.

Dans un volume de souvenirs, Mme Virginie Demont-Breton a dit les séjours qu'elle fit avec son père, le peintre Jules Breton, à Douarnenez. Jolies pages, pittoresques à souhait et discrètement sentimentales. Cela nous ramène aux dernières années du Second Empire. C'est en effet l'époque où des artistes d'initiative, poussant du premier coup jusqu'à la Bretagne la plus extrême, vinrent planter leur chevalet sur les grèves et dans les ports du Finistère. Bientôt ils rallièrent autour d'eux des légions de camarades. Ainsi se constituèrent, au long des *Armor*, simultanément ou successivement, à Douarnenez, à Concarneau, à Pont-Aven, à Douëllan, à Audierne, à Penmarc'h, à Roscoff, des filiales de Montmartre et de Montparnasse. Il y eut même une école de Pont-Aven, comme il y en avait eu une de Barbizon. On déformerait l'histoire de la peinture française — et même internationale — au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, si l'on oubliait le

rôle qu'a joué la Bretagne à tant de cimes.

Dans cette vogue, il faut tenir compte de modestes réalités. Les artistes ne sont pas généralement des richards. Ces petits trous pas chers faisaient bon accueil à leur bohème. Le modèle était peu exigeant, la table toujours copieuse et parfois succulente. Il y a quarante ans encore, on était hébergé pour soixante francs par mois dans de délectables hôtelleries dont plusieurs sont devenues historiques : à Pont-Aven, chez Julia ou chez Gloanec ; à Brasparts, chez les demoiselles Kerguélen, dites les Trois-sans-Homme ; à Concarneau, chez Sergent ou chez Laurent ; à Audierne, chez le gros Batifoulier, qui prenait ses repas à la table d'hôte, où il s'était fait ménager une concavité pour y loger son ventre ; à Camaret... Mais comment les citer toutes ? Dans certaine auberge du Faou, excellemment tenue, deux vierges graves de Raphaël en coiffe châteaulinoise, vous servaient pour quarante sous un excellent dîner. A Quimper — hôtel du Lion d'Or — vous pouviez pour vos trente sous vous offrir une indigestion. Et du cidre — parfois délicieux — à volonté ! « Le croirez-vous, races futures ? » Ces traditions ne sont pas toutes perdues, et un récent tableau d'Asselin nous montre Curnonsky à l'œuvre, entre des huitres de Belon et un muscadet de Vallet que lui sert dévotieusement une gente servante, en coiffe de Riec, sous l'œil attentif de Mélanie Rouat, illustre cordon

bleu. Mais, en ce temps-là, les franches lippées étaient moins coûteuses. Et que d'hôteliers, que d'hôtelières consentaient qu'on les payât en monnaie de peintre, c'est-à-dire en peinture ! Toutes ces maisons eurent leur galerie de tableaux, et toutes n'y perdirent pas.

Mais, pour ceux dont le travail et l'air du large aiguisaient l'appétit, cette Bretagne des côtes était un vivant musée. Un musée du costume, d'abord. Quinze sortes de coiffes entre Morlaix et le Pouldu, sans compter leurs variantes — coiffes de deuil, coiffes de fête, bonnets d'enfant, capelines de vieille, colerettes tuyautées ou à gros plis. Et ces châles, ces fichus, ces cotillons, ces tabliers, ces capes, les galons de soie, les bandes de velours, les rubans, les broderies discrètes ou rutilantes ! Et les habits masculins, les *bragou-braz*, les *chupen*, les ceintures à boucle gravée, les feutres Louis XIII, les sabots de bois, les étoffes inusables où il entrait du chanvre, de la laine et du poil de vache ; avec cela, les accessoires, la quenouille, le *pen-baz*, et le mobilier : quel trésor pour des hommes dont le premier amusement — obligatoire en quelque sorte — est celui des yeux ! Ils y ont puisé à pleines mains. Trop ? Peut-être. Les mœurs locales ajoutaient à la tentation, surtout les fêtes, qui ne vont pas sans un déploiement d'atours fastueux. Que de processions bretonnes aux Salons annuels, depuis Jules Breton ! Que de scènes drôlatiques ou pathétiques, à figura-

tion costumée ! Mais c'est le droit de tout artiste de se plaire, comme une coquette, à des jeux d'étoffes. Les meilleurs, quand ils semblent n'avoir que des curiosités de vestiaire, vont bien au delà. Ils cherchent l'âme sous le costume et, dans l'anecdote, le fond permanent.

La peinture a suivi, sur ces bords, la littérature : elle ne l'en a pas chassée. Theuriet, Sully-Prud'homme, André Lemoyne, François Coppée y représentèrent le Parnasse. Hérédia vit « du Raz jusqu'à Penmarc'h » les vagues et le goémon fumer ; il écouta tinter la cloche de Sibiril ; il admira, sur une plage proche de Douarnenez,

Le ciel occidental dans le miroir des sables.

Excellente publicité. Mais celle des peintres fut plus abondante, plus apparente. Et quelle variété de talents ! Voici Gauguin et voici Dagnan-Bouveret. Voici Sérurier et voici La Touche. C'est en 1892 que Lucien Simon vient à Benodet, près de son beau-frère André Dauchez. Il y avait déjà cinq ans que Cottet avait découvert Camaret, d'où il ira à la découverte d'Ouessant. Poète du pinceau, Cottet est de ceux pour qui Bretagne signifie tragédie, ou quelquefois élégie. Sur ses toiles aux tonalités puissantes, mais livides, l'homme apparaît, dans un clair-obscur, aux prises avec le Destin, avec le Mystère, menant contre

des forces supérieures un combat où il se sait vaincu d'avance, écrasé par un ciel fuligineux, perdu sur une mer orageuse, grand seulement par l'acceptation. *Deuil, Deuil marin, Les Victimes de la mer, L'Adieu, Gens d'Ouessant veillant un enfant mort*, voilà quelques-uns de ses titres. Même d'un pardon, occasion de réjouissances, il fait une chose funèbre, endeuillée par un défilé de capes noires. Cela est breton sans doute, mais ce n'est pas toute la Bretagne. C'est la Bretagne de Loti, de Renan, celle où « la joie même est un peu triste ». Il y en a une autre.

Lucien Simon a été préservé de cette vision sombre par le tour plus réaliste et plus humoriste de son esprit. Et puis il a travaillé surtout entre Sainte-Marine et Penmarc'h : c'est un pays clair et d'exubérante vitalité. Le sortilège bigouden, déprécié jusqu'à lui, s'est exercé sur plusieurs de ses meilleures toiles. Il y a dans Pont-l'Abbé, sous la coiffe en forme de mitre, d'ardents visages, des regards brûlants dont la magie n'est pas niable ; avec cela, des fiertés de démarche, des noblesses d'attitude qui s'allient à une vivacité désinvolte. L'astuce des calomniateurs consistait à invoquer avec ravissement, pour le contraste, la grâce fouesnantaise, qui est aussi celle de Lanriec, de Trégunc et de Pont-Aven, parée de la collerette plissée menu et de la coiffe ailée. Belle malice ! Qui ne l'eût aimée, cette grâce ? Mais tel qui admire de fraîches Galiciennes

doit-il être réfractaire au charme des gitanes d'Andalousie ?

Après Lucien Simon ou en même temps que lui, on a pu voir de grands artistes sacrifier à la beauté méconnue : le sculpteur René Quillivic, qui est un enfant de la côte d'Audierne et qui mania l'aviron avant l'ébauchoir ; les peintres Jean-Julien Lemordant et Mathurin Méheut, l'un et l'autre bretons également. Lucien Simon a peint des *Baigneuses* dont le bonnet, seule pièce qui leur reste de leur vêtement, témoigne au Luxembourg qu'elles sont natives de Pont-l'Abbé ou des environs : mais il avoue qu'il n'en est rien, qu'il n'aurait pas trouvé en ce pays, qui avait — au moins alors — ses préjugés, de modèle à poser le nu. Par contre, Quillivic a dans son atelier une Bigouden de plâtre pareillement coiffée et dévêtue, admirable de tranquille impudeur, de gravité primitive et de sexualité animale.

Lemordant et Méheut, sans rien atténuer de la tragédie que respire le peuple de la mer, en l'accentuant plutôt, mais dans le sens cornélien, le sens héroïque, sans mélange de plainte élégiaque, ont, chacun selon son tempérament, rendu la véhémence ordonnée du mouvement et de la couleur telle que l'offre cette pointe cornouaillaise, qui a ses secrets peut-être, mais qui ne fait point la mystérieuse. Lemordant, avant de faire à son pays le plus grand sacrifice, celui de ses yeux, a excellé à rendre visible

L'ivresse de l'espace et du vent intrépide.

Méheut, supérieurement dégagé de toute littérature, de tout poncif, a peint en peintre passionné la mer bretonne, les richesses de sa flore, la vie de sa faune, l'architecture instable de ses houles. Et cela même, qui n'est que peinture, exprime une poésie tonique de l'action, du grand air, du plein jour. Longtemps vouée au gris — encore le gris n'est-il pas le terne — voici donc la Bretagne se colorer, c'est-à-dire redevenir ce qu'elle est, à qui la regarde sans prévention. C'est en 1865 que Jules Breton vint à Douarnenez, sur les instances de son ami Lansyer. Après plus d'un demi-siècle écoulé, M<sup>me</sup> Virginie Demont-Breton a gardé toute vive en elle la lumière de ces belles vacances. « Ce fut un enchantement, écrit-elle, que cette saison où le soleil ne cessa de briller pendant plus de trois mois. » Que disait donc Mérimée, que la Bretagne, « c'est la province sans soleil ? » M<sup>me</sup> Demont-Breton assure qu'« elle a été créée pour être bleue ». C'est une exagération. Mais on a si souvent entendu et lu le contraire, qui était une exagération aussi !

Bleue ou grise, brumeuse ou ensoleillée, cette côte où l'art a suivi les lettres a vu le tourisme emboîter le pas à l'art. Disons-nous bien que si hôtels et hostelleres s'y sont multipliés, si même des palaces s'y dressent, c'est que de vieilles auberges y ont d'abord

accueilli, sans les écorcher, quelques écrivains et des foules de peintres. Les syndicats d'initiatives, qui groupent là comme ailleurs des intérêts importants, ont hérité de beaucoup d'initiatives particulières et désintéressées. Ainsi l'esprit, que le mercantilisme tend à proscrire, peut faire valoir ses droits de premier occupant.

Ceux qui sont venus séjourner sur cette fin de terre, que lui ont-ils donné en échange de ce qu'ils lui ont pris ? De l'or ? Il n'a pas profité à tout le monde. La plage paraît bien être, à son insu, l'ennemie naturelle du port. Il semble que, peu à peu, elle l'absorbe, qu'elle l'annihile. « Le beau malheur, objectera-t-on, si, une source tarie, une autre la remplace ? » Mais il est toujours fâcheux que des activités de luxe se substituent à des activités naturelles et traditionnelles. L'ouvrière quittant ses filets ou son poisson se transforme en bonne à tout faire, le pêcheur en gondolier, en logeur, en gardien de villa ou de yacht. Ou bien, lui aussi, conquis par une éloquence édifiante, mais cependant nocive, qui le plaint, qui lui fait prendre son sort en haine, qui lui fait miroiter ailleurs, en ville, à Paris, des situations dites de tout repos, il se fait terrassier, cheminot, chauffeur de calorifère, homme de service :

Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin.

Les citadins qui obtiennent ce succès de leur niaise propagande se disent-ils qu'ils enlèvent ainsi un peu de sa force vitale, de sa richesse, de sa noblesse au pays dont ils ont fait choix ?

Sous prétexte de l'embellir, il arrive aussi qu'on lui enlève de sa beauté. Prenons l'exemple de cette zone entre terre et mer que survolent des goélands, des pluviers, des courlis, où pâturent des chèvres et des vaches, où l'on peut aller et venir sans obstacle de mur ou de grille, étendre ses filets, son goémon, son linge. Les riverains, peu soucieux de braver l'Océan, bâtissaient à prudente distance de la laisse de mer, sans se faire scrupule de lui laisser le dos, si le Midi était de l'autre bord. O solitudes de Pontusval, de Lagatjar, de Morgat, du Cabellou, qu'il faisait bon, en foulant votre sol élastique et feutré, respirer un air parfumé d'immortelles et d'œillettes sauvages ! Le touriste est venu. Il a admiré : « Vue splendide ! C'est ici que je plante ma tente. » La tente est une maison normande, basque, italienne, arabe, banlieusarde, ou même bretonne, mais bretonne à l'excès, avec ce rien de fantaisie qui prouve le sens artiste du propriétaire. Des contrevents couleur de filets bleus — ô poésie ! Des menhirs juxtaposés en clôture — ô préhistoire ! Ce n'est plus la mode de se bâtir une tour de guet, des mâchicoulis, des créneaux d'où verser l'huile bouillante ou le plomb fondu pour

éloigner le passant. Mais on pousse son mur jusqu'à la roche, jusqu'à la mer. Entre la vague retentissante et le thé de cinq heures, nul intrus désormais ne s'interposera. Le passage est interdit à tout usager. Qu'il fasse le tour ! Pour maintenir la fiction du domaine public et du chemin de grève, on donnera une clef au douanier du poste, qui n'aura pas l'indiscrétion de s'en servir. Vous autres, paysans, pêcheurs, indigènes, au large ! Nous sommes chez nous : *Veteres migrate coloni*.

Le dancing, le tennis, le bridge, le flirt, le bronzage intensif des épidermes et le jazz paroxyste des klaxons, c'est le programme appliqué sur les plages des deux mondes, et rien ne serait plus banal, si la mer ne chantait son *magnificat* aux acteurs de cette saynète estivale. Où l'entendrait-on mieux qu'en ce *Far-West* français qui est aussi, selon le mot de Michelet, « la proue de l'ancien monde » ? Quoique des citadins d'esprit soient souvent un peu bêtes hors des villes, il en est certainement qui savent écouter cette grande voix. Et que d'idylles amplifiées par elle ! La mer est d'ailleurs une admirable éducatrice, qui révèle des secrets imprévus au plus modeste chercheur de crevettes. Heureux celui qui a le pied marin, le cœur surtout, et qui ne craint pas d'aller, la ligne aux doigts, « sonder ses profondeurs » à bord de quelque barque de pêche ! En l'auscultant à travers ce stéthoscope qu'est une coque de planches, il prendra

d'elle une connaissance dionysienne autrement émouvante et complète que celle qu'on a du bord. Et il sera étonné, en passant quelques heures au milieu d'un équipage, de la gentillesse, de la délicatesse qui peuvent se cacher sous les tricots poissés, sous les vareuses déteintes. Si, après cela, songeant à la vie dure de ces hommes, il entrevoit le moyen de les aider virilement, non par des phrases creuses, des chimères nuisibles, des aumônes dégradantes, ce sera tout profit pour lui comme pour eux.

Mais ceux qui demandent à un pays de leur être un spectacle ne s'intéressent guère à son travail. Passant du côté de Saint-Pol, Flaubert s'écriait : « Le Léon est ennuyeux à périr... Des choux, des navets, beaucoup de betteraves et démesurément de pommes de terre : c'est l'industrie du pays, il s'en fait un commerce considérable. Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Croyez-vous que ça m'amuse ? »

Si ça ne vous amuse pas, tant pis pour vous, grand homme ! Depuis ce printemps de 1847, le Finistère a encore acquis des droits à votre mépris. Sachez que la culture des artichauts y est prospère, et aussi celle des petits pois, que les Johnny de Roscoff vont chaque année débiter des tonnes d'oignons outre-Manche, que les paysans de Plougastel, il y a trois ans, ont vendu aux Anglais pour 17 millions de fraises, qu'il y a quatre-

vingt-dix usines de conserves dans le département, lequel est le premier de France — et de beaucoup — pour la production chevaline, que la foire aux chevaux de Morlaix est la première du monde, que cette supériorité ne fait nul tort aux veaux, vaches, cochons, couvées, que le blé, culture riche, remplace de plus en plus l'orge, le seigle, le sarrasin, l'ajonc, et qu'il n'y a plus que des géographies démodées à prétendre que le pays est pauvre. Si, au lieu d'être, en bons Français, d'éperdus agitateurs de principes, nous étions des réalistes à l'américaine, nous porterions aux nues l'homme ingénieux qui, au milieu du dernier siècle, à Douarnenez, eut le premier l'idée de faire frire des sardines, de les mettre en boîte dans un bain d'huile et, la boîte close, de stériliser son contenu. Grâce à lui, de petits ports de pêche doublèrent, triplèrent en quinze ans leur population, des ports nouveaux se créèrent. Mais nous sommes si indifférents ou si ingrats, que nous avons oublié même son nom.

Les oiseaux de mer qu'on regarde tourner au-dessus de l'eau, planer, plonger, nager, semblent s'ébattre pour la joie du spectateur. Mais non : ce n'est pas un jeu, c'est un travail. Ces oiseaux pêchent. De même les beaux voiliers qui semblaient poursuivre de perpétuelles régates, toutes leurs manœuvres n'ont qu'un but : nourrir les hommes de l'équipage et leur nichée. Mais on a tant

répété après Renan que le signe distinctif des races celtiques, c'est leur idéalisme, que les gens s'étonnent de bonne foi quand ils surprennent les matelots occupés d'autre chose que de rêves. Et ils se bouchent le nez avec ostentation, même s'ils n'ont aucun drapeau de l'art à brandir, quand ils passent près d'une sardinerie qui ne répand pas des odeurs suaves.

Ce sont les mêmes qui s'émeuvent de la disparition des costumes locaux. Il n'est pas sûr qu'ils n'y soient pour rien. Les belles visiteuses et les galants visiteurs qui se plaisent, par fantaisie, à poser devant l'objectif en mariés de Plougastel, de Pont-Aven ou de Loctudy, s'imaginent de surcroît donner le bon exemple. Ils s'abusent, comme le font probablement certains Bretons, héros de la fidélité aux vieilles mœurs, bardes en *chupen* et en *bragou*, organisateurs de concours de costumes et d'élections de reines richement vêtues. Les catalogues des grands magasins ont plus d'éloquence, les voyageurs des maisons de confections plus de succès. Et c'est dommage, quoiqu'on n'y puisse pas grand-chose. Car, à ces étoffes, à ces galons, on liait des attitudes, des sentiments, des pensées, toute une personnalité noble et forte. La langue aussi s'en va. Et cela depuis dix ans — guère plus. Les plaisirs mêmes ont changé. En dehors des manifestations hyperbretonnes, les binious et les bombardes se sont tus. Ils

ont fait place aux jazz, comme les *stoupic* et les *jabadao* ont fait place aux tangos, aux javas, aux biguines. Le trémoussement est devenu tel que des municipalités se sont émues et que l'évêché a sévi. Mais les mères qui grondaient autrefois ne disent plus rien.

En vérité, quelles métamorphoses en quinze ans ! Pierre Mac Orlan, qui est allé à Brest, en est revenu peiné. « Cette pauvre ville a bien changé, écrit-il. Je l'ai revue après la guerre, tuée par la guerre. » Il y a d'abord eu ceci, que les Bretons n'aimaient plus leur marine. Les fils des pêcheurs ne voulaient plus se faire mousses. La maison de la Villeneuve ne trouvait plus de pupilles. Pendant que les pères ou les grands frères se battaient, des gars de quinze ans s'étaient habitués à être libres, à se croire riches. Se laisseraient-ils encaserner pour un maigre salaire ? Depuis, la pêche a connu des crises ; il y a en rade quinze cargos désarmés, et l'on reprend assez volontiers le col bleu.

On pouvait croire que l'épreuve de la guerre profiterait au port marchand. En 1920, une occasion s'offrit de réaliser les vastes pensées d'avant guerre : un groupe d'armateurs américains voulait s'entendre avec le comité de Brest-Transatlantique pour établir une ligne Montauk Point-Portstrein de paquebots monstres — 60 000 tonnes — filant leurs 30 nœuds à l'heure. L'affaire avorta. Brest se console sagement en dévelop-

pant peu à peu son trafic de marchandises et de passagers : à défaut de voyageurs prenant une cabine de luxe pour New-York, il y en a qui prennent un ticket pour l'un des petits ports de la rade, pour Camaret, Sein, Ouessant, Molène : 181 707 embarquements ou débarquements au cours de 1932, ce qui a fait de Brest, cette année-là et pour ce trafic, le cinquième port de France — qui l'eût cru ?

Revenons au village en bordure de la mer. Il n'y reste plus beaucoup de ces marins qui eurent quarante ans quand le siècle naissait. La plupart sont partis pour la navigation finale — celle qui ne finit pas. Quelques-uns, après les derniers bourlingages, ont jeté l'ancre sur le plancher des vaches, lequel est de terre battue dans les vieux logis, et ruminent leurs souvenirs en regardant fleurir ou se dépouiller leurs tamaris. En voici un : maigre, sec, et le cheveu presque noir comme chez plusieurs septuagénaires de cette côte, il est resté ingambe et même lesté. Mais il vient rarement au port. Il s'est retiré de la circulation et prend un plaisir amer à le dire.

Les jeunes... ils valent les vieux, sans doute, ou plutôt ce que les vieux ont valu quand ils étaient jeunes eux-mêmes. Dans les ports de pêche finistériens, il y a aujourd'hui un critérium de l'âge des gens : date-t-on du temps des voiles ou du temps des moteurs ? Car les voiles, il y en a encore, mais elles servent de moins en moins.

L'ancien reconnaît de lui-même que ce moteur a bien civilisé le travail. Tout était dur, jadis. Il fallait mâter, démâter, hisser, étarquer, border, souquer sur les avirons de trente pieds. Aujourd'hui vous poussez un levier, et le bateau file. Oui, mais cette commodité coûte cher. « Pour 1 500 à 2 000 francs nous avions notre bateau tout gréé. Et, maintenant, c'est 25 000 francs la coque avec son grément, 25 000 autres le moteur. Et l'essence qui n'est pas pour rien, même dédouanée. Comment voulez-vous qu'on s'en tire ? »

Il évoque le temps — c'était vers 1880 — ou le port n'avait qu'une pauvre usine faite de planches, et tout juste quatre chaloupes dont les quatre patrons sont au cimetière du bourg. L'usinier roulait lui-même ses fûts d'huile, maniait lui-même le fer à souder. Les pêcheurs, pour louvoyer dans les passes non balisées, non éclairées, eh bien ! il leur fallait du cran et du savoir-faire. Le port creusé par la nature, pas très fond, entre des digues de roches pas très hautes, n'avait pour tout ouvrage d'art qu'une antique jetée de gros moellons goémonneux. Oui, il était misérable, le petit port. Mais quelle abondance et quelle pureté, à jamais disparues ! Ces prairies de zostères que peuplaient les crevettes, ces plâtres ou les homards trouvaient un logis propre, ces clairs chenaux que sillonnaient les bars ! Des lieux, des vieilles, on n'avait qu'à jeter sa ligne pour en pêcher

sa *cotriade* (1). Les hameçons se garnissaient de congres, les tramails de rougets. A peine sorti de la passe, vous tombiez sur les dorades et les poules de mer, que les gens de Boulogne appellent des Saint-Pierre et ceux de Fécamp des Jean-Doré. Les merlans n'étaient pas bien loin. Ou a-t-il émigré, tout ce poisson ? Sont-ce les chalutiers à vapeur qui ont bouleversé ses frayères ? A-t-il fui l'eau croupie, la vase, l'ordure, tout ce qu'apporte l'affluence humaine ? L'ancien affirme qu'il a fui surtout les *bélugas*.

Ceux qu'on nomme ainsi — fort improprement — d'un mot russe, sont de malfaisants cétacés, un fléau.

— Il n'y en avait donc pas de votre temps ?

— Non. Il y avait des marsouins, plus noirs, plus petits, qui venaient par troupes et sautaient sur l'eau. Eh bien ! eux aussi, presque tous, ils ont fichu le camp.

Les *bélugas* — quelle rencontre ! — sont venus en 1914.

Ah ! le temps des marsouins, temps héroïque, temps béni, où notre septuagénaire avait vingt ans, où l'on ne faisait pas la semaine anglaise, mais où il y avait plus de soleil là-haut, moins d'aisance sur terre, mais plus de contentement et d'autorité paternelle ! Puis voici qui lui soulève le cœur de dégoût : un soir, dans une salle, on leur a fait des

(1) Littéralement, *marmite*.

discours où les femmes ont été traitées de pondeuses, de femelles à lapins. Autrefois, on faisait trop d'enfants, bien sûr. Aujourd'hui, où tout est si cher, on ne peut plus se permettre ces maisonnées. Mais est-ce là un langage honnête ? Il pense à sa mère et fronce le sourcil.

Il y a encore bien des choses que le vieux pêcheur — *laudator temporis acti* — condamne dans la génération actuelle. Il s'attarde à des détails, ne trouvant pas les mots qu'il faut pour rendre l'essentiel. Au fond, il souffre de ce qu'une mentalité ouvrière ait remplacé — pas entièrement — le facile individualisme d'autrefois, soutenu par une armature toute patriarcale. Il n'aime pas non plus le goût du profit rapide, qu'ont développé les années de guerre et celles qui ont suivi — jusqu'à 1926. L'exemple venait de haut. D'ailleurs, si l'idéalisme celtique en a souffert, la chose avait des précédents. C'est le Brestois Levot qui, dans sa *Biographie bretonne*, contant l'apostolat de Michel Le Nobletz sur ce littoral, a dit pour l'expliquer : « Une civilisation informe, suite des relations commerciales, avait produit l'avarice, la vanité et l'amour exclusif des biens temporels ».

Il doit y avoir du vrai.

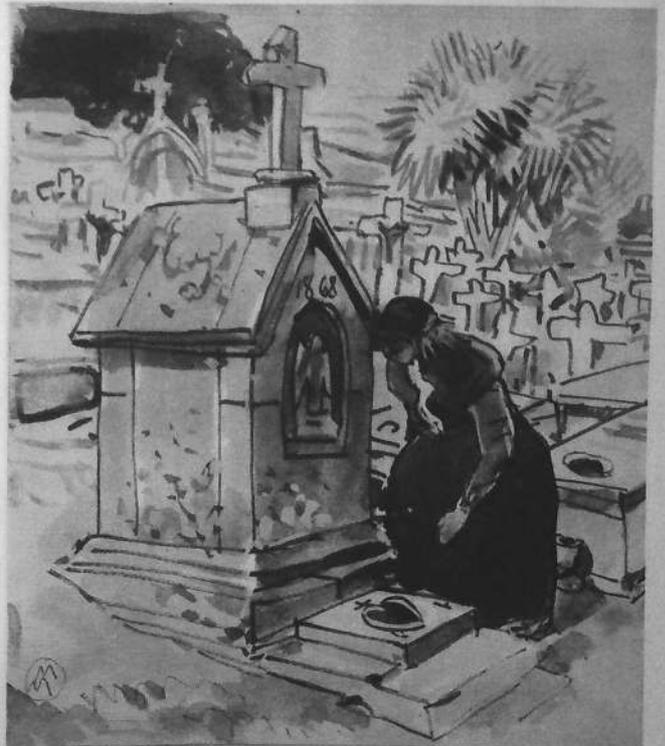
## CHAPITRE XI

## CIMETIÈRES MARINS.

Recueillons-nous. Les visiteurs ont disparu.  
Juillet les apporta, septembre les remporte.  
Au bord des plages, les volets se sont clos.  
L'air est plus sonore, le repos plus profond,  
la liberté plus grande. Tout le rivage est à  
ceux qui restent.

Bientôt viendra novembre, le « mois noir »,  
avec sa préface rituelle, la fête des Morts.  
Quoique les traditions se perdent, on verra  
encore, en plus d'un village de cette côte,  
dans la nuit hâtive, luire de porte en porte  
la lanterne des enfants quêteurs, on entendra  
grelotter leur sonnette et retentir leur farouche  
cantique :

Vous êtes au lit bien à l'aise,  
Les pauvres Ames sont en peine,  
Peut-être que vos père et mère  
Sont dans le feu du purgatoire...,  
Feu au-dessus, feu au-dessous,  
Criant, implorant vos prières.  
Priez, parents, priez, amis,  
Car nos enfants ne le font pas.  
Priez, parents, priez, amis,  
Car nos enfants sont des ingrats.



ICI  
nous déposons les  
croix de Prcela  
en mémoire de nos marins qui meurent  
loin de leur pays dans les guerres les maladies  
et les naufrages.

LES CROIX DE PRCELA

dessin inédit de Mathurin Mébeut

Ceux qui ont fait leur temps accuseront-ils toujours d'ingratitude ceux qui font le leur ? Et l'accusation est-elle fondée ? Est-il vrai que les fils aient dégénéré sur cette côte ? Franchissons l'échalier des cimetières, puisque la saison y invite, interrogeons les tombes, qui ne sont pas absolument muettes. Combien il en est à porter, sous globe, la couronne nouée aux trois couleurs avec une photographie jaunissante, et, sur le socle d'une croix de fonte, de bois ou de granit, l'inscription : *Mort pour la France!* Le sens du sacrifice est-il mort avec ces soldats ? Non, certes. On peut en jurer au cimetière de Penmarc'h, dans l'angle où sont massés les tertres des victimes du 23 mai 1925. Ces pêcheurs qui bravèrent la mort, et qui ne la bravèrent pas impunément, pour en sauver d'autres, quel est le marin, quel est le capitaine de l'ancienne Marine, comme il en est tant, aux rudes noms en Ker ou en Lez, dans les cimetières de l'Armor, qui ne serait fier de dormir son dernier sommeil auprès d'eux ?

Rien ne donne mieux le sentiment de la continuité, et la confiance, et l'espoir, et le goût de vivre. Le vent qui souffle de la grève dans ces ifs et ces cyprès funèbres, non, ce n'est pas un lamento qu'il chante, c'est une ode héroïque, et qui sera triomphale au prochain printemps. Allez donc méditer à Brest sur le tombeau de Marie Lenéru et dites si ce ne sont que des larmes

qu'elle vous a demandées pour offrande.

Il se trouve, à ces confins du vieux monde, des enclos privilégiés où le dialogue avec les morts devient presque exaltant, parce que la mer y entre en tiers. Tels sont ceux de Tréboul et de Ploaré, que Douarnenez sépare l'un de l'autre. Celui de Tréboul, incliné en pente douce vers la baie magnifique, comment ne pas se dire en y entrant : « C'est là qu'il faudra m'enterrer ? » Un poète, John-Antoine Nau, a dû penser ainsi, car il y a sa tombe. Etranger et nomade, il s'est donné ce repos, cette patrie. Certes, il pouvait plus mal choisir : on l'a dit, et c'est vrai, l'air des Florides se respire sur ces bords, et un habitué des tropiques doit le reconnaître.

Plus haut que la rue Monte-au-Ciel, qui escalade Douarnenez, une rue escalade Ploaré, jusqu'à son église, qui est un chef-d'œuvre, jusqu'à son cimetière, qui en est un autre. Passons la porte, que décore, avec une émouvante justesse, un profil d'artisane en prière, dû au ciseau d'Armel-Beaufils, et allons jusqu'à la croisée centrale des allées. C'est là, sous la plus simple des dalles, que le grand Laënnec a trouvé le repos définitif, bercé par les cloches d'un clocher lyrique, dominant un ample horizon marin. Et l'on pense à ce mot du génial malade : « L'air de la mer ne m'a jamais fait que du bien. » Il fut un Breton par excellence, cet homme fidèle et mobile, enthousiaste, passionné, tendu sur l'avenir, accueillant

lant à la nouveauté et si attaché à la tradition, à son credo, à son coin de terre ! Il reste après lui bien des plaies à panser dans sa Cornouaille, mais il a laissé un exemple qu'on y suit pieusement, énergiquement. Elle aussi, cette tombe, c'est une leçon de vie qu'elle donne.

Mais les vrais cimetières de cet Occident, ceux qui font de la vie et de la mort le mélange le plus décisif, ce n'est pas à fleur de sol qu'il faut les chercher, c'est sous les eaux.

Que sont les autres à côté de cette immense fosse commune ? Ouessant, de toutes les îles de ce Bout du Monde celle peut-être qui a le cœur le plus terrien, s'y prend, nous l'avons dit, d'une façon originale pour récupérer ses disparus. Au centre du cimetière de Lampaul, paradoxalement vert et fleuri dans un cercle de houles, ils ont leur monument, signalé par une inscription étrange : *Ici nous déposons nos croix de proella, en mémoire de nos marins qui meurent loin de leur pays dans les guerres. Les maladies et les naufrages.* On a disserté abondamment sur ce mot de *proella* qui ne semble ni breton ni français ni latin. Laissons-lui son mystère. Le certain, c'est que, moins matérialiste que la religion athénienne chez les contemporains de Piaton, qui vouaient les naufragés des Arginuses à une perpétuelle errance sous-marine, faute d'un peu de « terre charnelle » où reposer, la piété ouessantine admet au rendez-vous suprême dans l'enclos paroissial ceux que la

mer a pris et n'a pas rendus. Elle ne veut pas qu'ils lui soient complètement abandonnés. Elle leur fait des funérailles rituelles, où ils ont droit comme les autres morts aux cierges, aux chants d'église, aux croix processionnelles, aux capes noires des femmes défilant derrière un simulacre de cercueil.

Mais Le Braz qui a relaté cette coutume dans sa *Lé ende de la Mort* rapporte aussi qu'à Sein, quand on fait remarquer aux iliennes que leur cimetière est bien étroit (il s'est agrandi depuis, en se déplaçant), elles répondent :

Etre an Enez hac ar Beg,  
Eman berred ar goazed.

« Entre l'île et la pointe — c'est le cimetière des hommes. » « Toute cette côte est un cimetière », a dit ou répété Michelet. Oui, et l'on peut le redire après lui, pour donner à cette mer, pourtant vivante entre toutes les mers, son juste accent, quand on l'écoute déferler sur les grèves. Un cimetière marin, sans métaphore. Ce vestibule du goulet de Brest, par exemple, cette rade foraine avant la rade intérieure, fait penser aux abords des villes antiques, aux environs immédiats de Rome, qui n'étaient que catacombes, stèles, pyramides, tombeaux. Si l'on pouvait faire le vide entre Ouessant et la tourelle de Mengant, entre Camaret et Bertheaume, que ne trouverait-on pas sur le fond ? Restes du vaisseaux venètes, de drakars scandinaves, débris des

flottes de Wilford et de Penhoët, de la *Cordelière* et du *Regent*, ferrailles et membrures arrachées aux escadres de Clinton, de Van Rasmussen, de Keppel, de Villaret-Joyeuse, de Morard de Galles, trésors plus fabuleux que ceux du paquebot *Egypt*, retrouvés hier au large d'Armen, figures de proue et de poupe, chefs-d'œuvre pourrissant dans le sable, la vase ou la roche, ancres, tôles, chaudières, mâts de pitchpin, poulies de teck, carcasses de cent *Drummond Castle* et, par milliers, des ossements spongieux : ce seraient, pour l'œil effaré du chercheur, les vestiges d'une épopée douloureuse et splendide, qui n'en est pas — il s'en faut — à son dernier chant. Cette mer véhémence, aucun progrès, on le sait, ne la domestiquera. Aucune prudence ne prévaudra complètement contre ses ruses ; aucune force, contre ses fureurs. Mais ce n'est pas sur ses rivages que les mères des naufragés ou leurs veuves viennent tendre le poing à la gueuse. Car cette gueuse, tous comprennent qu'elle est la grande nourricière. Et tous sentent, au moins confusément, qu'il est bon d'y plonger sa pensée comme dans une vaste cuve baptismale, pour se laver des mesquineries terriennes, pour être plus vaillant et plus noble.

*Penmarc'h Paris, juillet décembre 1933.*

## TABLE DES MATIÈRES

I.	—	Notre <i>Far-West</i> .....	7
II.	—	Grèves et ports.....	28
III.	—	La côte des légendes .....	65
IV.	—	Brest en Léon .....	88
V.	—	Le château sur la mer.....	103
VI.	—	La pensée de Richelieu .....	127
VII.	—	Sous le bonnet rouge .....	157
VIII.	—	Préfecture maritime.....	193
IX.	—	Front de mer .....	210
X.	—	Du vieux et du neuf .....	226
XI.	—	Cimetières marins.....	248

---

6344-5-34. — RÉGIE IMPRIMERIE CRÉTÉ. CORBEIL.

---